ANNÉE

AP

MAR 2 1949

FÉVRIER 1949

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF

REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : Visage de la Jeunesse allemande

MARC CHADOURNE : Gladys (I)

JACQUES DE RICAUMONT : Victor de Mortemart

VICTOR DE MORTEMART : La Cour de Napoléon Ier (Souvenirs)

JULES ROMAINS : Le Moulin et l'Hospice (fin)

LOUIS GUIMBAUD : Victor Hugo, l'Amour et l'Argent

JAN VAN DORP : Combat pour rire

PIERRE ROUSSEAU : Dernières Nouvelles de la Planète Mars

JEAN ALLARY : La Ruhr et l'Europe

PAUL GUTH : Quand Jouvet répète

JEAN-LOUIS VAUDOYER : La Pinacothèque de Munich

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 125 FRS

SOMMAIRE

		Pages
Robert d'HARCOURT	Visage de la Jeunesse allemande..	3
Marc CHADOURNE	Gladys (I)..	14
Jacques de RICAUMONT	Victor de Mortemart	36
Victor de MORTEMART	La Cour de Napoléon Ier (Souvenirs)..	38
Jules ROMAINS	Le Moulin et l'Hospice (fin)	54
Louis GUIMBAUD	Victor Hugo, l'Amour et l'Argent.	85
Jan VAN DORP	Combat pour rire..	102
Pierre ROUSSEAU	Dernières nouvelles de la Planète Mars	115
Jean ALLARY	La Ruhr et l'Europe	125
Paul GUTH	Quand Jouvet répète..	133
Jean-Louis VAUDOYER	La Pinacothèque de Munich	141
Gérard BAUER	Le Théâtre..	151
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres	156
	Notes et Chronique bibliographique..	167

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

ARDÈLE
ou
LA MARGUERITE
par Jean ANOUILH

LA PEINTURE INTELLECTUELLE
par André LHOTE

ALAIN
par
André MAUROIS
de l'Académie Française

LA NARCOANALYSE
par le Professeur DELAY

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.250 francs**
Six mois (6 numéros) : **625 francs**
Étranger : Un an : 1.500 francs ; Six mois : 750 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1949

Pages
3
14
36
38
54
85
102
115
125
133
141
151
156
167

VISAGE
DE LA
JEUNESSE ALLEMANDE

Le visage de la jeunesse allemande nous offre-t-il des traits qui lui soient propres, des traits spécifiques? Nous ne pensons pas qu'à pareille question il puisse être répondu par l'affirmative. Nous connaissons ce quelque chose de volontaire et de tendu dans l'expression, ce pli de dureté au coin des lèvres, cette ombre du désenchantement dans le regard. Ces aspects nous sont familiers. Nous n'avons pas besoin de passer une frontière pour les rencontrer. Ils sont la signature de la guerre sur la face de la jeunesse du monde. La principale originalité de la jeunesse allemande est peut-être le degré d'intensivité auquel elle porte les caractéristiques psychologiques générales de la jeunesse contemporaine. L'immense puissance de désagrégation de la guerre s'est exercée ici avec une particulière virulence. La jeunesse d'Allemagne vit dans le paysage de la désolation, elle a dans le regard le reflet des ruines qui l'environnent.

Le premier mot d'un jeune Allemand que vous interrogez sur ses vues d'avenir est le mot : « A quoi bon? A quoi bon peiner, travailler? Nous n'avons aucune chance d'obtenir une place ou un emploi qui puisse nous donner du pain. Et d'ailleurs, la guerre éclatera avant que nous ayons terminé notre apprentissage ou nos études. »

L'effort dans un monde fermé, scellé comme une dalle, où les jeux sont faits, où toutes les issues sont d'avance coupées, apparaît comme une immense duperie. La vie des Allemands est devenue une bataille de loups au milieu de décombres. Les belles proies sont déjà prises. Travailler ? Travailler sur quoi ? et avec quoi ? Nos vainqueurs, en ruinant notre économie, en démantelant méthodiquement l'Allemagne, nous enlèvent la matière même de notre effort. Ils nous parlent de liberté et ne nous laissent que la liberté de mourir de faim. La démocratie dans un pays vidé de sa substance ? L'atroce dérision ! La démocratie du cimetière !

La seule possibilité de mouvement, la seule fissure dans ce bloc compact et hostile apparaît du côté de la guerre, d'une guerre qu'on ne voit pas sans un obscur tressaillement se dessiner tous les jours plus menaçante à l'horizon. La guerre est à la fois dévastation et libération. Elle fait éclater les carcans. Pour la partie du monde que 1945 a mise du côté des perdants, elle a pris les couleurs de l'espoir. Le seul rêve de la jeunesse allemande se déploie dans la ligne du tragique. Sa position dans le monde que lui a fait l'effondrement donne un aliment nouveau au pantragisme traditionnel de la race.

Le pessimisme radical qui est peut-être la dominante psychique de la jeunesse allemande contemporaine a ceci de spécifique qu'il ne conduit pas à la passivité. Cette jeunesse ne s'abandonne pas. Elle s'obstine dans un effort sur lequel elle voit le signe de la stérilité. Elle est morne et tenace, active et désespérée (ce dernier mot étant pris dans son sens étymologique et privatif d'absence littérale de l'espoir). Jamais n'aura été plus farouchement appliquée la devise du Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

***

Ce pessimisme s'accompagne de fierté. Cette sombre et dure jeunesse accepte le tragique de l'horizon. La plainte ne sortira pas de ses lèvres. On a dit de l'Allemand de la défaite qu'il avait le génie de la plainte, et on a cité à son sujet le mot prononcé pendant la guerre et qui a un si triste pouvoir éclairant : « Si le destin veut que nous soyons vaincus, nous saurons organiser la pitié. » D'une telle mentalité il est de notre devoir de dire que nous ne rencontrons aucune trace dans la jeunesse d'Allemagne. C'est à la génération plus âgée qu'elle laisse la honte et les profits de la mendicité. Elle pourra tendre le poing. La fierté lui interdit de tendre la main.

Elle est entourée de tristesse. La première et la pire tristesse est l'écroulement d'un idéal. Le national-socialisme pour elle n'a pas été comme pour ses aînés une chasse aux emplois et aux prébendes, une source de gains à l'usine chauffée à blanc par l'inflation des armements. Ce sont ses aînés surtout qui ont été dociles aux mots d'ordre de Ley « *Freut euch des Lebens* » (jouissez de la vie) et qui ont bénéficié, de la part d'un

régime connaissant la force du « Panem et circenses », des organisations officielles de l'euphorie *(Kraft durch Freude)*. Les autres s'engraissaient, elle croyait.

Porte-étendard du régime qui avait fait d'elle sa garde d'honneur, elle en est aujourd'hui la première victime. Les autres, les hommes mûrs, en veulent surtout au nazisme de s'être laissé battre, d'avoir perdu le jeu. Elle, c'est de s'être démasqués qu'elle en veut aux hommes dans lesquels elle avait mis sa foi. De s'être dans l'effondrement montrés ce qu'ils étaient. Elle leur en veut de la légende dont ils ont su s'envelopper. Elle leur pardonnerait la défaite, elle ne leur pardonne pas le mensonge. Elle ne se pardonne pas à elle-même le long aveuglement qui lui a fait mettre des aventuriers sur le piédestal des héros.

Mais il faut la laisser parler. Elle se définit mieux que nous ne la décrirons et au surplus l'accent du malade est un bon élément de diagnostic :

« Très peu d'entre nous ont abordé cette guerre dans la ferveur. Mais nous avons cru à la patrie. Nous avons cru à l'honneur, à la fidélité, au courage, à l'obéissance. Tout a été perverti par les nationaux-socialistes. Nous avons cru à l'honneur d'hommes qui étaient des bourreaux. Voilà ce dont nous souffrons, voilà ce que la plupart d'entre nous ne sont pas arrivés à dominer. Ce n'est pas une petite affaire d'être frustrés des idéaux auxquels on a cru. A moins d'être des cyniques, on continue de les regretter, de porter leur deuil, de se raccrocher à eux dans le secret. On est écartelé entre le Passé et le Présent. On n'arrive pas à s'adapter à une réalité semée de désillusions où il n'y a rien qui fasse battre le cœur. » (Rüdiger Proske et Walter Weymann-Weihe. *Frankfurter Hefte*, sept. 48.)

***

« Écartelée » *(zerrissen)* entre un Passé qui l'a trahie et un Présent qui l'écœure, cette jeunesse se trouve exactement au point mort. Elle n'aperçoit rien dans le monde qui la cerne à quoi elle puisse se prendre. Elle a trop vu sur la vie le mensonge.

Elle en veut passionnément au nazisme, tout en nous avouant qu'elle le « pleure au fond d'elle-même, qu'elle se raccroche à lui en secret ».

Comme le cri de cette jeunesse, qui déçoit en nous le besoin que nous aurions de croire à une conversion sans retour, est humain et sincère! Malgré tous les désenchantements elle tourne la tête sur la route ; elle n'arrive pas à se détacher du mensonge qui hier lui faisait « battre le cœur ». Et puis il lui semble que beaucoup d'Allemands qui aujourd'hui, pour gagner la faveur de l'occupant, se déchaînent contre le nazisme après avoir été les premiers à l'applaudir frénétiquement au temps de sa force, n'ont pas qualité pour siéger au prétoire. Le tribunal requiert la pureté du juge. Le masque de l'opportunisme est trop apparent sur les visages.

Entaché d'intérêt, le verdict des opportunistes pêche par épaisseur : il n'atteint pas le fond des choses. L'authentique noirceur du nazisme, sa grandeur spécifique dans le mal, leur échappe. C'est, au dire des jeunes Allemands, à ceux qui ont *aimé* Hitler qu'il appartient de le *juger*. Les croyants désabusés sont les seuls juges qualifiés. « Il y a aujourd'hui des hommes qui viennent nous dire avec une gueule froide que ces idéaux-là, cela n'existe pas. Ce n'est pas vrai... Du vrai visage du national-socialisme nous savons bien plus que n'en savent ceux qui ont la prétention de nous le montrer. En fin de compte, c'est nous autres les victimes, nous les enfants brûlés... La valeur de ce que certains nous offrent aujourd'hui nous ne la connaissons pas encore. Weimar ? La guerre de classes ? Tous les « ismes » ? En nous continue de vivre l'obscur sentiment que derrière le national-socialisme il y avait tout de même plus qu'une coalition de militaristes, de hobereaux et de magnats de l'industrie. Il y avait, comme derrière le bolchevisme, une force satanique et immense. » *(Ibidem.)*

Les yeux trompés, puis dessillés, voient plus loin que les yeux qui n'ont jamais connu l'erreur. Cette jeunesse, hier hitlérienne, juge mieux le nazisme que ses aînés, parce qu'elle le juge *du dedans*. Elle discerne mieux l'obscur principe de sa force. Elle a le droit de dédaigner le simplisme de certains verdicts d'aujourd'hui. Sa condamnation est à la fois plus pénétrante et plus passionnée. Elle a la lucidité des amours trahis.

***

Il y a grande naïveté à attendre d'elle qu'elle reporte aujourd'hui sur la démocratie les puissances affectives qui hier ont été gâchées par la croix gammée. On ne change pas d'idéal avec cette désinvolture. Et puis il faudrait que l'idéal nouveau qu'on lui propose soit vraiment tentant pour elle ! L'éducation politique de l'Allemand, et principalement du jeune Allemand, se heurte à des obstacles dont il n'est pas certain que ceux qui ont abordé la tâche aient bien mesuré toute l'épaisseur.

Et d'abord le mépris foncier, le vieux, le traditionnel mépris de l'Allemand pour la *politique*. On a souvent et justement noté le désintéressement de l'Allemand devant la chose politique. Ce désintéressement a une racine morale. L'Allemand se détourne de la politique parce qu'il n'a pas d'estime pour l'homme qui la manie. Depuis longtemps est solidement établie dans son esprit l'équation : politicien égale profiteur. La politique est à ses yeux une matière malpropre qui tache les doigts qui la touchent. Dans le canon de ses valeurs, le politicien vient au dernier palier, très loin derrière l'officier, le juge, le médecin, l'industriel.

Cette désaffection de la chose et ce mépris pour les hommes n'ont fait que croître dans la défaite. Jamais les combinaisons politiques n'ont paru au jeune Allemand plus basses et plus vaines qu'actuellement. Jamais le fossé entre les programmes et la réalité ne s'est montré à lui

plus béant. D'un mot, jamais la politique ne lui est apparue plus stérile et plus impure que sous la loi de l'occupant.

Le national-socialisme l'a pour toujours guéri des phrases et des mensonges d'estrade qu'il a payés trop cher. Son amour du vrai, du solide, même modeste, a pris une violence farouche. Redonnons-lui la parole : « Qu'on ne nous parle pas de démocratie quand en réalité on ne pense qu'à son intérêt individuel. Qu'on ne nous parle pas de liberté quand on ne veut que la licence pour soi-même. Qu'on ne nous parle pas de paix quand on sait que sous le mot de paix il n'y a qu'impuissance ? Nous détestons tous les mensonges, le mensonge déclamatoire comme le mensonge intéressé. Nous les avons payés de notre sang. » *(Frankfurter Hefte*, sept. 1948.*)*

***

Les jeunes nous disent d'autres choses qui ne sont pas pour nous très agréables à entendre. Ils nous disent que pour leur apprendre la démocratie, il aurait fallu commencer par leur en donner l'estime. Qu'il ne suffisait pas de la prêcher, qu'il fallait la montrer, la vivre en action devant eux. Que l'exemple eût été bien plus convainquant que les mots, et que cet exemple, hélas ! n'a pas été un apostolat. Que le spectacle qu'ils ont eu sous les yeux n'a fait que confirmer en eux les préjugés défavorables hérités de Weimar.

Ils nous disent encore que toute cette politique allemande, qui leur apparaît comme montée artificiellement par l'occupant, n'est qu'une façade, un trompe-l'œil, un bruit de mots derrière lequel il y a le vide, que trop d'éléments essentiels de la vie allemande sont absents ou écartés de cette politique pour qu'on puisse la considérer comme une expression valable des aspirations du pays, que tout cet édifice laborieusement construit n'est que mise en scène.

Écoutons quelques-uns des verdicts portés sur les partis politiques par la jeunesse allemande convoquée au cours de cet été au Jugendhof de Vlotho sur le Weser (zone d'occupation britannique) et invitée à s'exprimer en toute franchise.

Chacun de nos partis veut le pouvoir pour lui tout seul. L'idée même de démocratie est exclue... Cette politique des partis, qui peut en imposer par ses majestueux dehors, n'est que pure imagination *(blosse Einbildung)*. Les réfugiés, les prisonniers de guerre, les Allemands frustrés de leurs droits politiques par la dénazification, les très nombreux non-votants par indifférence, enfin la jeunesse qui dans son ensemble se tient absolument en marge — tous ces éléments exclus par la force ou par la déception de la formation de la volonté politique des partis, ne trouvent pas aujourd'hui d'expression.

Faussée par l'absence d'éléments essentiels de la vie nationale, cette politique allemande contemporaine présente aux yeux de la jeunesse une tare plus grave. Elle est marquée de cet impardonnable stigmate : la sénilité. On veut rafraîchir Weimar, les idées de Weimar, les personnages

de Weimar, les naufrageurs et les naufragés. A un pays épuisé qui a besoin d'une transfusion de sang on offre comme sauveurs les hommes d'hier *(die alten Männer)*, des hommes usés qui sont un « anachronisme » vivant et qui sont incapables de faire face aux tâches nouvelles. Avec eux l'Allemagne glisse sûrement « sur les vieux rails » vers la catastrophe.

Et voilà l'ordre du jour final dans lequel se résument les conclusions de ce Congrès de la jeunesse et où se marque bien l'âpre goût de vérité (même décevante) qui est en elle :

> La jeunesse allemande présente ne trouve point d'accès à la politique telle qu'elle la voit journellement pratiquée devant elle. Des idéologies sclérosées et figées *(festgefahrene Ideologien)*, derrière lesquelles ne se reconnaît déjà plus le visage de la vérité, ne sauraient lui apparaître comme capables d'apporter une solution concrète aux tâches qui nous pressent. La politique idéologique des partis perd à ses yeux tous les jours davantage son crédit.

Sévère et instructif bilan qui a sa place dans le climat général de déception de la jeunesse allemande de nos jours.

***

Il y a un fossé infranchissable entre cette jeunesse violente, droite et amère et les hommes qui en Allemagne font la politique du jour et sont sur le devant de l'estrade.

La jonction n'est pas imaginable entre la génération de l'absolu et celle du « possible ». Tout effort pour tirer parti des leçons du réel, composer avec les données de la défaite, est sommairement étiqueté bassesse par une jeunesse résolue à voir dans toute négociation une lâcheté et à confondre compromis et compromission. Elle a le sourire du mépris pour les protestations de sollicitude à son égard que multiplient les politiciens de son pays. Sous cette sollicitude elle aperçoit la peur de l'homme mûr, de l'homme de la combinaison, pour l'homme qui revient de la guerre.

La vérité est que ces deux générations représentent deux mondes. Deux mondes incompréhensibles et impénétrables l'un à l'autre. Jamais la coupure n'aura été aussi profonde. Les Allemands dont l'horizon se limite aux débats et aux difficultés de l'intérieur ne peuvent pas comprendre la génération qui vient de la guerre. Elle vient de trop loin pour eux. Elle vient de l'inconnu. Elle a dans les yeux le reflet de tous les horizons contemplés : la Norvège, la Grèce, les déserts de Libye, la steppe russe et, pour le prisonnier revenu au pays, des paysages plus lointains encore : les mines de plomb de la Sibérie, les champs de coton de l'Alabama, les forêts en exploitation du Canada. Le dialogue n'est pas possible entre l'homme qu'absorbe la carte de graisse et celui qui porte dans son souvenir et dans son regard la carte du monde.

C'est là un point qu'il faut bien voir. Au fond de la tristesse essentielle de la jeunesse allemande il y a cela : le sentiment aigu de l'étroitesse, de

l'exiguïté matérielle et morale, de la mesquinerie des intérêts, des discussions, des combinaisons, de la pauvreté sordide de tout. Rentrée chez elle, elle étouffe. Elle est habituée aux grands espaces, à l'air du large. Elle se heurte à ses nouvelles limites comme aux barreaux d'une cage. Elle retrouve un pays vidé, calciné, contracté comme une peau de chagrin, tronçonné par le morcellement des zones, dans lequel les fantômes d'hier se disputent aigrement au milieu des décombres. Ce degré d'humiliation elle ne l'avait pas imaginé de loin. La patrie se parait à ses yeux des mirages de la distance. Elle *savait* la défaite, elle ne l'avait pas *réalisée*.

La guerre vit en elle comme une épouvante et comme une nostalgie. Dans son horreur, elle était un pont avec le monde. Entre les deux guerres mondiales il y a eu pour l'Allemand, comme différence essentielle, une différence spatiale. L'autre guerre était l'épouvante sur place, l'enfoncement dans la boue de la tranchée. Celle-ci a été un film vertigineux.

***

Il est caractéristique que le premier mot qui vienne aux lèvres de cette jeunesse, quand elle veut fixer son expérience de cette guerre, soit le mot « route » avec ce qu'il suggère de déroulement indéfini dans l'espace.

Pour la génération précédente la guerre a été les feux roulants d'artillerie, les longues patiences dans les abris et les boyaux : subir, rester sur place, tenir. Pour nous, des routes, des routes, des routes... Nous ne faisons pas ici de romantisme, nous nous moquons du romantisme. Ce que nous avons vécu c'est l'espace, l'unité spatiale du monde *(die räumliche Einheit dieser Welt)*. L'espace est quelque chose de mystérieux et pour nous autres Allemands de dangereux : nous n'avons que trop de tendance à perdre la mesure...

Et plus loin :

Nous ne sommes pas des fascistes, des militaristes, nous ne sommes pas des réactionnaires, des obstinés, des incorrigibles. Nous sommes *autres* que nos aînés, voilà tout. Tout récemment je causais avec un jeune Américain des troupes d'occupation qui s'était battu dans le Pacifique et il me disait : « *I'm spoiled for my country. It's too narrow.* » Et cependant sa patrie à lui c'étaient les immenses forêts et les prairies indéfinies du Nouveau Monde. Son regard tandis qu'il me parlait avait pris une expression indéfinissable. Nous nous sommes tout de suite compris.

L'Allemand qui a fait la guerre a une largeur du regard qui manque à l'Allemand resté emprisonné dans l'existence étriquée du dedans. L'horreur a fait en lui l'éducation du cosmopolitisme. Il comprend plus. Il excuse plus. D'avoir vu partout et sous tous les ciels du monde l'inhumanité le rend peut-être plus humain.

Parmi nos ennemis d'hier eux aussi il y a eu des hommes qui n'ont pas résisté à la barbarie de la guerre. Les Russes ont découpé tout vivants les corps de nos camarades sur les dents de la scie circulaire. Les Français nous ont assommés ou nous ont laissé crever de faim. Les Américains nous ont fait déshabiller, coucher par terre et griller au soleil de Géorgie. Auschwitz, Buchenwald ? Bien

sûr, il n'y a pas de rapport, pas de parallélisme des comptes! Les poids de la balance de l'atroce sont trop inégaux! Mais les faits restent quand même, les deux moitiés d'une même vérité. Celle sur laquelle Max Picard a écrit son livre : « Hitler est en nous... » Nous qui avons combattu les hommes, nous savons aujourd'hui que les hommes font partie de la même famille.

L'expérience vécue de la guerre reste précieuse pour l'entente. C'est peut-être de là qu'il faudra partir, peut-être avec la génération de la sauvagerie, avec ces rudes et durs garçons que s'amorcera le dialogue fructueux plutôt qu'avec les professeurs et les idéologues. Entre les hommes l'horreur partagée est un ciment.

***

Ce qui est commun à tous les jeunes d'Outre-Rhin c'est l'aversion des attitudes. Ils nous tiennent tous, de quelque point de l'horizon politique qu'ils viennent, le même langage. « Nous savons que nous sommes un peuple battu, dont le vainqueur peut faire ce qu'il veut. Mais que ce vainqueur nous épargne au moins les phrases, la draperie! Nous préférons le cynisme au mensonge. Nous en avons assez de tout ce qui n'a de vie que sur le papier : les calories du ravitaillement, les constitutions, la liberté. La liberté d'action? Nos leaders politiques sont des marionnettes (toujours ce mot qui a pris la régularité d'une épithète de nature!) dont l'occupant tire les fils. L'humanité? 12 millions d'Allemands expulsés à l'Est du lopin de terre qui est leur bien légitime, qui les a nourris pendant des générations, sont chassés sur les routes comme du bétail, avec comme seule fortune le baluchon qu'ils emportent sur l'épaule. La justice? Toujours les petits qui payent! Les gros, les nazis puissants passent à travers les mailles de la dénazification et trônent insolemment aux bonnes places. La liberté de pensée? Le journaliste qui s'aviserait de dire ce qu'il sait de ce qui se passe dans les zones perdrait sa place dans les vingt-quatre heures. »

Alors le silence. Chez ceux qui ont conservé la fierté intérieure, le silence, les dents serrées, dans le morne train-train quotidien, avec la compensation secrète du mépris. Mépris pour les Allemands qui, disent-ils, se font les valets du vainqueur, pour une presse dans laquelle ils voient un agenouillement continu, pour les Alliés qui à travers le rideau de fer se bombardent mutuellement d'insultes (ici un certain divertissement de *tertius gaudens* se mêle au mépris...), pour l'énorme gâchis du monde, pour les « ridicules disputes d'intérêts de clochers » (la sécurité, la Ruhr) au milieu d'un univers qui sombre, pour l' « irréalisme grotesque des alliés bâtissant de magnifiques édifices verbaux sur la nécessité de la mise en commun des ressources de monde en matières premières et n'arrivant pas pratiquement à mettre sur pied une économie européenne présentable ». [1]

1. Inutile de redire que nous présentons des documents sans souscrire pour autant aux opinions qui y sont exprimées.

***

Aux causes morales de dépression nous devrons ajouter la misère matérielle. Celle-ci, surtout pour les jeunes générations universitaires, continue d'être pressante. La dernière réforme monétaire lui a donné une acuité nouvelle. L'étudiant n'a littéralement rien devant lui. Ces marks nouveaux, tout frais éclos, pourvus d'une authentique puissance d'achat et dont la naissance a eu pour effet de faire soudainement surgir aux étalages des magasins comme un magique coup de baguette une floraison de denrées que l'on croyait pour toujours disparues en Allemagne — ces marks prestigieux il n'en a qu'un nombre dérisoire dans la poche. Tout est devenu pour lui luxe interdit : s'habiller décemment, acheter le livre qui tente chez le libraire, prendre un billet de théâtre. La culture de l'esprit, elle aussi, hélas, est un luxe. L'impécuniosité chronique à laquelle ne remédient pas les quelques sommes gagnées par le travail à l'usine pendant les vacances, contraint l'étudiant à limiter sa « bibliothèque » aux seuls manuels techniques dont il a un indispensable besoin pour ses examens.

Ces études, dans quelles conditions les poursuit-il? dans des conditions qui constituent un héroïsme quotidien. Dans une chambre sans moyen de chauffage, où la vitre cassée et aujourd'hui introuvable est remplacée par du papier d'emballage collé aux croisées, l'esprit paralysé par la torpeur du froid et aussi gourd que les doigts, avec un estomac où gronde la faim. Cette morsure de la faim (que la guerre à notre jeunesse aussi a rendue familière), cette avidité sans cesse renaissante parce qu'à aucun moment elle n'est vraiment satisfaite, qui fait de l'être humain un animal inquiet, le suit partout, dans la rue, l'autobus, la salle de cours, il faut l'avoir entendu exprimer par un de ces étudiants d'Allemagne pour mesurer l'intensité de l'épreuve. Elle a son corollaire obligatoire : l'épuisement. Un étudiant à bout de forces passera tout son dimanche à dormir pour refaire un peu son capital vital.

Tyran particulièrement cruel pour la jeunesse, la faim frappe tous les secteurs de l'intelligence. Elle n'épargne pas davantage le maître que le disciple. Un professeur d'université parle à un journaliste : « Notre traitement est trop maigre pour nous permettre l'achat au marché noir et d'ailleurs nous ne le ferions pas. Notre corporation est restée propre. Quatre de mes collègues sont morts ces derniers mois des suites directes ou indirectes de la faim. »

La sous-nutrition chronique, le froid, entament la résistance nerveuse, ont des incidences diverses, quelquefois singulières : un conférencier éclatera brusquement en sanglots au milieu de son exposé, une actrice qui vit depuis des mois au fond d'un trou de cave sans lumière et sans air et qui pour la vingtième fois vient de quitter sans résultat l'office du logement, le Wohnungsamt, où elle retourne inlassablement dans

l'espoir régulièrement déçu de trouver une pièce habitable, se mettra brusquement à hurler comme une folle dans le restaurant à bon marché où elle consomme sa misérable pitance (faits cités par Weymann-Weyle et Rüdiger Proske. *Frankfurter Hefte*, juin 1948).

***

La tristesse commence très tôt. Nous avons entendu des combattants de cette guerre. Écoutons la toute jeune génération. Nous connaissons peu de documents psychologiques plus poignants que ce journal d'un enfant allemand que nous offre le premier numéro de la toute récente revue *Aussprache*.

Ce soir, Lucie (la grande sœur) va de nouveau rentrer très en retard. Les scènes de famille vont recommencer. Quel plaisir Lucie peut-elle trouver à traîner par les rues avec cet ignoble type? Peut-être simplement pour avoir par lui du vin et des cigarettes... Dernièrement elle a rapporté à la maison une demi-livre de beurre. Il était plus de minuit, mais maman à cause du beurre n'a rien dit. Aujourd'hui c'est dimanche. Je voudrais faire quelque chose de spécial. Non, au fait, rien de spécial. Etre assis à une table, simplement, avec des gens sympathiques, leur offrir une cigarette. Tout est si vide, si ennuyeux à la maison! Maman vient de m'appeler pour chercher des pommes de terre à la cave... Demain nous avons à faire au cours un devoir sur les guerres puniques. Qu'est-ce que cela peut bien me faire les guerres puniques? Et qu'Annibal ait à Cannes « infligé aux Romains une écrasante défaite »? Ce sont les expressions du prof. C'est lui, le professeur que je voudrais « écraser ». Ces idiots *(diese Idioten)* n'en finissent pas de discourir sur la bataille de Cannes, sur Léonidas aux Thermopyles.

Une heure. Il a parlé, une heure entière, de la bataille des Thermopyles! Mon camarade Franz a attrapé un 5 parce qu'il n'avait pas retenu le nom du traître. Ils ne parlent que des batailles de l'antiquité, de courage intrépide, d'amour de la patrie, d'esprit de sacrifice et autres bêtises. Quand le professeur commence sur ces thèmes il prend une voix pleurarde. Ce bête de cochon, pendant les bombardements, était bien à l'abri, en Haute-Bavière. Je ne sais pas si, sans cela, il parlerait aujourd'hui sur ce ton de bravache... Il fait froid de nouveau et il faut que je passe toute ma soirée à la cuisine avec la famille, c'est épouvantable! Ils ne font que parler de nourriture, des prochains tickets de viande. Ils disent que tout est une cochonnerie et recommencent indéfiniment.

Papa, à propos de mes mauvaises notes en classe, m'a dit que je ne pensais pas à mon avenir. Mon avenir? C'est à se tordre de rire! Ces idiots vont de nouveau faire la guerre. Si l'on s'en tire avec sa peau, il sera bien temps de penser à son avenir.

Hier j'ai eu une belle fureur. Papa avait frappé maman à la figure. Un moment j'ai eu le désir que les aviateurs reviennent et cette fois démolissent tout. Quand je pense combien les choses étaient différentes autrefois, comme papa était poli avec maman! C'était l'époque où nous avions encore notre joli appartement et les meubles en noyer. Dans ce temps-là on disait : « Aurais-tu la bonté de... » et maintenant que nous n'avons plus qu'une pièce avec cuisine on dit : « Tâche de foutre le camp ». Autrefois, ils lisaient. Ils avaient toute une armoire pleine de livres. On aurait pu croire que la littérature était leur passion. Maintenant ils ne lisent plus rien. « Je n'ai plus d'intérêt à rien », c'est le mot que maman répète tout le temps. Quand nous avons été jetés hors de notre appartement, papa a dit le soir : « Eh bien maintenant je ne mets plus les pieds à l'église. » Autrefois ils tenaient aux manières, maintenant ils se tiennent comme les pires voyous. Tout cela parce qu'ils n'ont plus les meubles en noyer et leurs relations d'autrefois. Étrange! Si tout cela n'était pas arrivé j'aurais peut-être jusqu'à la fin de ma vie tenu papa et maman pour des gens bien élevés et cultivés.

***

Beaucoup de jeunes Allemands nous écrivent avec une franchise, une spontanéité qui les honore. Dans les longues lettres qu'ils nous adressent et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, ils se délivrent de leurs rancœurs, de tout ce qui pèse sur leur vie et l'empoisonne. Leurs réquisitoires se répètent : injustice de l'occupation dans l'épuration qui frappe férocement le petit nazi et laisse échapper et prospérer le « gros » ; mensonges de la propagande ; immoralité générale du monde, d'un monde qui aujourd'hui est impitoyable pour l'Allemand ayant suivi Hitler et qui hier s'inclinait platement devant le même Hitler, qui ayant dans la main tous les moyens de force pour abattre le nazisme, a abdiqué devant lui et qui vient aujourd'hui reprocher à l'Allemand bâillonné par la Gestapo, de n'avoir pas secoué le joug ; partialité dans les verdicts, le doigt de l'accusation ne se tendant que vers la seule Allemagne alors qu'il y a une faute du monde.

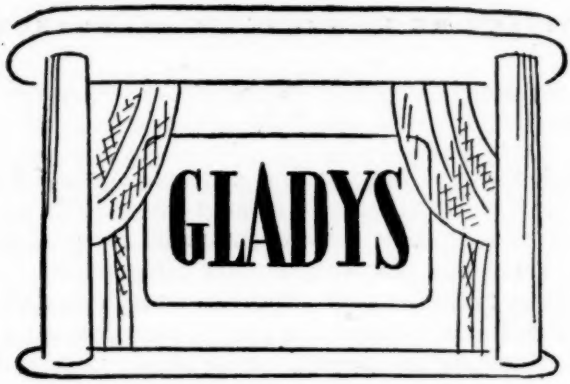
Wolf von L., pour ne citer que lui, me paraît l'interprète de toute sa génération quand il écrit :

> La démocratie dont tout le monde parle et que personne ne définit n'est pas un remède contre le glissement de l'humanité dans la barbarie. En Allemagne le christianisme a été le seul front de résistance contre le nazisme. Mais où sont aujourd'hui dans le monde les vrais chrétiens ? Nous voulons bien reconnaître notre faute, mais nous attendons le même aveu de la part de nos vainqueurs. Le mal était un mal européen. Il n'est pas guéri aujourd'hui. L'abcès était partout, il n'a fait qu'éclater en Allemagne, en Russie et en Italie *(die Geschwüre platzten nur auf in Deutschland, Russland und Italien)*. Le vrai nom du mal, qu'on l'appelle bolchevisme ou nazisme, est matérialisme.

Au milieu des déceptions, de l'amertume, une dernière lueur s'obstine, qui se révèle dans presque tous les témoignages de cette jeunesse : l'espoir que les mains arriveront à se joindre, qu'il y aura tout de même un jour un élan des hommes pour sortir *ensemble* du gâchis (les jeunes disent cela bien plus crûment, ils parlent de *Saustall*, étable à pourceaux). Ils ont un sentiment plus vif, plus tragique que leurs aînés, de la maladie du monde. Rappelons-nous la fin de la lettre de tout à l'heure : « Travailler de concert avec tous les êtres de bonne volonté à la reconstruction de l'Europe. Où trouver le mot qui nous libère en nous unissant ? »

Ce peuple qui a trop vu à quels gouffres glisse la nation qui se retranche des autres et de quels mauvais secrets est grosse la nuit de l'autarcie, voit peut-être aujourd'hui avec plus de force que les autres, avec la lucidité du malheur, la nécessité de l'effort commun.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie Française.



à Henry Miller.

I

AUTANT vous prévenir que vous m'accuserez de sortir une histoire à dormir debout, commença ou plutôt poursuivit Charles D... Laissés entre hommes par les deux passagères de notre table et bien calés dans nos transatlantiques, nous reformâmes à l'avant du *Wisconsin* notre petit groupe de célibataires entre deux âges et entre deux mondes rapprochés par trois jours de traversée.

— Heureux si, avant que j'aie fini, vous ne me prenez pas pour un fou, un parfait imbécile ou le dernier des fumistes...

— Allez toujours, lui fut-il répliqué. Nous vous le dirons.

. . . . . .

— Bien, fit D..., après avoir mis sa pipe en train. Donc, vous admettez, pour revenir à notre discussion de tout à l'heure, que l'on puisse tomber amoureux d'une femme à première vue? (Nul n'objecta.) Eh bien! reprit-il en expirant en lenteur sa première bouffée, avec Gladys, avec l'étrange créature dont le nom a suffi, à table, pour mettre en émoi notre gentille miss Allisson, ce fut pour moi sur photographies.

Peut-être, si vous étiez à New-York en fin 1946, vous souvenez-vous d'une exposition de photos présentés à la Nu Art Gallery. Le nom de l'exposant était Owl, « Chouette », comme l'appelaient à Paris ses amis du Montparnasse avant la guerre... G. K. Owl, dont un petit bouquin, quelque peu surréaliste, *Femmes abstraites*, avait fait du bruit, à cette époque, et quelque scandale. Cela ne vous dit rien? Tant pis... Toujours est-il que cette exposition, au moins le jour d'ouverture, amenait tout Greenwich Village et l'intelligentzia de Park Avenue démangée de célébrer le retour à l'actualité de cet ami Owl, dont le renom pendant les années de guerre avait souffert, même dans les milieux d'avant-garde, une longue éclipse.

S'était-il avisé, le malin, qu'il était temps pour lui de se signaler dans

d'autres champs que la littérature? Le fait est que, changeant son fusil d'épaules, il avait opté pour la photographie, du moins pour une forme encore inédite de photographie. Le cas n'était pas sans précédent : *la Thursday Literary review* rappelait celui du grand écrivain van Vechten, qui, lui aussi, dans les glorieuses années 30, s'était mué en amateur de chambre noire. En tout cas, ce nouvel *hobby* — vous connaissez le snobisme de New-York en matière de *hobbys* et de nouveautés — avant même que les images de Gladys ne vinssent peupler les murs tendus de chanvre de la Nu Art Gallery — fit crier au coup de génie, c'est-à-dire au génie tout court de G. K. Owl, qui, au fait, n'en manquait pas.

En un certain sens, tout au moins... Le carton d'invitation, de même que le catalogue distribué à l'entrée, portait en exergue cette phrase typique du génie ambigu de notre ami : LA PHOTOGRAPHIE EST UN COMMERCE.

Aussi bien quelques gentlemen du business, agents et autres, se mêlaient-ils aux esthètes et aux élégantes accourus à cette manifestation présumée avant-gardiste. L'admirable n'était pas qu'un seul modèle eût suffi à fournir les deux ou trois cents spécimens de beauté féminine exhibés d'une manière, dirai-je, bien que le mot date, futuriste? mais que d'une seule femme l'artiste (malgré le soin qu'il prenait dans son manifeste de se protéger contre ce titre sans valeur) eût su produire autant de créatures distinctes, également prestigieuses en leur ubiquiste personnalité.

C'était pour les trois quarts à elle, entendais-je déjà chuchoter, à ses fantaisistes incarnations que revenait le succès de l'exposition. Là, le croupion d'un énorme cygne en baudruche entre les cuisses, elle offrait le pur profil d'une Léda grecque. Ici, l'ovale du visage infléchi dans la pénombre d'un simple voile irradiait (effet d'un goût franchement commercial) la béatitude maternelle d'une Madone de Raphaël. A côté, le coude levé, laissant retomber une main aux phalanges subtiles contre la joue effleurée d'un sourire à fossettes, c'était, en son rayonnement bachique, le saint Jean du Vinci. Infante en robe de parade ou page de Gainsborough, « fleur du mal » jouant de la corne de son éventail sous la dentelle d'une mantille à la Goya ou inévitable « Cruche cassée », elle accomplissait ce tour de force de prêter à la photo l'apparence d'une véritable recréation de la toile-de-maître parodiée. Cela nullement par les accessoires d'atelier, sommaires ou baroques, dont Owl l'avait gratifiée, mais bien, semblait-il, par l'étonnant mimétisme de la pose et surtout de l'expression. Elle donnait son maximum dans une « imitation » de la Vierge dite du Maître de Moulins, qui était bien le *clou* du premier salon : le sein, global, planétaire, cosmique dont elle offrait candidement la sphère aux regards de Broadway faisait totalement oublier le *Teddy-bear* en peluche par lequel Owl avait remplacé le divin Enfant, mais ce sein, tout humain qu'il fût, n'éclipsait pas la grâce dont s'auréolait ici la juvénile figure de Gladys, comme du reflet d'un XVe siècle mystique

et sensuel ressuscité par l'espièglerie de ce sourire tout autant que par cet appât.

Et c'était pourtant cette même figure ou du moins quelques-uns de ses traits que l'on retrouvait plus loin, inépuisables en leurs combinaisons, à travers les zébrures, les cubes, ou les prismes de faux Picasso, de faux Matisse, de faux Léger ou de faux Modigliani ; autant d'échantillons des possibilités infinies qu'elle tenait en réserve pour la lentille de notre ami. Il était injuste, comme le remarquaient assez haut les plus chauds partisans de Owl, d'oublier celui-ci au profit de sa maîtresse..., « de son modèle », rectifiaient des bouches pincées. En toute équité, il fallait compter avec la science des ombres et des éclairages, avec les trucs, dispositifs et procédés de technicien dont il eût été difficile de lui contester la possession. Mais il y avait ce quelque chose dont la technique ou « l'art » ne pouvait se voir attribuer le mérite : ce frégolisme inné de Gladys, dont le nom commençait de courir de bouche en bouche à travers les salons feutrés en un murmure prometteur pour la résurrection de Owl et l'ascension, en tout cas certaine, de sa protégée.

Une main velue me prenait le coude.

— Ça, c'est le tralala... Viens par ici la voir au naturel.

A ce grasseyement que des années de Montmartre et de Montparnasse n'ont jamais démanhattanisé, à ce basson chuchotant de confesseur je reconnus « Chouette », G. K. Owl.

— Elle est ici? m'exclamai-je, pincé par l'impatience, inavouable mais trop claire, hélas! d'être présenté.

Une étincelle, à travers le cercle d'écaille, me rappela à l'ordre, à l'ordre de réalités qu'impliquait, en un sens tout au moins, la formule : *la photographie est un commerce.*

— Tu penses!... Je l'ai fait filer avant l'ouverture. D'ailleurs, elle n'éprouvait aucune envie de se faire regarder en...

— ... femme du jour?

Owl m'observait, le cou rentré de biais entre ses maigres épaules, avec, dans la fixité de son visage sec, ce sourire en coin de chat-huant qui m'a conquis le cœur, il y a vingt ans :

— C'est la fille *la plus simple* qu'on ait jamais faite... Tu la verras. Un de ces jours... Viens que je te la montre, *au naturel*, en attendant.

Ce qu'il appelait *au naturel* occupait la salle n° 2.

C'était une série d'études de l'anatomie (de l'académie si l'on préfère ce mot atroce) de Gladys. Fragmentaires ou d'ensemble, ces « prises de vue » d'un corps de femme en exploraient, sous les angles les plus différents, la polymorphe nudité sans que, devant les panoramas ou les détails, de face, de dos, de trois quarts ou de profils, en flèche ou à croupetons, recroquevillée, nouée ou tendue, ployée, assise ou fourchue, plongée dans le clair obscur, au grand soleil, zébrée d'ombres ou émergeant d'un bain astral de néon, on pût vraiment dire d'elle : « La voici »,

affirmer sans réserve son identité. Comme au gré de la caméra (pourtant bien irresponsable), la nymphe se faisait rivière, chatte, arbre, vampire, Vénus de Milo, hermaphrodite, dunes lunaires, tortue, gitane, paysage de neige, caméléon. Pris par sections, comme une parcelle de chair ou de cheveu sous le microscope, ce corps pourtant unique entr'ouvrait par ses gorges et ses vallons le chaos des « merveilles de la nature ». Je comprenais à présent ce qu'Owl entendait par : la montrer au naturel.

Là, sur les monts chauves des genoux, se levaient, ou plutôt se couchaient, dans un crépuscule de fin du monde, deux astres fixes à la veille de s'éteindre : ses yeux. Ailleurs, c'étaient les mamelons glaciaires, la jungle crépue, les déserts où la lente caravane des caresses ne laisse point sa trace... Plus loin, la touffe moussue, d'où va jaillir, comme au repli d'une liane de banyan, l'orchidée en un cri sauvage. Et les infiniments petits agrandis aux proportions de l'éternel : ses cils qui s'entr'ouvraient comme ceux de l'anémone de mer quand on la titille dans l'eau transparente au creux du rocher ; l'orifice du palais sous les volutes hindoues des lèvres, turbans monumentaux des *Mille et une Nuits*. Mais sous ces aspects qui l'eût reconnue ? Pas même lui, qui pouvait exposer toutes ces merveilles de la nature sans en trahir, sans en connaître le secret.

Lui... Il me suffisait de me tourner vers lui, G. K. Owl, planté sur ses jambes en cerceau, de le voir, petit surmâle aux bras de faune, mordant penaudement sa lèvre inférieure, considérant d'un regard à glacer les souris des ténèbres, les fragments, les miettes d'une œuvre inachevable : son amour. Mais peut-être me méprenais-je.

— Il y a longtemps que vous vous êtes mis à la photo ? lui demandai-je par association d'idées ou par contenance.

Il cligna des paupières, revenant au jour, au sourire en biais.

— J'ai bricolé à tant de machins et de machines, fit-il en haussant les épaules.

— Et elle ?... Il y a longtemps ?

Il parut avaler sa salive.

— Non,... pas trop longtemps.

Il ajouta, accroché par un quidam et me laissant :

— On va donner bientôt un petit cocktail chez moi. Je te ferai signe.

Il y avait une salle n° 3, où un coup d'œil me fit entrevoir, épures, photo-peintures ou assemblages, des formes et volumes bariolés qui semblaient tenir des cubistes ou des dessins de Vinci, peut-être. J'avais épuisé mes curiosités. A tort sans doute. Mais personne n'y entrait. Et j'éprouvais le besoin de changer de nature.

Je m'engageai dans un canyon écrasé de gratte-ciel, le nez en l'air, cherchant dans les étoiles de Manhattan une réponse au mystère de Gladys.

II

Ce fut chez Owl, dans la *penthouse*[1] qui lui servait de bibliothèque, de salon, d'atelier et peut-être bien d'auditorium (il y avait un orgue...) que prit place, une quinzaine plus tard, le cocktail de Gladys. Art, littérature, business, mondanité en étaient, à doses à peu près égales, les ingrédients, ce qui n'en eût pas fait un cocktail bien original, sans le bitter « spécial » injecté au compte-gouttes dans le mélange par le saturnisme contagieux de « Chouette » et la délectation masochiste qu'il semblait prendre à la corvée.

— Bonne journée? lui demandai-je en arrivant sur le tard, dans l'espoir, condamné dès l'entrée, de prendre auprès de Gladys la place des derniers partants.

— Pas mal, avoua-t-il sardoniquement, en imposant un exercice de trapèze à ses yeux ronds par-dessus la barre d'écaille de ses lunettes.

Et pour attester ce dire, ses prunelles strabiques, achevant leur rétablissement, bifurquèrent vers un papier saumon laissé à demi plié près d'un Bronx aux deux tiers bu, contre une soucoupe de cacahuètes. Il cueillit ce memento pour me le passer sous le nez Je ne suis plus sûr du premier chiffre, mais j'enregistrai, sans doute possible, après ce 3, ce 4 ou ce 5, un nombre confortable de zéros : $ 0 000, plus les deux qui ne comptent pas, ceux du vrai néant en soi.

— Peste! Les éditeurs, honorable Chouette, n'en lâchent pas souvent comme ça... Produits de beauté?

— Non... Compagnie de chemin de fer... Chesapeake. Leur agent la veut à califourchons sur leur nouvelle locomotive.

Ses yeux réintégraient leur cage de cristal. Le masochisme reprenait le dessus. Avant qu'il eût glissé le chèque dans la poche de sa veste baudelairienne, je m'étais assuré qu'il était bien au nom de G. K. Owl et non de Gladys. D'où certaine envie de jouer au plus fin :

— En tout cas, les frais sont couverts?

— Ne crois pas ça... *For Goodness sake!* gémit-il en me laissant tentet de frayer ma voie dans la direction de la beauté.

Dans le coin de soupente où, allongée en chien de fusil contre un polochon mammouth, sur un divan pareil à un ballon d'observation au dégonflage, elle tenait en respect un cercle d'adorateurs aussi tenaces qu'un groupe de pèlerinage devant la châsse d'une sainte exhibée en quelque chapelle de grand tourisme par le sacristain du lieu. Le sacristain du lieu, en l'espèce, n'était pas Owl qui, près de la sortie, du tronc des œuvres si je puis dire, faisait plutôt songer au ténébreux curé de

1. Studio.

la paroisse. Mais près d'elle, assise d'une fesse sur le reposoir assiégé, une assez jolie Juive, crêpelée, haute en couleurs et bien en chair, faisait les honneurs. Reconnaissant en cette moindre attraction Minah, une petite amie de Owl qu'il m'était arrivé de rencontrer, à deux ou trois reprises, un an plus tôt, en sa compagnie, ce fut vers elle que je me faufilai pour lui demander de me présenter à Gladys.

A vrai dire, n'eût été autour d'elle cette mise en scène d'adoration perpétuelle, chandeliers, fleurs, candys, et les dos des dévôts en plus, il m'eût été difficile d'assurer que la gisante était bien la femme aux deux cents visages de la Nu Art Gallery, celle dont la salle n° 2 m'avait permis d'explorer l'intime labyrinthe en ses plus mystérieux retraits. Rien de tel que semblable exhibition pour celer le secret d'un être. Et malgré la discrétion de son présent appareil (une blouse blanche assez bouffante, mais moins que les volants de la jupe mexicaine éployée en traîne de paon sur la partie ramassée de sa personne, et quelques modiques bracelets d'argent battu), ce n'était pas cette cocktail party qui allait me la révéler. D'un type de beauté cent pour cent américain, elle sortait pourtant du modèle courant, hollywoodien, de la *glamour girl*, par maintes nuances qui ne pouvaient échapper : celle de ses cheveux, par exemple, dont le blond naturel, si naturel que cela paraissait à peine croyable, se fonçait dans la courbe sans apprêt de leur retombée ; celle de son teint qui, malgré le reflet des chandelles, ne gardait point l'atonie cireuse des joues si répandue de ce côté de l'Atlantique par Greta Garbo, mais, au contraire, s'allumait de temps à autre d'une sorte de rougeur intérieure à travers une carnation rincée à l'eau froide et décapée de *make up*, enfin surtout peut-être par son attitude tranquille, patiente, réfléchie, à la fois modeste et relâchée dans un abandon sans pose, intelligente, oui intelligente, qui faisait un contraste saisissant avec l'automatisme, alternativement frénétique et languissant, de ses congénères (je veux dire, pour ne pas me risquer en généralités, de celles qui se trouvaient dans le studio).

Au moment où Minah se pencha pour me nommer, en ajoutant : « Un ami français de Georges, écrivain aussi, *you know?* » j'essayai de capter la nuance de ses yeux, — de ses yeux dont l'une des photos en gros plan de l'exposition laissait à ma mémoire une vision d'Apocalypse. Mais elle les tenait baissés. Ses hauts sourcils, son grand entre-œil lui donnaient un air de concentration dans le rêve. Prêtait-elle plus ou moins distraitement l'oreille au raseur qui l'entretenait ? L'acquiescement poli qui vint à ses lèvres ne m'assura pas qu'elle répondît à l'introduction de Minah et qu'elle me connût. Ce n'est pas l'usage en U.S.A. de baiser la main des femmes. J'hésitai donc à prendre, malgré mon envie, celle que selon les habitudes américaines elle ne tendait pas. Tout au plus eus-je le temps de humer, en m'inclinant, le frais parfum de foin coupé de sa chevelure.

Que n'eus-je donné pour m'attarder en cet arôme ! Mais Minah,

dont le jikki poivré résumait l'intempestive turbulence, ne me laissa même pas le loisir de placer les éloges par lesquels j'avais, en ma naïveté, espéré amorcer une conversation avec Gladys.

Insupportable Minah! Il n'est pas courant de voir une ancienne se mettre aux petits soins d'une nouvelle. Ceux qu'elle prenait de faire valoir la gloire du jour (qui s'en fût fort bien passée, probablement), de lui faire mousser les cheveux, bouffer les manches, de lui glisser un coussin sous la tête, de répondre à sa place aux fâcheux sans la soustraire à la ferveur muette de quelques contemplatifs d'importance auxquels elle tendait le cendrier, était-ce manière de se maintenir en évidence, de masquer ses désavantages en leur probable rivalité? Ou le résultat de quelque consigne impérative de Owl, qui, sous ses airs cafard, était homme à tenir ses femmes? Ce fut vers cette dernière impression que j'inclinai quand, m'ayant entrepris, elle me rejeta de but en blanc sur une petite journaliste en mal d'interview, dont les questions menaçaient de troubler le colloque languissant de Gladys et du gentleman plus ou moins vautré à ses pieds. La journaliste, Stella Dean (nom de plume?), brunette assez piquante, était une bachelière de Vassar récemment promue à la rubrique « Arts et Bohème » d'une feuille du soir. « Tout à fait votre affaire », en décidait confidentiellement Minah.

S'agissait-il de détourner la bachelière ou de ramener professionnellement vers Owl la journaliste? L'évincée dut, bon gré mal gré, se rabattre sur moi, ce qu'elle fit de bonne grâce, me questionner sur mes écrits et projets. Je lui demandai son sentiment sur Gladys. « Ah! fit-elle, avec transport, *she is*... Elle est une merveilleuse personnalité! » A quoi j'eusse dû m'attendre. De fil en aiguille, ces propos dérivèrent de ses études à Vassar aux homards de Long Island. Elle connaissait un bon endroit pour les déguster Thermidor. Vacante, elle m'invitait à l'inviter. Mes chances étaient nulles de déloger la dernière garde de Gladys, le grand flandrin qui emplissait comme un tonneau des Danaïdes le cendrier de Minah et dévastait au même rythme le plateau du petit butler japonais. Au fait, qui était ce type? ... » Ce type, quel type? Peebles... !

La chroniqueuse me regardait comme si je tombais de Mars ou de Saturne. Quoi? Je ne connaissais pas... je n'avais pas entendu parler de H. O. Peebles, le « scion »[1] des aciers Peebles, qui avait la main dans un studio indépendant à Hollywood, deux divorces à son passif (avec des *alimonies*[2] dont on parlerait longtemps)... Peebles qui avait lâché Doria van Mullen pour épouser, il n'y avait pas un an, Laureen Wallis, ce mannequin qui, depuis, s'était lancé dans les grands rôles, flirtait avec John Stewart et coûterait probablement aux aciers Peebles un nouveau million... Peebles! Mais c'était à lui qu'appartenait la Nu Art Gallery, qu'il avait eu la fantaisie d'ouvrir l'année dernière... Un *fiasco*, d'ailleurs...

1. Dernier rejeton, héritier, fils de famille.
2. Pensions alimentaires.

Sans Owl ou plutôt sans Gladys... Mais tous les « peuples »... pardon tout le monde connaissait Peebles. D'où sortais-je?

De la party, hélas! De l'ombre délicieuse et du cercle enchanté où j'avais rêvé d'achever la soirée auprès de Gladys, où les cires se consumaient entre les fleurs mourantes et les gobelets vides pour l'adoration exclusive de ce Peebles! Ah! capitalisme maudit, trusts immondes! Une révolution sanguinaire se faisait en moi. Il fallait m'arracher, et qui plus est aux sons de l'orgue aux trois claviers desquels une folle, coiffée d'un papillon de John and Frederic, se démenait à vendanger, en guise de marche du départ, je ne sais quel air de danse, m'arracher bredouille, pour suivre Stella, ce petit merle... après tout fort consommable, à supposer que...

Caverneuse, la voix d'Owl nous arrêta dans le courant d'air et les grondements de la sortie.

— Alors, vous vous êtes bien amusés?

Jamais je ne l'avais vu aussi lugubre. Pourtant un autre petit papier, vert tendre celui-là, avait comme par hasard pris la place du chèque saumon.

— Combien? fis-je avec une véritable hargne.

— Du pareil au même, répondit-il (et quant au ton, c'était bien aussi du pareil au même).

— Allons, tant mieux si les zéros rentrent, grognai-je. « Le Zéro et l'Infini ».

Cette ineptie ne le dérida pas. Ses mâchoires se contractaient sur une amertume sans nom. J'eus le sentiment qu'avec une aussi vitriolique figure il eût pu tuer. Rage froide de cette partie absurde ou de son orgue malmené? Jalousie, jalousie noire de Gladys? Si inconcevable qu'elle fût, s'appliquant à Owl, ce fut cette supposition qui l'emporta. Et je ne pus me retenir de l'exaspérer :

— Etonnante... (Stella faisait chorus avec sa « Personnalité ».) Entre nous, j'aimerais bien la voir un peu mieux...

Il eut l'air de vouloir me mordre :

— C'est ça, c'est ça... Un de ces soirs. On fera un petit dîner à trois.

Et il poussa sur nous la porte avec fureur. « Drôle d'homme! » ne pus-je m'empêcher d'articuler pour exhaler ma propre rage, quand Stella sonna l'ascenseur.

III

Ah! oui, drôle d'homme!

Inutile de dire que je n'y comptais guère sur son petit dîner à trois. A Greenwich Village, il avait repris le genre d'existence à éclipses qui faisait de lui à Montparnasse un problème, un phénomène nocturne dont

les apparitions entre une heure et quatre heures du matin à la Coupole et à la Rotonde, généralement en compagnie de satellites féminins, nébuleuses, étoiles fixes ou filantes, étaient suivies de disparitions de plusieurs semaines ou mois. Dans le petit clan cosmopolite où on avait coutume de le voir, le mystère de ces absences prêtait aux suppositions les moins vérifiables : les uns attribuaient à ses amours ce que d'autres imputaient à d'occultes affiliations, soit avec Moscou, soit avec Trotsky. Certains se basant sur sa passion d'un temps pour les arts primitifs, le croyaient en train d'explorer, en quête de fétiches, Sumatra, l'île de Pâques ou Bornéo, alors que ses voisins de la rue Huyghens assuraient voir de la lumière jusqu'à l'aube derrière les rideaux de son atelier. On épiloguait sur quelque grand œuvre en gestation, quelque nouvel *Ulysse*..., qui finalement se réduisait à une plaquette de quatre-vingts pages aux vitrines du boulevard Raspail ou de la rue de l'Odéon. Autant on parlait de lui par ouï-dire, confiant en sa célébrité outre-Atlantique, autant on le lisait peu. Chroniquement, les commentaires roulaient sur son goût du bricolage, ses occupations mécaniques, ses fameux « jouets favoris », dont seuls quelques rares visiteurs du sanctuaire pouvaient décrire les matériaux composites : fil de fer ou de laiton, liège, bouts de strass, boules de verre ou de bois, que sais-je? Tous produits en provenance de probables marchés aux puces.

Trop malin pour s'expliquer, quand il réapparaissait sous les globes de la Rotonde ou du Dôme, il laissait grossir en boule de neige sa légende, satisfait apparemment que le plus clair, le moins contestable en fût sa réputation d'homme à femmes, de grand amoureux. Et c'était bien là le plus paradoxal des paradoxes de ce gnome facétieux. Comment, avec un physique parfaitement assorti à son gracieux surnom, s'y prenait-il pour lever tant de jeunes et internationales beautés, pour en faire ses proies dociles? Quelle était la nature du commerce amoureux qui les subjuguait? Prestige intellectuel, originalité, sadisme, masochisme ou excentrisme? Ou tout simplement des capacités au-dessus de l'ordinaire?... L'éternel féminin ne livre pas aisément ses secrets et ce secret là laissait entier, sur ce chapitre comme sur les autres, le mystère de ce G. K. Owl qui, dès l'automne 39, aux approches de la tourmente, avait repassé l'Atlantique.

Sa réapparition à Manhattan, où les cafés ne sont pas ce qu'ils sont sur les rives de la Seine, ne le rendait pas d'approche plus facile. A une quinzaine de son cocktail, las d'escompter un problématique coup de téléphone, je me décidais un soir à l'appeler :

— Allo! Chouette... Eh bien! et ce petit dîner?

D'un ton aussi rogue, sinon plus, qu'en me le proposant, ce petit dîner à trois, la voix d'Owl répondait :

— Well... Quand tu voudras!

- Mais encore...

Il y eut un temps, un temps de consultation (avec Gladys apparemment) qui me parut une éternité. Enfin, ce fut :

— Maintenant, si tu es libre.

Je ne l'étais pas, mais le devins sur-le-champ. Il n'était guère plus de neuf heures. A supposer qu'ils n'eussent pas déjà dîné, un couvert est vite mis. Et dîner ou pas dîner, la perspective d'une soirée d'intimité avec Gladys me fit me jeter tête basse dans un taxi, non sans avoir au préalable passé par le marchand d'alcools voisin de mon hôtel, me munir de quelques présents.

Bien subtil qui m'eût expliqué ma fougue. Qui n'a éprouvé sur soi la ténacité des impondérables laissés au cœur par une rencontre de hasard sera aussi en peine que je l'étais moi-même, durant le parcours au long des avenues, d'en analyser les raisons. Passé quarante, et bien passé, je me sentais aussi déraisonnable, aussi fou qu'à seize de céder aussi témérairement à l'appel de l'inconnu. Que connaissais-je de Gladys? Des images, cent et plus sans doute, mais dont aucune n'était « elle », un frais visage, des cheveux odorants, une contenance sage, un air intelligent dont le naturel tranchait sur l'artificialité d'une douzaine de poupées « sophistiquées » (Ah! ma soirée avec Stella Dean!...) Y avait-il de quoi me lancer comme un coquebin vers ce feu follet? Et que pouvais-je espérer? L'âge n'assagit pas. Plus longue et décevante a été la chasse, plus l'envol, aux guérets du soir, de l'oiseau qu'il n'a encore jamais tiré fait oublier au chasseur sa fatigue et l'incite à reprendre sa marche.

Ce fut le cœur battant, les mains prises aux goulots de quatre bouteilles que je tapai du bout de mon soulier à la porte de la penthouse. Le cou rentré jusqu'aux oreilles dans le retroussis d'un chandail de coureur cycliste, ce fut Owl qui me l'ouvrit. Et, avant de passer le seuil, j'eus à pénétrer, avec mes bouteilles, mes plans tortueux et un air moins dégagé que je n'eusse voulu, dans le plus scrutateur, le plus nocturne des regards.

— Où est Gladys?

La question me brûlait la langue. Aussi bien se gardait-il d'y répondre, l'animal. Le fait est qu'elle n'était pas là.

— Vous en apportez des choses, fit-il avec une expression humanisée à la vue de mes bouteilles, dont il fit signe au serviteur japonais surgi sur ces entrefaites de me délivrer... Ce n'était pas la peine...

Et comme le domestique emportait les offrandes vers l'office :

— Quand ce sera prêt, mettez deux couverts, commanda-t-il.

Et de la même voix neutre et râpée à mon adresse :

— Gladys n'a pas pu rester.

Le coup était rude. Je tentai de garder contenance. Mais si lisible devait être ma déconvenue à des yeux aussi perspicaces qu'odieusement Owl ajouta :

— Nous serons tout à fait entre nous. On pourra mieux se voir.

***

Se voir ? On ne fit que cela durant la consommation de l'affreux curry servi par le Nippon, refroidi, mais toujours aux bougies, sur une table de bridge. Car pour parler... chaque mot avait à enjamber le fantôme de l'absente et trébuchait. En vain essayai-je, par le circuit désespéré de mes regards jetés aux quatre coins de leur nid d'amour, par des allusions à son cocktail, à l'exposition, à son génie de photographe, de l'obliger à prononcer son nom, à parler d'elle. Monosyllabes, grognements, chuintements, mimique excédée des épaules et des sourcils, il éludait toute approche.

Jamais tête-à-tête de célibataires ne fut aussi mortellement partie à trois. Elle hantait le divan de ses longues formes de Léda, les fausses poutres de la verte phosphorescence de ses yeux, de ses pâles mains les touches de l'orgue, de l'ovale de son visage le cercle orangé d'une lampe à pieds, les rayons de livres de son front penché sous la frange de sa toison, de son parfum de pain toasté les bougies coulantes et le curry froid. Mais avec une perversité qui me donnait à croire qu'il avait fait exprès, vraiment exprès de me convier sans elle pour me punir... (mais de quoi au juste ?), Owl ne dénouait sa langue que pour nous ramener à des souvenirs sans intérêt pour lui ni moi, sur « ce vieux Paris... » « Te rappelles-tu Baty et son Vouvray... Kiki... Foujita... Man Ray ? » Il fallut remonter jusqu'à l'ombre enturbannée de Guillaume Apollinaire.

Cependant à travers son effort même pour me faire marcher, à reculons, le plus loin possible de l'unique objet de ma visite et de mes pensées, j'avais l'intuition qu'il cherchait à détourner sa propre idée fixe, qui était la même à n'en pas douter. Sinon à la détourner, à la bâillonner. Une phrase que sa bouche béante laissait en suspens, le tic nerveux qui faisait battre toutes les trente secondes ses paupières, sa façon de vider son verre en deux goulées en laissant tomber du liquide, la sueur que je voyais perler à chaque poil de ses mains, enfin quand le Nippon apporta un soufflé aussi aplati qu'une crêpe, l'impulsion absente et frénétique qui le jeta sur sa serviette comme sur un mulot pour l'emporter de table et aller la déchiqueter (c'était une serviette en papier) au fond de son grand fauteuil de cuir : tout cela trahissait qu'il ne pensait qu'à elle, que chaque pulsation de ses artères ramenait en lui comme en moi la question : « Où est Gladys ? Que fait Gladys ? » Et, bien décidé à mon tour à ne pas laisser échapper ma vengeance, à poser sans ambages la question le moment venu, quand il serait tout à fait à bout, je ne laissais pas d'éprouver de cette angoisse, qui pourtant était aussi la mienne, une manière de consolation, dirai-je de satisfaction.

L'idée qu'ils avaient dû rompre, qu'elle l'avait lâché, trompé ou était en train... ce même soir, à ce même instant, gagnait en moi du terrain. Il s'était passé entre eux quelque chose. Quand j'avais appelé (au plus fort de la scène, probablement), il m'avait laissé venir pour tenir le coup

contre la soirée d'agonie qu'il devrait passer seul. La penthouse, si peuplée l'autre jour de l'adoration aux trente-six chandelles, sentait le drame, l'office des ténèbres. L'orgue montait la veillée mortuaire, de tous ses tuyaux. Peut-être songeait-il à se tuer? Ou à la tuer? Au rythme des alcools mes pensées marchaient. A onze heures, nous débouchions la seconde bouteille de Bourbon. A minuit moins le quart, il demandait le Scotch. J'apprêtais ma phrase... Mais non, il était trop tôt. Elle pouvait encore revenir. A minuit et demie ou une heure, quand ça y serait, quand ce serait sûr, je porterais le coup.

Il se débattait encore en efforts inutiles pour couvrir nos silences, s'évader de sa torpeur ou lui fournir des prétextes. Se courbant, il fourrageait dans un placard à disques, mettait sur le plateau du pick-up un chant grégorien... Comme, par hasard, le *Dies iræ*. Mais la liturgie des moines de Solesmes à peine entamée, il relevait l'aiguille en gémissant : « Non, pas ça... », cherchait autre chose. Un énorme album de Bach vacillait à présent entre ses doigts. Une messe en *ré mineur* dont je prévins la catastrophe en la lui retirant des doigts.

— Qu'est-ce qu'il y a, Owl? Vous avez quelque chose? Vous ne vous sentez pas bien?

Il se replongea, inerte, lèvres cousues, dans ses *highballs*, transpirant jusqu'aux sourcils le whisky et l'horreur. Un peu plus tard (ce dut être vers minuit), je vis à nouveau sa main errer comme une grosse araignée vers un meuble à sa portée. Un instant je craignis, tant la tension, notre tension, arrivait à son paroxysme, que ce ne fût à la recherche d'une arme. Il était capable de m'avoir convoqué pour avoir un témoin à son... Mais ce n'était que vers la bibliothèque tournante où il accrocha à tâtons un volume relié. J'aidai, non sans répulsion, sa main engluée à dégager ce tome des œuvres du marquis de Sade. D'ailleurs, ce n'était pas un tome de Sade, mais un Pascal, dans une édition en français.

Une sorte de hoquet marqua le surhumain effort qu'il faisait pour parler :

— Ce Pascal... c'est un autre homme que Sade, articula-t-il stupidement. Je veux dire : autrement sadique.

Étant donné les circonstances, je m'attendais à le lui voir ouvrir aux *Pensées*. Point... Un coupe-papier tenait en instance *le Discours sur les passions de l'Amour*.

Il hoqueta encore, toussa, se râcla la gorge, puis lut... ou plutôt psalmodia, du ton dont les moines de Solesmes auraient entonné un office funèbre : « Un plaisir faux en vaut un vrai ; il peut remplir également l'esprit. En effet, tandis qu'il existe, nous sommes persuadés qu'il est vrai. » Et me dévisageant d'un air de défi :

— Vous connaissiez ça?

— Voyons, fis-je. Depuis le bachot!

— Et vous ne trouvez pas ça le comble du sadisme?

Il me vit hausser les épaules, d'impuissance et d'accablement devant son état.

— C'est plus abstrait! Mais en fait de sadisme...

— « Un plaisir faux en vaut un vrai... » recommençait-il, comme s'il découvrait la pierre philosophale en la source de ses malheurs.

— Tout dépend de l'application qu'on veut bien en faire!

— Justement... Justement, éructa-t-il avec une violence qui lui rendait quelque vie.

Quel rapport cela avait-il avec Gladys? Quelle application en faisait-il à sa passion? Je me levai, faisant mine de vouloir partir. La supplication de son regard me retint. Je jugeai alors le moment venu. Plus exactement, mon impatience l'emportait :

— Allons, mon vieux Chouette, dites ce que vous avez. *Où est Gladys?* Qu'est-ce qu'elle fait en ce moment?

Ses yeux ronds s'agrandirent comme s'il me couvait pour ne faire de moi qu'une bouchée. Mais il resta muet.

— Allons, poursuivis-je. Nous sommes entre amis. Vous ne l'attendez plus?

Il s'affaissa contre le dossier de son grand fauteuil :

— Non...

Non sans timbre, voix de condamné à laquelle la mienne, faussement compatissante, fit écho :

— Où est-elle? Vous devez le savoir, Owl.

D'abord il ne répondit pas. Avait-il perdu l'usage de la parole? Je répétai, goûtant de son premier aveu un âpre triomphe, résolu à en poursuivre l'avantage :

— Vous le savez, Owl. Pourquoi ne parlez-vous pas? Vous le savez...

— Oui, laissa-t-il aller sans force.

— Alors, où est Gladys?

Suffit-il de ce nom répété à dessein pour qu'il eût, comme dans les yeux, l'image atroce, la vision de chair que tout Othello cocu porte en traits de flamme dans son cœur au moment crucial?

— Où est-elle? Puisque vous le savez! Où est-elle?

Un tortionnaire de Gestapo ou de Guépéou n'eut pas mieux desserré les lèvres de sa victime.

— Au lit... Dans une chambre sans lumières, tous rideaux tirés.

— Seule?

Je revois encore l'espèce de rictus qui marqua deux plis en travers de sa face blanche. Mais il se tut, le menton au creux de la poitrine où le flasque chandail vert faisait un bourrelet piteux.

— Seule? insistai-je, avec un reste d'espoir, tout de même, qu'il dirait oui. Mais il ne pouvait plus mentir.

— Non.

Je le fixai avec stupeur, devenant à mon insu, mais non au sien, le torturé :

— Et vous savez avec qui?

Sa réponse se fit encore attendre. Mais il me semblait que par-dessus ses lunettes son regard m'enveloppait d'un sarcasme infini, désespéré, comme toute chose autour de nous dans un monde anéanti.

— Oui, fit-il enfin. Et il ajouta aussitôt, détachant avec une étonnante froideur le nom : « Avec Peebles! »

***

Le comique, le comique atroce de la chose était que je ne m'y fusse pas attendu. Une commisération qui n'était, je m'en rends compte, ni aussi altruiste ni aussi généreuse qu'elle ne dut lui paraître me fit dire :

— Mon pauvre vieux! Avec... Avec ce... C'était mon tour d'en perdre l'usage de la parole, ce fut le sien de me rendre en son désespoir je ne sais quelle dérisoire compassion :

— Oui, avec Peebles. Le beau Peebles!

— Beau?

— Tu l'as vu... Il est beau. Il est jeune. Il a des millions. Voilà...

Contre qui tournait-il cette infernale raillerie? Contre Peebles, contre Gladys, contre lui-même? Jamais l'inanité de mes chances ne m'était apparue avec une aussi désolante iniquité. Et je ne savais que redire : « Mon pauvre Chouette! »

A ce moment un coup léger, si léger que le choc que j'en ressentis me mit sur pieds, mais comme un dormeur en un cauchemar, fut frappé à la porte.

Pouvait-ce être elle?

J'allai ouvrir. C'était Minah.

Presque sans remarquer ma présence, et sans en montrer aucune surprise, elle alla à Owl, d'un air absorbé qui semblait indiquer une préoccupation. Lui la regardait venir sans le moindre contentement, comme s'il avait attendu son arrivée et l'exécution de quelque commission. Il n'y eut aucun mot prononcé, mais j'enregistrai (sur une plaque de conscience qui ne devait être révélée que plus tard) une sorte de question sur la figure de Owl, une sorte de réponse affirmative sur celle de Minah. Était-ce elle qu'il avait chargé d'espionner Gladys? Lui apportait-elle une confirmation définitive de son malheur? Ce que je perçus, à coup sûr, c'est qu'elle attendait mon départ pour parler. Je me levai.

Owl me suivit, comme il put, jusqu'à la porte. Lui que j'avais toujours connu sans âge, à cet instant avait mille ans. Comme la sorcière et son hibou dans la nuit de Walpurgis, il était d'une pâleur de vieille lune, avait déjà les deux pieds dans l'au-delà.

— Appelle-moi, marmonna-t-il en un souffle.

Quelque chose me disait que je ne le reverrais pas.

IV

Je le revis pourtant... le lendemain.

Quand, vers midi, en une impatience fébrile de connaître l'issue du drame, j'appelai son numéro, ce fut lui, lui encore, qui répondit — et d'un « Allô » qui sonnait passablement ragaillardi.

— Allô... Chouette? Alors, mon vieux?

— Ça va, ça va.

— Et G... Gladys?

— Ça va, ça va.

— Comment ça va? Elle... vous... Je...

— Impossible de parler de ça au téléphone.

— Je peux venir?

— Well... Pas avant une heure ou deux.

Quand j'arrivai, il m'ouvrit, en pantoufles et robe de chambre, en se séchant le front. Sa figure avait recouvré une sorte de sérénité.

— En bien! fis-je, mi-soulagé, mi-grincheux, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait diablement peur.

— Ah! fit-il évasivement en m'ouvrant le chemin. Oui, je devais être...

En passant près du guéridon, il ramassa sans ostentation un rectangle de papier grisâtre qu'il empocha : « ... Un peu nerveux », termina-t-il.

— Nerveux! m'exclamai-je sans prêter attention à son geste. Il y avait de quoi.

Sans commentaires, il bourrait sa pipe avec une tendresse religieuse.

— Alors, tout s'arrange? questionnai-je avec amertume.

Il acquiesça de la tête tout en procédant à un allumage méticuleux. La première bouffée parut le satisfaire.

— Très bien, fit-il en l'expirant.

Il observa mon regard qui se posait sur un tronçon de cigare, presque intact, laissé dans le cendrier.

— Savez-vous qui sort d'ici? demanda-t-il d'un air vaguement narquois?

— Pas la moindre idée.

— Peebles.

— Peebles?

— Tout est arrangé. Il est tout feu, tout flammes et décidé à l'épouser. Demain il part en Nevada pour le divorce... Il est marié...

— Pour la troisième fois, je sais. A une Laureen Wallis...

— ... qui va mettre en campagne tout un racket pour les alimonies. Mais il a son équipe de lawyers habitués à la bataille. Après le petit séjour de rigueur à Reno ou à Las Vegas, six ou huit semaines au plus,

il ira attendre Gladys en Californie, à Hollywood sans doute, où aura lieu le mariage...

— Avec votre consentement?

Son air cafard me révoltait.

— Ma bénédiction paternelle.

— Et c'est tout l'effet que ça vous fait?

Je cherchai sur ce visage impavide trace des ravages que la veille même j'avais vus, cru voir... Son vague, très vague mouvement d'épaules indiquait que devant l'irrémédiable le désespoir ne sert à rien... ou bien qu'aux grandes douleurs un gros chèque peut être un petit remède. Il avait le choix des attitudes. Il opta pour l'héroïsme :

— Il y allait de sa carrière.

— Sa carrière, sa carrière, fulminai-je. Une créature comme celle-là être la femme de Peebles, de cet idiot!

Il parut s'épanouir dans le sarcasme :

— Idiot? Pourquoi idiot? Il est aussi normal que possible pour un Américain de son âge...

— ... doté de cinq ou six millions de dollars, héritier présomptif des aciers Peebles, promoteur de studio à Hoollywod et de la Nu Art Gallery, propriétaire d'une chasse en New Hampshire, d'un yacht à San Diego, coureur de outboard en Floride, je sais..., interrompis-je, déballant toutes les informations de Stella Dean avec un regain d'emportement à m'en étonner moi-même.

— Vous ne savez pas tout. Mais qu'est-ce qu'il y a d'idiot à ça? C'est un garçon à qui le mariage n'a pas réussi. Il boit trop, allume des cigares qu'il ne finit pas. Ses tendances artistiques et littéraires sont encore mal définies, mais elles promettent. Politiquement, c'est un libéral progressiste. Il progressera... Une femme comme Gladys, avec un peu d'aide, pourra faire ce qu'elle voudra d'un homme comme ça.

— Je vois... Et c'est vous, vous, Owl, qui avez prêté la main à ce... à cette...

— Il a bien fallu. Vous n'imaginez pas à quel point elle est novice.

— Novice? Vous voulez dire?...

— Neuve, novice, vierge, immaculée... le mot qu'il vous plaira.

— Qu'est-ce que vous chantez? Mais vous...

Il secoua sa tête de hibou-sorcière.

— Moi, rien. Rien de rien. Je l'ai prise... en photographie. C'est tout.

— Et il ne vous a pas suffi d'exploiter sa candeur en photographies. Il a fallu que vous la livriez à...

— Vous n'auriez pas voulu qu'elle se livrât elle-même!

Ce cynisme acheva de me mettre à bout.

— Alors, hier soir, la chambre sans lumières, les rideaux tirés, la clé sur la porte probablement... vous lui avez fait le coup de minuit, la grande surprise?

Je comprenais tout, à présent, croyais tout comprendre : sa gêne, sa « nervosité », cette sadique attente... compliquée de quelque perverse, vicieuse angoisse, de jalousie, d'impuissance...

— Pas exactement... Minah l'avait un peu...

— ... préparée?

— Tout juste.

— Je parierais que ça se passait chez Minah.

— Vous y êtes.

— Elle n'a eu qu'à se laisser faire, à fermer les yeux sur le monsieur et à vous laisser le soin de conclure des arrangements.

— Vous devinez tout.

— Et s'il n'était pas venu les conclure, ce matin, les arrangements?

— Ma foi, c'était le risque à prendre. J'ai eu chaud...

***

Bien qu'un peu tombée, mon indignation ne demandait qu'à se donner cours. « Une fille comme celle-là... à ce Peebles », répétais-je.

— Mais vous ne l'avez vue qu'une fois... Et si peu, précisa-t-il ironiquement.

— Assez pour la juger et, d'après ce que vous avouez vous-même, pour la croire d'une autre espèce que les filles qui se livrent à ce genre... d'industrie.

— Justement. Ça le changera. C'est un garçon bien, ce Peebles. Fait pour elle. Comme elle, je puis le dire, faite pour lui.

— Vous y avez certainement contribué.

— Plus que vous ne sauriez croire!

Ce dernier trait acheva de me mettre à bout.

— Eh bien! je puis vous le dire, mon cher Owl, vous êtes un beau... il y a pour cela un mot français que je préfère ne pas prononcer.

— Vous en chercheriez un plus choisi si je l'avais réservé à vos suffrages, persifla-t-il.

— Au revoir... adieu, fis-je en me levant.

— Au revoir... Quand vous la reverrez, si vous la revoyez, peut-être changerez-vous d'avis... Au revoir, répéta-t-il sans paraître affecté par le caractère dramatique de ma sortie.

J'étais bien résolu à n'entendre plus jamais parler ni de Gladys ni de lui.

V

Pour cela, il aurait fallu ne plus acheter un journal, ne plus ouvrir un magazine. Et encore... La page de couverture du plus grand hebdomadaire américain offrait d'elle, la semaine suivante, un visage inédit, tiré à quelques millions d'exemplaires, dont chaque entrée de subway,

chaque pharmacie, chaque échoppe de cigarettes me renvoyait, nouvelle facette de cette gemme, le regard vénuste et la bouche... virginale? C'était à crier.

Elle était partout. Les revues économiques les plus austères la voyaient fendre l'espace sur le dernier steamliner de Chesapeake ou l'aile du nouveau transatlantique à réaction. Les lys et les roses de sa nubilité transparaissaient sous d'arachnéennes lingeries. Sa jeune gorge servait d'écrin aux diamants d'un grand joaillier, ses épaules de support aux trophées des trappeurs de l'Alaska. Elle prêtait ses lèvres à la cigarette la plus douce aux bronches, son nom et son arôme au parfum le plus délicat. Le machiavélisme d'Owl avait réussi à l'imposer, Vénus protéique, à la libido publicitaire d'une nation de cent trente millions d'hommes et, dans le domaine des désirs secrets, de la substituer aux pin-up girls qui hantent, comme l'on sait, les rêves des G.I. rentrés au foyer. Bon gré, mal gré, il me fallait participer à cet érotisme collectif, à ce culte, à ce mythe tout en gardant de notre unique rencontre le sens aigu, presque cruel de sa réalité.

Jusqu'au jour où cette iconographie cessa d'un coup.

Ce fut quand les échos laissèrent filtrer l'annonce de son engagement avec Peebles, commentèrent le séjour pénitentiaire du *scion* à Reno, ses pertes à la roulette dans les célèbres tripots de la métropole du Nevada, les premières escarmouches de ses avocats avec ceux de Laureen Wallis... Mais alors sortant de sa gloire anonyme de « modèle » (le prénom de Gladys, bien que sur toutes les bouches, n'eût pas suffi à la sortir de ce magnifique anonymat), l'inconnue de Manhattan, ainsi que l'avait désignée le grand hebdomadaire sur sa page de couverture, devenait, par les discrètes allusions faites par les échos à sa personne, « une personne ». Les journalistes la disaient soustraite aux interviews par égard pour H. O. (Horatio Omer) Peebles et probablement sur les consignes de celui-ci. Cependant, fournis soit par Owl, soit par quelque secrétaire appointée, les détails biographiques sur la future Gladys Peebles ne manquaient pas ; ils relataient une origine obscure dans le Sud, en une ferme de Georgie, disaient les uns, dans un taudis de « pauvre blanc » sur un bayou de Louisiane rectifiaient les autres, citaient des prouesses d'écolière, louaient la fringale d'études et de savoir qui lui avaient valu bourses et distinctions universitaires, rappelaient les jobs méritoires fort divers (de la station d'essence aux ateliers d'aviation), grâce auxquels elle avait soutenu sa famille durant deux ou trois années de *struggle for life*, sa venue à New-York où elle allait débuter au music-hall quand Owl l'avait découverte... C'était à peu près la seule allusion faite à Owl, qui, s'il était l'inspirateur de ces échos, ne s'était donné, quant à son rôle de révélateur, qu'un coup de pompe assez modeste en nommant, parmi les lectures favorites de la « fiancée », ses propres ouvrages aux côtés de ceux d'Aldous Huxley, de Henry Miller et de J.-P. Sartre. Mention suffisante toutefois pour marquer de sa signature, en quelque

sorte, les promesses d'une femme aussi accomplie. Des photographies de la Nu Art Gallery, de la vogue publicitaire de Gladys il n'était plus question ou à peine. Ce n'était pas l'inconnue de Manhattan, mais bien la future Gladys Peebles que l'on célébrait.

Puis après un temps d'éclipse, où ne parurent que quelques entrefilets sur les préparatifs du domaine de Bel-Air, aux environs d'Hollyvood, où devait s'installer l'heureux couple, ce fut, un beau matin, le mariage annoncé en larges manchettes par les quotidiens. Les colonnes renchérissaient sur l'intimité de la cérémonie qui avait eu lieu sur le domaine, en une chapelle provenant d'une ancienne mission espagnole et reconstituée à cet effet, l'allocution hautement morale et poétique faite par l'évêque épiscopalien venu sur place leur donner la bénédiction, la simplicité de la mariée qui avait tenu à rester en slacks [1] et à ne porter, en fait de bijoux, que le fameux diamant de van Cleef, enfin le touchant télégramme du pauvre blanc de père qui, de sa ferme de Louisiane ou de Georgie, avait joint ses félicitations à celles des magnats Peebles également absents. Parmi les quelques rares intimes étaient nommés Owl, Minah, un psychanalyste en renom et deux ou trois *big-shots* [2] du cinéma.

Le hasard qui me fit dévorer cette prose me parut providentiel par la résolution qu'il affermissait en moi d'enterrer à jamais, dans la fosse des illusions perdues, le fantôme de Gladys, de « ma » Gladys.

***

Un télégramme daté de Los Angeles, un ou deux mois plus tard, et signé Owl le ressuscita, hélas!

« *Important film en projet pour Gladys. Pense à vous pour collaboration à scénario. Venez. Tous frais couverts. Owl. Adresse : Beverley Wilshire Hotel.* »

Inutile de dire ce que cette invite fit de mes plus fermes résolutions. Inutile de décrire l'état d'impatience et d'euphorie dans lequel, les Sierras franchies, je me trouvais quand je descendis d'avion en ce Wonderland qu'est la Californie, en ce royaume de fantasmagorie dont les palmiers d'Hollywood ouvrent aux nouveaux venus les voies sacrées.

Qui a traversé, comme je fis ce matin-là, les villages d'Hollywood et de Beverley dans une lumière de septième ciel vaporisée par les jets d'eau des pelouses, bercé à cent à l'heure par les coussins d'un taxi jaune citrouille, profond comme un carrosse de Cendrillon, comprendra mon étonnement et mon allégresse, ce mélange de stupeur et d'hilarité qui porte aux larmes en présence des perspectives d'un monde futur. Moulins à vent, avions parqués dans des stations d'essence, fontaine de jus d'orange, palais arabes, pagodes chinoises, « pavillons de viande fraîche », comme en voyait l'auteur de *Saison en Enfer*, statue de la *Vache en Or*.

1. Pantalon de sport.
2. Personnalités.

Pas de piétons, pas de pauvres, pas d'agents : signaux, signaux, rien que des signaux. Châteaux : Amboise, Chenonceaux, aux tourelles flanquées de chalets suisses. Je lisais : *Salon de beauté*, sur un petit presbytère anglais au toit verdi ; *Mortuarium*, sur un fronton flambant comme celui d'un palais des sports. Et cent enseignes mystérieuses : *Disraeli, chiropractor... Butler, colonics* ; *Salomon, psychic adviser...* Enfin un cinéma ! C'était une église.

Grâce à Owl, j'allais bientôt avoir accès au méli-mélo de ce puzzle de nature exubérante et d'architectures contradictoires, où tout ce qui a l'air vrai est faux, où tout ce qui a l'air le plus faux est par hasard vrai, en même temps que la leçon de philosophie qui s'y résume. Un plaisir faux en vaut un vrai. Un faux château bien confortable vaut mieux que le plus authentique des manoirs. La poésie commence où le réel perd ses droits.

Il m'avait fait réserver une chambre en une oasis pas trop chère, appelée *le Jardin d'Allah*. Je ne m'y accordai qu'un plongeon dans la piscine, la mise à jour et l'endossage d'un complet de Riviera avant de me ruer à son *Beverley Wilshire*.

***

Dans le hall pompéien où je me fis annoncer se mêlaient les membres d'un Congrès panaméricain de la Cocacola, les Filles de la Révolution qui tenaient conférence de chapeaux dans une autre salle de l'hôtel et un gentleman à œillet qui, me voyant comme lui désœuvré, me déclina ses titres de noblesse en même temps que ses offres de service. Un fonctionnaire de noir gansé m'en délivra en me prévenant que Mr Owl m'attendait dans sa « suite ». Au nom de Owl, les mains à la couture du pantalon, le frétillant gentilhomme (il était belge) s'inclina très bas.

L'appartement d'où « Chouette », en son quinzième étage, prenait vue par des baies à châssis sur l'empire des étoiles témoignait de son ascension. Sous le peignoir-éponge, il gardait son air cafard. Mieux rasé, manucuré, massé, pédicuré, quelques traces d'huile aromatique dans sa chevelure embroussaillée, la poitrine toujours aussi creuse, mais le ventre plus replet, un soupçon de double menton, moins satanique et plus astucieux dans le sourire, il tenait maintenant de l'augure. Il s'en grattait d'aise sous la manche de son peplum assorti aux grecques des plafonds et de la salle de bain.

Il arrêta mes remerciements d'un geste magnanime, mes compliments d'un : « Ça va » modeste.

— Vous, je vois, fis-je. Et Gladys ?

Il prit une mine assez contrite :

— Heu... voilà... Gladys, en ce moment, ne va pas trop bien.

— Le mariage, évidemment, insinuai-je.

— Pas du tout.

— Alors quoi ? maugréai-je, déconcerté.

— Le changement d'habitudes, l'excès de luxe, de bien-être, d'attentions, l'air d'ici, le climat peut-être... Oui, sans doute, ce climat ; à moins qu'il n'y ait des causes... psychiques plus profondes.

— Plus profondes, fis-je avec alarme (une alarme où la crainte que le film ne fût à l'eau avait sa part)... Qu'a-t-elle au juste ?

Il parut chercher :

— Une sorte d'engourdissement, de mal de langueur. A croire, comme l'a remarqué Peebles, que le bonheur en la comblant lui retire ses facultés. Elle dort le plus clair de ses journées, touche à peine à ses repas, parle très peu, reste à lire ou à rêver tout le temps qu'elle ne dort pas, consent tout juste à se mouvoir...

Je l'écoutais, non sans quelque effort, gêné que j'étais par un bruit désagréable et monotone venu, à travers les cloisons, de la pièce voisine ou de la suivante : une sorte de bruit de vrille, de fraiseuse ou de polisseuse comme on en entend dans un cabinet de dentiste. Owl, percevant ma gêne, s'interrompit et donna de la voix du côté de la porte communicante : « Tony... *Goodness*, Tony... »

La porte s'ouvrit sur un jeune garçon rose et blond, dodu, pincé aux hanches et aux manches, le col fleuri d'un petit ruban frivolant. « Tony Bluett, mon secrétaire », fit Owl et sans autre présentation. « Faites taire ce bruit, voulez-vous ? » Sans mot dire, l'ange bouclé se retira.

— On répare encore l'ascenseur, crut devoir dire Owl sans noter ma surprise de cet auxiliaire inattendu. Sans Minah, reprit-il pensivement, sans Minah... Minah prend soin d'elle comme de sa propre sœur, s'occupe de tout.

— Et... il y a longtemps que ça l'a prise ?

— C'est-à-dire... c'est la seconde fois que ça lui arrive. Elle a déjà eu ce genre de panne le lendemain ou surlendemain de notre arrivée, avant le mariage. Horatio, je veux dire Peebles, était encore à Reno ; nous trois, Gladys, Minah et moi, déjà installés à Bel-Air. Il faut dire que nous avons d'abord eu un sacré trac... Nous avons tout craint : la polio... une attaque de méningite. Dieu merci, ce n'était qu'un simple *breakdown*.

— Et Peebles... Horatio, quand il est arrivé ?

— Parfait, absolument parfait... de tact, de délicatesse... de sang-froid. Un homme marié trois fois en a vu d'autres ! Bref, ne s'est pas mis aux cent coups, a très bien compris, nous a laissés faire. Le mariage a pu avoir lieu, comme prévu, dans la chapelle, sans que rien s'ébruitât de son indisposition. Elle était d'une beauté à se mettre à genoux.

— Et depuis ?

— Elle s'est remise. Puis elle a rechuté. De nouveau cette espèce de somnolence, d'apathie, d'aboulie. Ça passera, elle le dit elle-même. Mais il faut, comme je l'ai suggéré à Horatio, quelque chose qui l'occupe, qui la secoue, qui la passionne. Moins de lectures, moins de musique.

Un film, tourner un film. C'est comme cela que j'ai vendu... pardon que j'ai donné à Peebles l'idée d'un film.

— Un film dans cet état? m'étonnai-je?

Il me considéra avec une commisération qui me fit craindre pour mes chances.

— Mais justement... Un film dans cet état, le film de cet état à jouer au *naturel*... Vous ne voyez pas l'idée?

— Ma foi non, balbutiai-je.

— *Sleeping beauty*, hurla-t-il, *La Belle au bois dormant*... Vous n'avez jamais entendu parler de ce conte de... Comment s'appelait-il?

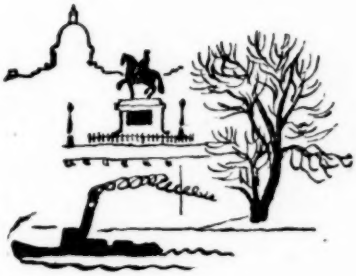
— Perrault. Alors ce sera le conte que...

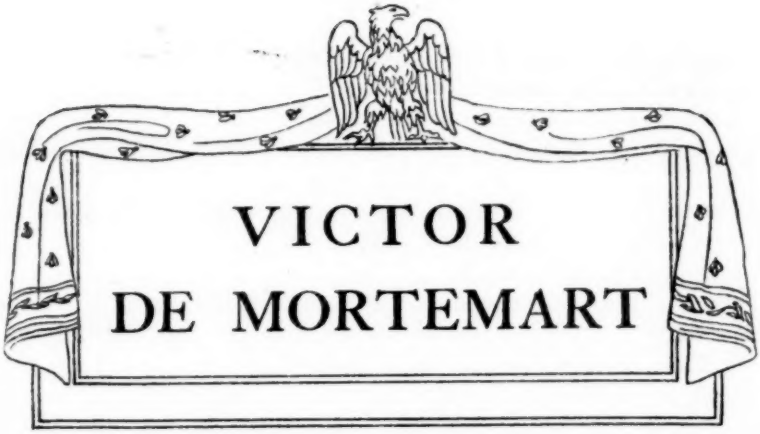
— Mais non! C'est le thème tout trouvé, l'idée vendue. Reste maintenant à écrire une bonne histoire. Vraie, forte, simple, mystérieuse...

Tony Bluett réapparut, annonçant : « Mr Peebles au téléphone. » Dans l'instant qu'il s'écartait pour céder passage à Owl, j'aperçus au fond de la pièce voisine, accoutré d'une salopette bleue de mécanicien, le domestique japonais de Greenwich Village. Il se tenait, grognon et désœuvré, devant une table jonchée d'outils et de bobines. La porte se referma. Et tout à la pensée de la bonne histoire « vraie, forte, simple, mystérieuse » qu'il s'agissait de concevoir, je n'accordai pas plus d'attention qu'il ne convenait à la réapparition inattendue de ce maître Jacques.

(A suivre.)

MARC CHADOURNE





VICTOR DE MORTEMART

On n'ignore plus, depuis Auguste, que la générosité à l'égard des adversaires malheureux est le propre non seulement des âmes hautes, mais des gouvernements habiles. Aussi n'est-il pas surprenant que l'une des premières pensées politiques de Napoléon, après le sacre, ait été, au risque de mécontenter ses partisans en paraissant trahir par ce geste les principes révolutionnaires qu'il s'était engagé à défendre, de se concilier, en les couvrant de faveurs, les anciens serviteurs de la Monarchie, comme son illustre modèle, après Pharsale, les vétérans de Pompée.

Si quelques-uns de ces aristocrates, trop accoutumés aux honneurs pour pouvoir longtemps y renoncer, cédèrent par crainte ou par opportunisme à des avances qui étaient aussi des ordres, la plupart de ceux qui acceptèrent un commandement à l'armée ou une charge à la Cour estimaient, non sans quelque fondement, que le vrai patriotisme, loin d'induire à combattre ou du moins à bouder un régime qui, s'il offusquait le goût de certains, exaltait le prestige de la nation, exigeait de s'employer, comme par le passé, au service de la France, dont les intérêts demeuraient sous l'Empire les mêmes que sous la Royauté.

Victor de Mortemart fut de ceux-là. Fils du marquis de Mortemart (1753-1823), qui fut successivement colonel au régiment de Navarre, député de la noblesse du bailliage de Rouen à l'Assemblée nationale, maréchal de camp, lieutenant-général et pair de France, il était né le 12 août 1780 au château de Manneville, près de Dieppe, chez ses grand-parents paternels. En mars 1792, il suivit son père en émigration. Après plusieurs années passées à Heildelberg, où sa grand-mère, la duchesse de Mortemart, s'était établie, il rentra en France en juin 1799 et vécut d'abord à Rouen avec sa grand-mère, sa mère et sa sœur (la future duchesse de Crillon). Le 20 avril 1801, il épousa Eléonore de Montmorency, fille du duc de Montmorency, ancien maréchal des camps et armées du Roi. Jusqu'à ce que l'Empereur l'eût distingué, le jeune ménage partagea son temps entre Paris, où il résidait l'hiver, et le château de La Mailleraye, en Normandie, propriété de la mère de la marquise de Mortemart, madame de Nagu, où il se fixait dès la fin du printemps.

Nul caractère moins conformé pour l'ambition que celui de Victor de Mortemart. Mari et père exemplaire à une époque où les unions n'étaient presque toujours que des alliances, où les convenances plus que les sentiments dirigeaient le choix des parents, souvent même des époux, et où enfin l'amour conjugal ne s'avouait pas sans quelque ridicule, il consacre tous ses soins à l'éducation, puis à l'établissement de ses trois fils et de ses deux filles. Il est si attaché aux joies de la famille qu'au séjour de Paris, qui ne lui offre que les plaisirs des salons ou les intrigues de la Cour, il préfère les longues villégiatures à la campagne, à La Mailleraye surtout, où sa grand-mère rassemble chaque automne une nombreuse compagnie de cousins qu'il se charge de divertir en montant des proverbes de Carmontelle ou des comédies de Sedaine.

Les travaux littéraires l'occupent également. Familier de la langue allemande, puisque pendant deux ans il avait suivi des cours d'histoire et de droit à l'Université

de Heidelberg, il entreprend dans l'été de 1803 *une traduction en vers de* l'Obéron *de Wieland, qui devait le retenir pendant plusieurs saisons. Plus tard, au printemps de* 1817, *en réponse à une brochure d'un libéral qui, sous le titre* Le paysan et le gentilhomme, *peignait un émigré avec les plus odieuses et un fermier acquéreur de biens nationaux avec les plus flatteuses couleurs — libelle qui, prôné par toute la presse d'opposition, avait connu une certaine vogue — il composa en deux jours et publia sans nom d'auteur un opuscule intitulé* Les Deux Français, **aventure moderne,** *où il s'efforçait de prouver que « des sentiments honorables pouvaient se trouver sous des bannières diverses et finir par se réconcilier. » Enfin,* les Souvenirs de ma vie, *qu'il destinait à ses seuls descendants et dont il commença la rédaction avant même que cette vie n'eût atteint la moitié de sa course, sont écrits dans une langue qui manifeste sinon l'écrivain, du moins l'amateur de qualité.*

Il n'était pas d'usage en ce temps-là d'exposer ses débats de conscience. Mais comme ces Mémoires, à n'en pas douter, ont été conçus en partie dans le dessein de justifier une conduite que certains contemporains affectèrent de tenir pour contraire à l'honneur, et de ruiner les accusations de ceux qui, n'ayant décliné les faveurs de Napoléon qu'afin de pouvoir en obtenir de son successeur de plus grandes, se croyaient en droit de le condamner pour y avoir consenti, quelques passages laissent entrevoir les mobiles qui l'inspirèrent. Outre les nombreux détails inédits qu'elles contiennent sur l'atmosphère, l'étiquette ou les dignitaires de la Cour, c'est l'intérêt principal de ces pages qu'elles éclairent la psychologie de ces ralliés à l'Empire dont le marquis de Mortemart fut un des représentants les plus honnêtes et les plus nobles.

Son premier contact avec son futur maître fut anodin. En novembre 1802, *le Premier Consul, accompagné de madame Bonaparte, s'arrêta à Rouen au retour d'une tournée d'inspection sur les côtes de la Manche. Son intention, lorsqu'il accomplissait de tels voyages, était d'attirer à lui les personnalités les plus marquantes de chaque province. Après une longue discussion en famille, Victor de Mortemart décida de se rendre seul à Rouen où, en compagnie de MM. de Colbert, de Frondeville, de Lillers et de quelques autres, il fut présenté un soir au « citoyen Général » qui désirait connaître les principaux propriétaires de la région. Celui-ci les entretint presque uniquement de « l'importance pour tous les Français d'oublier leurs dissensions et de se rattacher à lui et à son gouvernement. » Cette conversation, pourtant banale, fit assez de bruit pour qu'en Angleterre le Roi demandât au duc de Mortemart s'il était vrai que son neveu eût été admis « chez le nouveau chef de la République ». Et cependant, pas plus en cette occasion qu'en aucune autre, il n'avait manifesté un empressement qui ne fut jamais dans sa nature. Ainsi, lorsqu'il fut invité, comme président du canton de Caudebec, au couronnement de l'Empereur, s'excusa-t-il, sur un prétexte de santé, de ne pas assister à la cérémonie et ne rentra-t-il à Paris que quinze jours après sa célébration.*

Revenant, quelques années plus tard, à propos d'un projet de l'Empereur que la répugnance des intéressés empêcha d'aboutir — la formation d'un corps d'élite composé exclusivement de jeunes gens de l'aristocratie — sur l'attitude qu'il convenait alors aux survivants de l'Ancien Régime d'adopter à l'endroit du nouveau maître de la France, il écrivait : « Quand après quinze années de révolution, la cause des Bourbons semblait irrévocablement perdue et, qui plus est, oubliée, la génération naissante ne trahissait point l'antique race que ses pères avaient servie, en se rapprochant d'un homme que de grands exploits et de grands talents avaient fait chef de l'Etat, qui avait dompté l'anarchie et qui paraissait alors ne vouloir fonder sa gloire et sa grandeur que sur la gloire et la grandeur de la France. Le seul grief véritable qu'on eût alors contre Bonaparte était la mort de M. le duc d'Enghien. Effectivement, il était immense. Je ne blâme donc pas ceux qui crurent devoir persévérer dans leur éloignement pour toute fonction civile ou militaire ; mais je demeure convaincu que la ligne contraire était à la fois plus conforme à la politique et à la sagesse pour les individus, comme pour l'Etat. »

Son opinion, si mesurée, était d'autant plus impartiale qu'à cette époque — celle précisément où débute le récit que nous publions aujourd'hui — il était fort éloigné de se douter que les principes qu'il définissait de la sorte, il allait avoir sans tarder à les appliquer pour lui-même.

JACQUES DE RICAUMONT

SOUVENIRS DE VICTOR DE MORTEMART

La victoire d'Austerlitz mit le comble à la gloire que Napoléon et les armées françaises avaient acquise dans cette campagne mémorable et le traité de Presbourg, qui en fut la suite, affermit sur la tête du vainqueur la couronne impériale qu'il y avait posée un an auparavant. Il dicta les conditions de la paix, créa des rois et tout de suite il s'allia à l'une de ces antiques maisons souveraines auxquelles il procurait une nouvelle illustration. Le mariage de son beau-fils, Eugène de Beauharnais, avec une princesse de Bavière devait prouver à l'Europe qu'il n'existait plus de différence entre les plus anciennes dynasties et celle qui venait de s'élancer au même rang. Les noces furent célébrées à Munich avec pompe. Cependant, le nouveau roi de Bavière, qui avait longtemps habité la France, parut s'étonner de ne retrouver à la suite du chef des Français aucun de ces noms auxquels son oreille avait été accoutumée dans sa jeunesse. Il fit part de cette remarque à Napoléon et, par là, réveilla chez lui le désir de meubler sa Cour de personnes qui la missent au niveau des autres Cours de l'Europe. Cet homme singulier a toujours eu de l'attrait pour tout ce qu'il appelait des noms historiques. Ce sentiment peut s'expliquer, dans un enfant de la Révolution, par le désir immodéré en lui que tout ce qui jouissait de quelque éclat vînt de lui-même, ou au moins rejaillît sur lui. Le peu d'empressement que la noblesse avait mis, en général, à se rapprocher de son système l'avait vivement blessé et il revint de Münich avec la ferme résolution de dompter cet esprit d'opposition, que le triomphateur de la Russie et de l'Autriche ne devait plus souffrir dans ses propres États.

Le retour de l'Empereur à Paris, après une campagne glorieuse, ne fut donc point marqué, comme on aurait dû s'y attendre, par des réjouissances et par des grâces répandues ; il se signala, au contraire, par des menaces et par des mesures de rigueur.

Une vingtaine de personnes de la société, désignées apparemment comme les plus opposées au Gouvernement, reçurent ordre de quitter Paris dans les vingt-quatre heures et de se retirer au moins à trente lieues. Ce qui prouve combien cette liste de proscription avait été dressée d'une manière aveugle et arbitraire, c'est qu'une des premières personnes qu'on y plaça fut madame la duchesse de Gesvres, que son âge, son caractère et ses habitudes devaient, moins que qui que ce soit, mettre en butte à une pareille sévérité. L'absurdité en était même si évidente qu'il ne fut pas difficile de faire révoquer cet arrêt et, au bout de trois semaines, madame de Gesvres eut la permission de revenir de Meaux, où elle s'était retirée à l'instant où on lui intima l'ordre de partir. L'Empereur alla plus loin ; instruit que madame de Gesvres était la dernière du nom de Duguesclin, il lui accorda une pension, croyant par

là, sans doute, lui faire oublier son court exil. La plupart des personnes qui avaient partagé sa disgrâce ne furent pas aussi heureuses. Je citerai madame la duchesse de Charost et madame de Tourzel, sa mère, qui furent quatre ou cinq ans sans revoir Paris ; madame d'Hautefort, qui mourut sans y rentrer.

De toutes les personnes qu'atteignit alors la colère de Napoléon, celles qui nous intéressaient le plus directement étaient monsieur et madame de Rohan. On leur avait laissé le choix du lieu de leur exil et ils avaient désigné Bruxelles. Mais on conçoit tout ce qu'avait de pénible un pareil voyage, au cœur de l'hiver (4 février) et pour un pareil motif. Ma belle-sœur était grosse de sept mois, ce qui ajoutait encore au regret qu'elle éprouvait de s'éloigner de Paris et de sa famille. Cependant il fallait obéir et, le jour même, elle alla coucher hors de la capitale. J'ai vu peu de scènes aussi tristes que celle de ce départ. Heureusement, on ne fut pas longtemps sans obtenir un peu d'adoucissement. Madame la comtesse Alexandre de La Rochefoucauld, alors dame d'honneur de l'Impératrice, fit connaître à Napoléon le fâcheux état de madame de Rohan et, s'employant en sa faveur avec le zèle d'une amie et d'une parente, obtint que le lieu d'exil serait La Rocheguyon. La distance et le mode d'établissement rendaient cet arrêt bien moins sévère que le précédent. Nos proscrits en furent bientôt informés et se rendirent aussitôt à Saint-Germain, pour s'acheminer de là vers leur noble résidence.

Ces procédés violents et inattendus avaient jeté l'effroi dans la bonne compagnie de Paris ; mais, par là, l'Empereur n'avait encore atteint qu'une partie de son but. Pour achever son ouvrage, il fallait forcer à venir dans son palais ceux qu'il n'avait pu y attirer et faire donner l'impulsion ou l'exemple par des personnes assez marquantes pour faire loi, si je puis m'exprimer ainsi. Une de celles qui étaient le plus en vue à cette époque était madame de Chevreuse, jeune, agréable, à la mode et qui, par sa fortune et par son élégance, se trouvait au-dessus des femmes qui auraient pu rivaliser avec elle sous les autres rapports.

Ce fut donc à elle que Napoléon s'adressa la première, et il lui signifia qu'elle devait accepter le titre et les fonctions de dame du palais, sous peine d'exil et de confiscation. Madame de Chevreuse résista d'abord, mais il est vraisemblable que M. le duc de Luynes, son beau-père, qui avait déjà accepté une place au Sénat conservateur, ne se soucia pas de risquer toute son existence par une opposition intempestive et qu'il détermina madame de Chevreuse à fléchir. Napoléon fut satisfait ; mais ce n'était pas assez pour ses desseins de madame de Chevreuse ; il résolut de lui adjoindre deux dames de la même classe et son choix tomba sur mesdames de Montmorency et de Mortemart.

On m'a dit depuis que, si la préférence fut donnée à ces dames — qui d'ailleurs convenaient parfaitement aux vues du monarque — elles le durent aux sourdes insinuations de M. le baron de Breteuil. Ce vieux courtisan, que l'envie d'être sénateur avait conduit lui-même à des

démarches peu convenables, sentait bien que l'apparition de sa petite-fille et de sa belle-sœur à la nouvelle Cour amènerait sûrement la restitution des biens considérables que ma belle-mère avait à réclamer. Y parvenir autrement était chimérique, et M. de Breteuil n'était pas homme à chicaner trop scrupuleusement sur les moyens. Il sentit cependant que madame de Montmorency aurait besoin d'un appui près de sa famille ; c'est pourquoi il lui fit accoller madame de Mortemart. Cette intrigue, au surplus, fut conduite très mystérieusement et la nomination de ces dames ne nous fut présentée que comme un effet de la volonté absolue de l'Empereur, qui prétendait qu'elles devinssent dans son palais les représentantes de la haute noblesse de France — et qui n'entendait pas être refusé. La première nouvelle que j'en appris fut à Saint-Germain, où j'avais été voir nos exilés. Je fus frappé de ce contraste entre une sœur proscrite et chassée de chez elle et l'autre appelée simultanément à une place qui, dans toute autre Cour et dans toute autre circonstance, aurait été un objet d'envie et de faveur.

Quelque danger qu'il y eût à résister aux volontés de Napoléon, qui venait de faire si bien sentir les résultats de sa colère, il fut fortement débattu dans la famille si ces dames ne risqueraient pas un refus. Une prudence qu'encore aujourd'hui je crois avoir été aussi convenable que politique les détermina à se soumettre. La manière de penser de madame de Mortemart, particulièrement, était assez connue dans le monde pour que personne ne la soupçonnât d'avoir recherché des avantages qui depuis ont été fortement et vainement désirés par plusieurs de ceux qui furent d'abord disposés à blâmer son acceptation. Les grands sacrifices, les partis extrêmes ne coûtent rien à exiger des autres ; mais si la chance vient à se diriger sur les censeurs eux-mêmes, il est rare qu'ils retrouvent alors chez eux cette énergie aveugle ou non dont l'absence les a tant blessés. Nous attendîmes donc dans le plus profond silence la publication d'un décret impérial qui fut rendu le 10 février, huit jours après les exils, et par lequel furent nommées dames du palais : mesdames de Chevreuse, de Montmorency, de Mortemart, et madame Maret, femme du ministre secrétaire d'État. Ce dernier choix était un résultat du système d'amalgame de Napoléon, et c'était un hommage qu'il rendait aux idées révolutionnaires dans un acte même qui tendait à les blesser.

L'ordre de se faire présenter fut envoyé en même temps que l'avis de la nomination ; suivant l'étiquette de la Cour impériale, ces dames furent toutes les quatre admises d'abord chez l'Empereur, un dimanche après la messe, ensuite chez l'Impératrice Joséphine, qui les reçut fort bien. Le lendemain elles furent invitées à un cercle et soupèrent avec la souveraine, qui soutenait avec une grâce et une mesure singulières un rôle pour lequel elle était bien loin d'être née. Il est probable que beaucoup des individus qui tenaient alors au Gouvernement furent blessés de voir débuter dans un rang distingué des dames qui, jusqu'alors, s'étaient tenues à l'écart ; mais les volontés du maître étaient trop positives pour qu'on

se permît de réclamer. Quelques-uns mêmes de ses familiers eurent le bon goût de paraître satisfaits de l'éclat que les noms de ces dames faisaient rejaillir sur le palais. Parmi ceux-ci, je citerai le général Clarke, depuis duc de Feltre, qui était alors secrétaire intime du Cabinet, et le général Bertrand, aide de camp de l'Empereur.

. . . . . .

Dans ce temps-là, le service des dames du palais durait deux mois seulement et revenait à des époques fixes. Celle du 1er juillet, qui nous retenait à Paris dans le cours de l'été, ne nous convenait guère, mais on n'avait pas donné le choix. D'ailleurs, il pouvait survenir des voyages ou d'autres circonstances qui occasionnassent un changement. Madame de Mortemart commença donc à Saint-Cloud ce service qui n'était qu'assujettissant et qui alternait de semaine en semaine. Il se bornait à passer la plus grande partie de ses journées dans le salon de l'Impératrice, salon qui était presque toujours rempli, et à accompagner Sa Majesté aux chasses, aux promenades, au spectacle. Les dames déjeunaient avec l'Impératrice, mais celle-ci dînait ordinairement seule avec l'Empereur. Les dames et les officiers de service (chambellans, écuyers, préfets du palais et aides de camp) dînaient à ce que l'on appelait la table du Grand-Maréchal.

Dès le mois de juin, Joséphine m'avait fait demander sous main si la place de premier écuyer me serait agréable. Dans la position où je me trouvais et où était ma femme, il y aurait eu de l'inconséquence à refuser. Cependant je ne répondis que froidement à ces ouvertures, et cela ne m'empêcha point d'aller passer trois semaines à La Mailleraye où la famille de Crillon venait de faire son début. A mon retour, Joséphine me parla elle-même de l'intention qu'avait son époux de m'attacher à sa maison, mais ce n'était plus que comme simple écuyer. A cette Cour, la place en question n'était point d'un rang inférieur à celui des autres officiers du palais et plusieurs généraux étaient écuyers. Cependant le titre m'en déplaisait ; les fonctions n'étaient pas analogues à mes goûts et je répondis à l'Impératrice que ce n'était point là ce qu'on m'avait primitivement insinué et que je préférais ma liberté à un emploi qui me paraissait subalterne. Elle me conseilla alors de m'expliquer avec l'Empereur. Je demandai et j'obtins une audience qui dura plus d'une heure ; j'y déduisis mes motifs d'excuse, qui furent écoutés avec complaisance et réfutés sans aigreur. La perspective d'un avancement rapide me fut offerte et ne m'éblouit pas. Napoléon se mit ensuite à causer avec moi sur vingt sujets divers. Il aimait singulièrement à causer, on peut même dire à bavarder ; pour peu que l'interlocuteur plaçât quelques mots à propos dans la conversation, il se laissait volontiers entraîner au torrent de ses idées. Grâce à l'extrême mobilité de son imagination, il effleurait dix objets en un quart d'heure. Ses expressions n'étaient pas toujours correctes, ses pensées également justes, ses connaissances même — quoique étendues — se brouillaient quelquefois ; mais quoi qu'en puisse dire la

haine, cet homme extraordinaire avait beaucoup d'esprit. Comme il se plaçait habituellement à un point de vue très élevé, il ne jugeait guère que des masses ; aussi d'aperçus nouveaux tirait-il des conclusions singulières, en sorte que son entretien était toujours piquant et quelquefois lumineux. Il avait étudié l'histoire et les hommes ; mais né dans un temps d'immoralité et de révolutions, il n'avait presque jamais vu ses semblables que sous un jour désavantageux et il s'était trop convaincu que l'ambition et la cupidité étaient les mobiles exclusifs de toutes les actions humaines. Il n'a trouvé que trop d'occasions pour se confirmer dans ce fatal système, et il tendait, en le suivant, à démoraliser entièrement la nation française, puisqu'il dirigeait toute son influence sur les plus viles passions du cœur. En cela, il a produit un mal moral qui, joint aux idées révolutionnaires, ne permet pas de se flatter que le caractère français redevienne jamais ce qu'il a été jadis.

Pour en revenir à mon audience, je me rappelle que l'Empereur me parla, entre autres choses, de l'intention qu'il avait de rétablir les titres et la noblesse, ou plutôt d'en créer une nouvelle, à sa guise. Il me dit aussi qu'un homme à caractère devait toujours se proposer un but élevé et, une fois choisi, ne jamais s'écarter de la route ; que pour lui, dès sa première campagne d'Italie, il avait entrevu le trône pour prix de ses succès, et que l'espoir d'y parvenir avait été constamment le régulateur de sa conduite. Je fus surpris de la sorte de confiance et de bonhomie avec laquelle s'entretenait ce personnage si redouté, et quoiqu'il ne s'exprimât point positivement sur l'affaire qui m'avait appelé près de lui, je le quittai persuadé que mes excuses avaient été agréées ; persuadé aussi qu'il ne penserait plus à s'attacher un individu qui, tout en rendant respect à son rang et hommage à son génie, était bien résolu à ne jamais provoquer ses faveurs.

Lorsque le service de sa femme se termina cet été-là, Victor de Mortemart partit avec elle pour le château de La Mailleraye, où le mariage de sa sœur avec M. de Crillon devait être célébré le 1er septembre. A cette occasion, les proverbes, les couplets de circonstance et les comédies se succédèrent, couronnés par un feu d'artifice que les invités avaient fabriqué eux-mêmes sous la direction du duc de Montmorency.

Huit jours s'écoulèrent ainsi d'une manière fort agréable, mais nos joies furent brusquement interrompues par l'arrivée d'un courrier qui m'apportait un brevet d'écuyer de l'Empereur et l'ordre de me rendre sur-le-champ auprès de Sa Majesté, qui partait pour l'Allemagne. Je ne m'attendais pas à un pareil résultat de l'audience que j'avais eue six semaines auparavant et, toute ma famille m'engageant à persister dans mon refus, je me décidai à partir le soir même pour Paris, afin d'aviser sur place aux moyens de me tirer d'affaire dans cette conjoncture délicate. Je me mis en route avec mon beau-frère, Thibault de Montmorency. En arrivant à Paris, le lendemain matin, nous apprîmes que ma femme était désignée pour accompagner l'impératrice à Mayence et qu'on lui avait expédié l'ordre de revenir sur-le-champ. Ce choix avait été fait

à bonne intention et pour la rapprocher de moi, qu'on supposait devoir accompagner l'Empereur à l'armée ; mais, avec mes intentions opposées, c'était une contrariété de plus. Le départ était fixé au lendemain (24 septembre), je n'avais donc pas de temps à perdre pour tâcher de m'expliquer. Je me rendis à Saint-Cloud et demandai de parler à Napoléon, qui me reçut presqu'aussitôt. Je lui rappelai ce que je lui avais dit précédemment et que l'ordre le plus absolu de sa part pouvait seul me faire prendre le titre et les fonctions d'écuyer. Poussé à bout, il ne voulut point me donner précisément et directement cet ordre ; mais, surpris de rencontrer une résistance quelconque à sa volonté, il n'admit point cette fois mes excuses avec une bienveillance apparente ; il me dit que j'entendais bien mal mes intérêts sur ce point ; nos idées ne pouvaient guère se rapprocher. Ce qui me chagrinait le plus, c'était de penser que je refusais encore de le suivre au moment où il allait faire la guerre. Je trouvais à cela une inconvenance particulière et je m'avisai, en conséquence, de lui demander la permission de faire la campagne comme volontaire. Je fus nettement refusé et revins à Paris assez mécontent de la tournure que cette affaire avait prise. Je craignais qu'elle n'occasionnât quelque désagrément à ma femme et ne nuisît au succès de ses réclamations. Quand donc, le même soir, elle arriva de La Mailleraye, bien fatiguée et ayant voyagé toute la nuit, je lui proposai d'essayer de voir l'Empereur et de lui faire sentir que ma conduite n'était ni inconvenante, ni inconséquente. Il était couché quand nous arrivâmes à Saint-Cloud ; on nous ouvrit une chambre, où nous attendîmes tristement sur des chaises le moment de pénétrer jusqu'à lui. Il était douteux qu'on pût y parvenir, le jour d'un départ ; mais cet homme singulier trouvait du temps pour tout et s'occupait à la fois des plus petits détails de sa Cour et des plus hautes combinaisons de sa politique. Il admit madame de Mortemart dans son cabinet, dès qu'il sut qu'elle souhaitait le voir, la traita bien, mais, quant à moi, ne fit que lui répéter assez sèchement ce qu'il m'avait dit la veille. Une heure après, il monta en voiture.

Pour ne pas l'indisposer davantage contre nous, ma femme ne voulut pas chercher les moyens de se dispenser de suivre l'impératrice et, quatre jours plus tard, elle partit pour Mayence, avec madame de La Rochefoucauld.

Le voyage, qui devait être de six semaines, dura en fait plus de trois mois et l'Impératrice ne rentra à Paris qu'à la fin de janvier, tandis que l'Empereur poursuivait sa marche triomphale jusqu'à la Vistule, puis jusqu'au Niémen. Les succès presque fabuleux des armées françaises ne laissaient pas d'éblouir Victor de Mortemart, qui, avec l'humeur naturelle aux jeunes gens de son âge (il avait alors vingt-six ans), se prenait à regretter cette gloire qu'une abstention peut-être inconsidérée le privait maintenant d'acquérir. Le traité de Tilsitt, signé le 8 juillet 1808, mit le comble à la puissance de Napoléon qui, dès lors, parut incincible. L'Empereur arriva à Saint-Cloud dans les derniers jours du mois. Lorsque Victor de Mortemart se présenta devant lui, il eut à peine l'air de le reconnaître. Ainsi celui-ci vit-il qu'on lui tenait encore rigueur de son refus, mais il s'en soucia peu, dès qu'il fut assuré que ce ressentiment ne s'étendait pas à sa femme. Quand le service de cette dernière prit fin, ils se rendirent, comme d'habitude, à La Mailleraye, où ils demeurèrent jusqu'en

décembre. Au mois d'avril éclata l'affaire d'Espagne. L'Empereur continuait de le traiter avec froideur et sa femme avec beaucoup d'égards, lorsque dans les premiers jours de juin, il reçut en Normandie, où il se trouvait, une nouvelle propre à le surprendre : celle de sa nomination comme gouverneur du palais impérial de Rambouillet.

Cette place n'existait point et fut créée en ma faveur. Le grand-maréchal du palais, Duroc, écrivit à ma femme au nom de l'Empereur qu'en me conférant cet emploi, Sa Majesté voulait lui donner un témoignage de sa bienveillance particulière et qu'il lui adressait mon brevet, afin qu'il me fût plus agréable en passant par ses mains. On ne pouvait assurément mettre plus de grâce à une chose qui, par elle-même, n'avait rien que d'obligeant. J'ai déjà dit que les officiers de la maison civile de l'Empereur étaient tous au même rang, mais les gouverneurs du palais avaient évidemment les places de préférence ; excepté moi, ils étaient tous sénateurs ou généraux de division distingués. Leurs fonctions n'avaient rien de pénible ni de servile, il ne s'y joignait aucune comptabilité. Quand le souverain habitait le palais qui leur avait été confié, ils avaient la police et le commandement de la garde, sous les ordres du grand-maréchal, et l'auraient exercée en chef en son absence, mais c'est ce qui n'arrivait jamais. Par contraste et par habitude, le général Duroc se chargeait de tous les détails de la maison de son maître, en sorte que le gouvernement d'un palais n'était pour ainsi dire qu'un bénéfice sans charge. Un traitement de 15 000 francs y était attaché. Il m'est encore impossible de m'expliquer pourquoi Napoléon, à deux cents lieues de nous et n'ayant près de lui personne qui pût lui rappeler mon existence, se décida à donner une place de faveur à un individu, qui après l'avoir déjà refusé en face (ce qui, certes, ne lui était pas souvent arrivé), n'avait pas fait la plus petite démarche pour réparer ce qui devait être à ses yeux un tort grave.

C'est ainsi que, pour la seconde fois et sans l'avoir recherché, je fus appelé auprès de l'Empereur, qui par la nature du service qu'il m'imposait et par la manière dont il me l'offrait ne me laissait ni motif ni prétexte d'un nouveau refus. Ce qui d'ailleurs avait pu, dans une circonstance, être ferme et convenable n'aurait été dans l'autre qu'inconséquence et opiniâtreté. Napoléon, à cette époque, distribuait les couronnes, bouleversait enfin l'Europe à sa fantaisie et ne trouvait que chez les Anglais quelque opposition à ses moindres volontés. Mon aventure prouve, au surplus, combien, en temps de révolutions et avec un homme du caractère de Bonaparte, il est difficile de prévoir ou de calculer le résultat d'une démarche.

. . . . . .

Le grand-maréchal m'invitant à prendre tout de suite possession de mon emploi, je me rendis à Paris en passant par Crillon et j'allai me faire reconnaître à Rambouillet, ce qui fut l'affaire d'une journée. Ce château, célèbre par la mort de François Ier, me parut petit et irrégulier. Une aile avait été abattue trois ou quatre ans auparavant et il ne restait à l'Im-

pératrice qu'un fort médiocre appartement. Celui de l'Empereur, sans être magnifique, était au moins plus complet ; quatre ou cinq chambres un peu plus belles et mieux meublées que les autres étaient désignées comme logements de princes. Les autres qu'on réservait aux dames étaient très basses, très incommodes ; mais, se trouvant dans le château, elles étaient préférées aux appartements, beaucoup plus jolis, des communs. Ceux-ci étaient occupés par les hommes nommés du voyage. Si le château de Rambouillet est en lui-même peu digne de recevoir un souverain puissant, on n'en saurait dire autant des jardins, des dépendances et en général des entours, qui sont fort au-dessus de la portée d'un particulier, quelque riche qu'il pût être. De vastes canaux se présentent devant le palais ; au delà est un joli jardin anglais, un peu plus loin la ferme, fameuse par les essais d'agriculture qu'on y a faits et surtout par son troupeau de mérinos, le premier qui ait été introduit en France (en 1786). Le principal mérite de Rambouillet consiste d'ailleurs dans les vastes forêts qui l'entourent et qui, très bien percées et coupées par des plaines ou des étangs, conviennent parfaitement aux amateurs de la chasse. Aussi ce lieu n'était-il considéré que comme rendez-vous ; les habits brodés de la Cour de Napoléon n'y paraissaient jamais et les hommes n'y portaient que les uniformes de chasse, soit à courre, soit à tir.

Après avoir distribué quelques louis et quelques paroles obligeantes aux huit ou dix employés du palais pour les disposer à reconnaître son autorité, le nouveau gouverneur se hâta de retourner à La Mailleraye, où il demeura tout l'automne.

Dans le courant de mars 1809, l'Empereur alla passer huit ou dix jours à Rambouillet pour chasser. L'Impératrice, une douzaine de dames et quinze ou vingt hommes furent du voyage. Comme il ne reste plus rien aujourd'hui de cette Cour alors si prépondérante, il devient plus piquant d'en connaître les détails intérieurs ; c'est pourquoi je rappellerai ici succinctement l'étiquette qui était suivie à Rambouillet.

Les séjours que la Cour impériale y faisait étaient, comme à Trianon, réputés petits voyages. Excepté les ministres, ou hors des cas extraordinaires, nul autre que les personnes qui avaient été désignées n'avait le droit de s'y présenter ; il fallait même que le gouverneur du palais fût inscrit sur la liste pour qu'il pût être admis chez Leurs Majestés. Tous les hommes se rendaient au lever de l'Empereur qui, comme ailleurs, était fixé à neuf heures ; ensuite ils déjeunaient entre eux, et les dames à onze heures avec l'Impératrice. Quelquefois on déjeunait dans les jardins ou au rendez-vous de chasse, auquel cas tout le monde s'asseyait à la même table. Aux promenades ainsi qu'aux chasses, hommes et femmes suivaient aussi en calèche ou à cheval. A dîner, l'Empereur invitait ordinairement, outre les princes et princesses — s'il y en avait — deux dames et un ou deux hommes. Le reste de la société dînait à la table du grand-maréchal ; après quoi l'on remontait chez l'Impératrice. Celle-ci rentrait de chez l'Empereur et était suivie de près par lui, à moins qu'il n'eût trop d'affaires ; l'après-midi se passait à danser, à jouer aux cartes ou à de

petits jeux et, le plus souvent, à entendre de la musique. Sauf l'obligation pour les hommes de rester debout, le salon de Rambouillet ressemblait assez au salon d'un château ordinaire et, en général, ce palais était celui dont l'étiquette était la moins gênante et où Napoléon se montrait le plus accessible et de meilleure humeur.

Durant le séjour que nous fîmes à Rambouillet, j'obtins pour ce lieu quelques faveurs particulières, telles que la concession d'un hôtel de ville et l'augmentation de l'hôpital. Quoique essentiellement étranger à l'administration de la ville, je trouvais que cette sorte de patronage convenait au titre de gouverneur du palais de Rambouillet. Plus tard je contribuai aussi à y faire ériger une sous-préfecture.

Au mois de décembre 1808, *une nouvelle distinction qu'il n'avait pas plus sollicitée que la première lui fut accordée : le ruban de la Légion d'honneur.*

Comme celle-ci était portée par le plus grand nombre des officiers de la maison de l'Empereur, il était désagréable de ne pas l'avoir. Je fus bien aise, aussi, de recevoir au bout de dix-huit mois seulement, et sans en avoir témoigné le moindre désir, ce bout de ruban que tant d'autres avaient attendu pendant plusieurs années et qui, depuis, n'a plus été accordé qu'à des militaires.

Cependant, un grand événement se préparait : la répudiation de Joséphine. Lorsqu'elle se fut retirée à la Malmaison, quelques-unes de ses dames demandèrent à lui rester attachées. Madame de Mortemart eut garde de manifester le même désir. « Ne se croyant point à sa place, explique son mari, auprès de Joséphine assise sur le premier trône du monde, il eût été de la plus grande inconvenance qu'elle se liât à son sort après la perte du rang suprême. »

Au mois de février, la maison de l'Impératrice future fut recomposée et madame de Mortemart se trouva la seconde des douze dames du palais qui furent nommées à cette époque. Quelques semaines auparavant, l'Empereur avait augmenté de quarante ou cinquante le nombre de ses chambellans et, suivant son usage, il n'avait point consulté les goûts de plusieurs de ceux qui furent compris dans cette espèce de levée. Il connaissait trop bien les hommes pour ne pas savoir qu'une situation politique, même forcée, finit presque toujours par influencer les opinions et les sentiments, en sorte que la déférence, si ce n'est le dévouement, parvient peu à peu à remplacer la répugnance ou la haine. Parmi les nouveaux personnages involontairement introduits à la Cour impériale, j'eus un neveu, M. Auguste de Chabot, et un cousin germain, M. de Beauveau. Telle était néanmoins la crainte qu'inspirait le despotisme que les chambellans conscrits (ainsi qu'on les nomma) acceptèrent tous la clef d'or de Napoléon. M. le duc de Fitz-James parvint seul, je crois, à se faire excuser, sous le prétexte de son peu de fortune.

Il est plus que vraisemblable que l'Empereur eut un moment envie de nommer madame de Mortemart dame d'honneur, hommage qu'il aurait rendu à sa conduite et à son caractère ; mais il trouva une forte

opposition chez ses principaux entours, toujours jaloux de la noblesse et occupés de combattre l'attrait de leur maître pour les grands noms. Au surplus, il nous rendit service en changeant d'idée et en conférant une place si enviée et si assujettissante à madame la duchesse de Montebello. Ce choix était d'ailleurs plus conforme à sa politique. Madame de Montebello était veuve d'un de ses maréchaux les plus distingués (Lannes), tué l'année précédente à son service : ainsi la préférence qu'il lui donna devait être agréable à l'armée. Elle l'était aussi aux yeux des nombreux partisans des idées révolutionnaires, pour qui l'éclat des honneurs et des titres actuels n'effaçait pas le souvenir d'une obscure origine. C'était un triomphe pour eux que de voir une femme sans naissance occuper le premier rang auprès d'une archiduchesse, et l'on peut remarquer qu'au sein même du pouvoir absolu, Napoléon conserva toujours des ménagements pour un système et pour un parti nombreux auquel il devait son élévation.

Ma femme reçut, en même temps que son nouveau brevet, l'ordre d'aller recevoir la future impératrice sur les frontières du territoire autrichien. La dame d'honneur, madame de Luçay, dame d'atours, et trois autres dames du palais, mesdames de Montmorency, de Bouillé et de Bassano, partagèrent avec madame de Mortemart cette mission qui n'avait rien que d'honorable et même de flatteur.

Ces dames partirent le 1er mars et arrivèrent le 10 excédées de fatigue à Braunau, ville frontière de Bavière. Elles y apprirent avec chagrin que la remise de la princesse y était différée jusqu'au 16. Cette cérémonie solennelle n'eut lieu effectivement que ce jour, au milieu des torrents d'une pluie glaciale. Les anciens en auraient tiré un fâcheux augure pour les suites de cette alliance, et les événements ont fait voir qu'ils ne se seraient pas trompés.

Marie-Louise fut reçue avec les plus grands honneurs dans les Cours de Munich, de Stuttgart et de Carlsruhe. Depuis son entrée sur le territoire français, sa marche fut, pour ainsi dire, une pompe triomphale. Napoléon alla au-devant de l'archiduchesse à quelques lieues de Compiègne et la ramena à Saint-Cloud le 29 ou 30 mars. Ce qu'on sut des premiers rapports qui s'établirent entre les deux époux ne donna pas une haute idée de la tenue ni du caractère de l'Impératrice, et la suite n'a pas démenti ces impressions. Marie-Louise n'était pas méchante et je ne crois pas qu'on puisse citer une personne à qui elle ait fait le moindre mal ; mais, en revanche, elle ne cherchait point, hors de son plus étroit intérieur, à se rendre utile ni agréable. Elle ne savait point tenir sa Cour et il fallait se présenter vingt fois devant elle avant d'en être reconnu. Elle n'avait point le désir de plaire, ce qui est un grand tort chez les femmes et chez les Françaises, et soit défaut d'esprit, soit plutôt timidité, jamais un mot heureux n'est sorti de sa bouche. Elle avait reçu cependant une éducation soignée et elle n'était point dépourvue de talent, mais ses qualités restaient comme enfouies.

Il est vrai qu'au lieu de la former à un monde si nouveau pour elle et de chercher à la mettre à son avantage, madame de Montebello ne s'occupa jamais qu'à concentrer sur elle-même toutes les pensées, toutes les affections de sa souveraine, et elle y réussit au point que les dames du palais lui étaient même étrangères. L'Impératrice aimait, je crois, et craignait surtout Napoléon ; aussi son faible génie s'éclipsait totalement devant le sien. C'est ainsi que, sans défauts graves, sans torts réels de sa part, le règne de Marie-Louise s'est évanoui comme un météore, ne laissant aucun regret, ni presque aucun souvenir.

Le mariage avait eu lieu le 1er avril, dans la galerie de Saint-Cloud, et la cérémonie religieuse, le lendemain, dans le grand salon du Louvre, où le cortège se rendit en suivant le musée, rempli de curieux. Cette solennité fut assez noble et imposante. Le manteau de l'Impératrice était porté par quatre reines, à la vérité de la famille de son époux : les reines d'Espagne, de Naples, de Hollande et de Westphalie. Comme Napoléon ne faisait guère ce qu'un autre aurait fait à sa place, aucune grâce, aucune faveur ne furent répandues autour de lui à cette occasion et il retourna peu de jours après à Compiègne.

Dans le courant du mois, j'y fus avec M. de Beauveau passer vingt-quatre heures, pour faire ma cour. Ce palais moderne et régulier avait plus ou moins souffert pendant la Révolution, mais l'Empereur l'avait fait réparer et meubler avec une extrême magnificence. Les entours sont arides et ce séjour me parut fort sérieux. Je sus aussi que l'on ne s'y amusait nullement. Madame de Mortemart resta paisiblement à Paris, à se remettre des fatigues de son voyage. Il ne lui laissa d'autre souvenir qu'un médaillon en diamants de sept ou huit mille francs, qui lui fut remis de la part de l'Empereur d'Autriche et Marie-Louise ne lui rappela jamais qu'elle était au nombre des premières dames françaises qui furent admises auprès d'elle.

***

Au mariage de Marie-Louise, le mode de service des dames du palais changea. Il fut réglé qu'elles rempliraient leurs fonctions par quartier, et chaque fois au choix de Sa Majesté. Cette étiquette était incommode et assujettissante, mais n'en convenait que mieux à l'Empereur, qui voulait qu'on fût toujours à sa disposition et ne supportait aucun genre d'indépendance. Madame de Mortemart fut nommée pour le service de juillet et son début se trouva marqué par une affreuse catastrophe. Les fêtes qui avaient été données à l'occasion du mariage devaient se terminer le 1er juillet par un grand bal chez le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche.

Ses appartements n'étant pas assez vastes pour contenir la foule qu'il avait invitée, on avait construit dans le jardin, en planches et en toiles peintes, une salle de danse fort bien décorée et éclairée avec profusion.

Toute la Cour et la plupart des personnes de marque qui habitaient alors Paris étaient rassemblées dans cette salle provisoire, quand une bougie, en tombant, mit le feu à une draperie et la flamme, trouvant pour aliment les objets les plus légers et les plus combustibles, se propagea avec une épouvantable rapidité. On se précipita vers les issues ; comme elles étaient nombreuses et presque de plain-pied avec le jardin, il ne serait arrivé que peu d'accidents, si un perron de planches, devant la principale entrée, ne se fût enfoncée sous le poids de la foule qui se sauvait. Le premier individu tombé occasionna la chute de plusieurs autres et, comme l'incendie gagnait toujours, il y eut alors un désordre affreux. Des cris de douleur et d'effroi se firent partout entendre et, se confondant avec le pétillement de la flamme et le fracas des lustres qui s'écrasaient faute de soutien, offrirent une scène de désolation d'autant plus horrible qu'elle contrastait plus étrangement avec l'apparence de joie et de fête qui régnait aux mêmes lieux trois minutes auparavant.

Je me trouvais par hasard au fond de la salle et je venais de parler à ma femme quand le mouvement général nous entraîna l'un et l'autre, mais séparés, dans le jardin, où nous fûmes, pour ainsi dire, portés, sans le moindre accident, mais en proie à une inquiétude aussi vive que réciproque. Heureusement, nous nous rencontrâmes peu après, au milieu de femmes blessées ou évanouies qu'on enlevait, de parents, d'amis, d'enfants qui s'appelaient les uns les autres, dans l'égarement du désespoir. Quelques personnes avaient tellement perdu la tête qu'elles escaladèrent le mur et se précipitèrent dans la rue, sous les pieds des chevaux, plutôt que de rester dans le jardin où il n'existait plus aucun danger. Je me hâtai d'éloigner ma femme de ce triste spectacle, en bénissant le ciel de l'avoir fait échapper si miraculeusement.

On n'avoua point le nombre des victimes, dont la plus marquante fut la princesse de Schwarzenberg, née d'Arenberg, belle-sœur de l'ambassadeur. Elle était sortie de la salle embrasée, mais la crainte qu'une de ses filles n'y fût restée la détermina à braver le plus affreux danger pour la sauver. La jeune personne s'était aussi échappée d'un autre côté et la mère, touchante martyre de l'amour maternel, se sacrifia ainsi inutilement et fut dévorée par les flammes. La princesse de Laheyen mourut de ses blessures, au bout de trois jours. Le comte Kourakin, ambassadeur de Russie, foulé aux pieds près du fatal perron, fut grièvement blessé. On répandit bientôt que la malveillance avait été cause de ce funeste événement ; témoin oculaire et attentif, je garantis que ce bruit était de toute fausseté et que le hasard fut la seule cause du désastre ; mais en se rappelant les accidents qui eurent lieu au mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette, chacun se demandait s'il fallait donc absolument qu'un grand malheur signalât l'arrivée en France de chaque archiduchesse.

Au mois de février précédent, l'Empereur avait été passer quarante-huit heures à Rambouillet. La rigueur du froid l'en avait aussitôt expulsé, et je ne fais mention ici de ce petit voyage qu'afin de rappeler que le roi

de Bavière s'y trouva. Ce prince, en effet, s'était rendu à Paris, ainsi que les rois de Saxe et de Wurtemberg, pour conclure quelques transactions politiques, tranchons le mot, pour rendre hommage au redoutable dispensateur des trônes. Il avait les manières toutes françaises et, connaissant ma famille d'ancienne date, il me traita avec bonté.

La véritable saison pour habiter Rambouillet est l'été, et Napoléon y mena l'Impératrice au mois de juillet, mais le lieu ne plut point à cette princesse, dont Saint-Cloud devint le séjour de prédilection. Je fus loin de m'affliger de son peu de goût pour Rambouillet ; ne cherchant point à tirer avantage de la présence de l'Empereur dans ce palais, j'aimais mieux qu'il ne l'y rendît pas trop fréquente. Ce voyage, au surplus, fut brillant ; parmi mes hôtes se trouvait, entre autres, l'archiduc Ferdinand d'Autriche, grand-duc de Wurtzbourg et oncle de Marie-Louise. Madame de Mortemart était à Rambouillet ; Napoléon a toujours eu l'attention de l'inviter dans ce château toutes les fois qu'il l'habita. Il n'a jamais manqué non plus de mettre mon nom sur la liste, quoique cela ne fût pas de droit, ainsi que je l'ai remarqué précédemment. Je me souviens qu'au sujet de cette étiquette ridicule, je dis un jour au Grand-Maréchal que s'il m'arrivait de recevoir l'Empereur à Rambouillet, sans être admis ensuite chez Sa Majesté, je repartirais sur-le-champ : « N'ayez aucune inquiétude, répliqua le duc de Frioul, à vous, cela n'arrivera jamais. » Cette réponse confirme ce que j'ai déjà dit : que la Cour de Napoléon n'était pas toujours étrangère à toute espèce de nuances.

Ce fut à Rambouillet qu'on eut les premières notions de la grossesse de l'Impératrice. Ce fut là aussi que l'Empereur, qui ne paraissait occupé que de ses chasses, renversa d'un trait de plume le trône de son frère Louis et, par un simple décret, réunit la Hollande au grand Empire. Pour les personnes qui n'étaient point initiées aux mystères du Cabinet, tel était le voile épais qui en couvrait les opérations que tous ceux qui étaient alors à Rambouillet, — à commencer par la reine de Hollande —, n'apprirent cet événement que par *le Moniteur* et par le brusque départ du général Lauriston pour La Haye.

***

Quoiqu'elle ne tienne pas directement à mon sujet, je me permettrai, à raison de sa singularité, de parler ici d'une autre étiquette qu'il avait adoptée et au moyen de laquelle il s'entourait toujours des individus qui lui convenaient le mieux, indépendamment des places ou des fonctions. Toutes les fois qu'il arrivait dans un palais, ne fût-ce que pour quarante-huit heures, il nommait les personnes qui auraient exclusivement, pendant son séjour, la permission de se présenter chez lui ou chez l'Impératrice après le dîner, et d'y passer la soirée. C'était ce qu'on appelait les entrées particulières, qui se renouvelaient à chaque changement de rési-

dence. Elles étaient le plus souvent accordées aux dames du palais, aux femmes de quelques officiers de la maison et des ministres, à quelques-uns de ces derniers, d'habitude aux grands officiers de la Couronne, presque jamais à un simple chambellan ou écuyer. Je ne les ai jamais eues et madame de Mortemart, au contraire, les a reçues souvent. Les grandes entrées, qui appartenaient de droit aux personnes du service d'honneur, aux maréchaux et aux ministres, aux présidents du Sénat et du Conseil d'État, et à quelques autres, les grandes entrées, dis-je, étaient tout à fait distinctes des entrées particulières. Ainsi M. Denou, qui n'était que directeur du Musée, obtenait habituellement ces dernières, qui étaient souvent refusées à quelques personnages éminents. Cette méthode, inusitée partout ailleurs, me semble assez bien imaginée pour donner au prince l'occasion d'accorder tour à tour, à qui il veut, une distinction qui ne tire point à conséquence. Il aurait fallu seulement que les dames du palais de service ne trouvassent jamais la porte fermée, ce qui arrivait quelquefois et ce qui était maussade et inconvenant.

L'année 1811 *vit le couronnement des vœux de Napoléon : le* 20 *mars naissait le roi de Rome.*

Ainsi que les ministres et la plupart des dames et officiers de la maison impériale, nous passâmes toute la nuit aux Tuileries, dans l'attente. Par une inconcevable maladresse, on renvoya tout le monde à sept heures du matin, sous prétexte que le travail de l'Impératrice se prolongerait encore longtemps, et avant dix heures cent et un coups de canon annoncèrent la naissance de l'héritier de l'Empire. La circonstance que je viens de rapporter suffit pour faire circuler des bruits étranges sur la légitimité de l'enfant.

L'Empereur et l'Impératrice allèrent passer huit jours à Rambouillet au mois de mai et y retournèrent au commencement d'août. Ce fut la dernière fois que Napoléon devait séjourner dans ce palais en souverain.

Je me rappelle qu'il eut un soir la fantaisie de former une partie de barres, sous les fenêtres du château. Il se mit à la tête d'un des camps et l'Impératrice dans l'autre ; mais celle-ci, toujours froide et inanimée, courut peu ou de mauvaise grâce. Pour lui, il joua de fort bon cœur et comme un écolier. En faisant une course contre moi, il se lança tellement qu'il roula sur le sable. Il me parut assez plaisant de voir ainsi tomber à mes pieds ce despote, ce conquérant terrible dont la mort de tant de victimes attestait la funeste ambition. Sans doute, il existait un grand contraste entre les occupations habituelles de Napoléon et le passe-temps familier dont je viens d'offrir le tableau ; il prouve, du moins, l'erreur de ceux qui, de loin, ne savaient se le représenter que sous les traits d'un tyran farouche, d'un nouveau Louis XI, constamment environné de bourreaux.

Sa présence imposait singulièrement, il est vrai, et pourtant il avait quelquefois un air de simplicité et de bonhomie qui semblait incompa-

tible avec le rôle qu'il jouait dans le monde et les excès auxquels il se livrait. Sa physionomie était aussi mobile que ses actions étaient diverses, tantôt douce et tantôt sévère. J'invoque sur la véracité de ces observations le témoignage de tous ceux qui ont eu des rapports suivis avec cet homme fameux.

***

Jusqu'à la chute de l'Empereur qu'il était trop claivoyant pour ne pas prévoir sans être assez ingrat pour la souhaiter, le même sentiment de l'honneur qui avait réglé tous ses actes continua de marquer sa conduite. Bien qu'il blamât intérieurement « sa fatale ambition » et s'affligeât « des malheurs qui en étaient la suite », il estimait qu'il ne lui convenait pas de se mêler parmi ses ennemis et d'oublier aussi vite les faveurs qu'il en avait reçues, « faveurs, écrit-il fièrement, que nous n'avions point à faire excuser, parce qu'elles n'avaient point été sollicitées et qu'elles n'étaient le prix ni de la servilité ni de l'intrigue. »

A la Restauration, tandis que ses amis et ses proches eux-mêmes se casaient avantageusement, il demeura l'un des seuls étrangers à la distribution des places et des titres par quoi d'abord se signale et en quelque sorte se justifie chaque changement de régime. Le spectacle des bassesses dont ils étaient la récompense ne laissait pas de le rebuter. Lui qui n'avait jamais brigué nulle charge et qui avait exercé, avec une dignité constante, celle qu'il n'avait due qu'à sa naissance, il ne pouvait se retenir de mépriser les intrigants et les incapables qui, s'évertuant à se donner une importance qu'ils n'avaient jamais eue, osaient se prévaloir auprès de Louis XVIII de la nullité où les avaient laissés Napoléon et des dégoûts qu'ils en avaient essuyés, comme si pour beaucoup d'entre eux ces dégoûts n'avaient pas été mérités et cette nullité involontaire.

En vain son père intervint-il auprès du Roi pour que le gouvernement de Rambouillet lui fût conservé ; tout ce qu'il reçut fut de son cousin germain, le duc de Mortemart, qui avait eu la fortune, ayant été officier d'ordonnance de l'Empereur, d'être nommé par Louis XVIII capitaine-colonel des Cent-Suisses, le grade de lieutenant honoraire de sa compagnie. Il accepta avec reconnaissance cette petite distinction qui était surtout un témoignage d'amitié, car, dit-il, « la fureur des épaulettes et des uniformes avait été si grande et si largement satisfaite qu'il était pour ainsi dire devenu ridicule de paraître à la Cour en simple habit habillé. »

Lors du retour triomphal de Napoléon, il demeura, presque seul de son entourage, à Paris. La duchesse de Bassano, qui avait repris aussitôt ses fonctions, ne tarda pas à informer la duchesse de Montmorency qu'en raison de leur ancien titre de dames du palais, elle était, ainsi que sa belle-sœur, madame de Mortemart, dans l'obligation de se présenter chez l'Empereur. Elles se déterminèrent donc à cette visite : le souverain les reçut comme s'il les avait quittées la veille et ne leur parla de rien de ce qui s'était passé depuis un an. Quelques jours plus tard, dans l'unique pensée qu'en évitant de se mettre en opposition déclarée avec le nouveau Gouvernement, il pouvait être utile à ceux de ses parents, la duchesse de Rohan et le duc de Mortemart entre autres, qui s'étaient le plus compromis, il se rendit à son tour à l'un de ses levers. Mais ayant reçu de Napoléon, qui lui reprochait sa réserve, un accueil assez froid, il ne retourna qu'une seule fois à l'Elysée.

M. de Girardin, sur ces entrefaites, vint trouver ses parents et leur assura que si sa femme et lui consentaient à réclamer leurs postes, ceux-ci leur seraient sans nul doute restitués. Mais c'était une démarche à laquelle l'un et l'autre étaient trop fiers pour se résoudre. A sa place, le général comte Curial, bien que créé pair de France par Louis XVIII, fut choisi comme gouverneur de Rambouillet. Et lorsque fut publiée, peu après l'Acte additionnel, la liste des nouveaux membres de la Chambre des Pairs, composée d'une centaine de noms, parmi lesquels ceux de MM. de Praslin, de Ségur, de Montesquiou, de Beauvau, de La Rochefoucauld et de Nicolay, le sien n'y figurait pas.

Après la Seconde Restauration, il fut candidat aux élections en Normandie. Choisi au premier tour de scrutin, il fut battu au second, mais avec un nombre de suf-

frages assez flatteur et à la suite d'une campagne de diffamation où il avait été dénoncé comme un courtisan du régime déchu. Au printemps de 1818, son père, qui dans l'intervalle avait été enfin élevé à la pairie, se démit de ses fonctions de conseiller général de la Seine-Inférieure, dans lesquelles il demanda au Roi que son fils pût lui succéder — grâce qui lui fut consentie. Aux élections départementales de 1820, il fut de nouveau l'objet d'une cabale. Ses adversaires choisirent pour l'attaquer le prétexte le plus futile : celui d'une conversation qu'il avait eue à un bal de la Préfecture, à Rouen, avec un libéral. Le ministre de l'Intérieur l'ayant abandonné, après avoir agréé et presque soutenu sa candidature, il préféra se désister. Il obtint en compensation la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Son père étant mort en janvier 1823, il revendiqua ses droits héréditaires à la Chambre des Pairs, où il fut admis en avril. Il y siégea pour la première fois en mars de l'année suivante et, selon les conseils que son père lui avait donnés, se rattacha à la fraction du milieu, dite « cardinaliste », parce que c'est chez le cardinal de Beausset qu'elle avait accoutumé de se réunir. Il fut élu à plusieurs reprises premier secrétaire de la Chambre et prononça quelques discours très remarqués. En mai 1825, il reçut la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et l'année suivante le cordon de grand-officier. Il mourut à Paris, le 28 janvier 1834.

Il avait exprimé l'espoir de laisser le souvenir d'un « honnête homme qui remplit de son mieux son devoir envers sa famille et son pays ». Une telle ambition n'est pas commune : il est plus rare encore qu'elle soit aussi pleinement satisfaite.

J. DE R.

LE MOULIN ET L'HOSPICE

La proximité de la publication en volume ne nous permettant pas de faire paraître le texte entier du *Moulin et l'Hospice*, nous devons nous limiter à la publication d'un second fragment qui se rattache au premier de la façon suivante :

Dans la livraison de janvier, nos lecteurs ont pu lire la première partie du conte *Le Moulin et l'Hospice*, dont voici le résumé :

Au temps des guerres de religion, Ruchard, maire de Beaujeu, a dû quitter son pays où il était en danger pour avoir aidé des Huguenots à s'enfuir. Accompagné de son valet Piquereau, il trouve refuge au moulin de Maître Cornaboux, situé en Bourgogne, dans un vallon écarté. Des rapports confiants s'établissent entre lui et Cornaboux, qui partage ses idées et chez qui se réunissent, clandestinement, des gens qui entendent pratiquer la liberté de conscience. Peu à peu, une nouvelle se répand : l'arrivée d'une armée plus ou moins régulière de reîtres allemands, que l'on suppose appelés par des Huguenots de France et qui marquent leur passage par des dévastations.

Un matin se présente au moulin une jeune fille, fugitive elle aussi, vêtue en cavalier et armée. Elle se fait connaître. C'est elle qu'on a surnommée la Jeanne d'Arc des Cévennes. Elle a combattu dans la montagne du côté des Huguenots. Finalement séparée d'eux par des questions de principe, elle a dû s'enfuir. Elle demande asile. Mais les Impériaux approchent. Cornaboux, désireux de mettre ses hôtes en sûreté, les dirige vers un lieu mystérieux, que les gens du moulin appellent « là-haut ». Il charge en même temps Ruchard d'expliquer à ses amis de « là-haut » de quel système de signaux (des fumées) il se servira pour les renseigner sur le mouvement des troupes. Guidés à travers bois par Toinon, la servante du moulin, Ruchard, Piquereau et la jeune fille arrivent « là-haut ».

CONDUITS par un gardien, ils s'engagèrent dans une vaste cour pavée que fermaient derrière eux la muraille d'enceinte qu'ils venaient de franchir, et devant eux trois bâtiments séparés, disposés en demi-hexagone, chacun ayant trois étages et de nombreuses fenêtres. Celui du milieu portait une inscription : « Hospice de Saint-Bernard ».

Un valet, qui venait derrière, leur indiqua, au bas de la façade de gauche, une rangée d'anneaux où attacher leurs bêtes. Plus loin, vers le milieu de la façade, s'offrait une large porte, encadrée de pierre sculptée, dont le battant de chêne bardé de ferrures était ouvert.

Ils y pénétrèrent. Un homme, vêtu comme un bourgeois de commerce,

qui se tenait debout dans le vestibule, les fit passer dans une sorte de salle d'attente à bancs de bois et leur dit :

— Vous ne demandez pas à être reçus tous les quatre ensemble par M. le Gouverneur ?

— Non, dit Ruçhard. Mademoiselle — il désignait Toinon — pourrait le voir d'abord, et lui annoncer notre arrivée. Ensuite, s'il le veut bien, M. le Gouverneur me recevra. J'ai un message à lui communiquer d'urgence. Lui a-t-on remis le petit carré de bois ?

— Oui, il l'a sur sa table.

— Je ne serai que deux minutes, dit Toinon.

Elle ne resta, en effet, que peu de temps.

— Il a l'air très bien disposé, dit-elle à Ruchard quand elle ressortit de chez le gouverneur. Je viens de lui rappeler qui vous étiez... il le savait déjà... et de parler de mademoiselle. C'est à vous de lui faire les autres commissions.

Ruchard fut introduit. La salle était plus spacieuse que la précédente, avec de grosses solives sculptées et peintes, des meubles sombres d'un riche travail, quelques portraits au mur dont plusieurs représentaient des personnages en habit religieux. Le gouverneur, homme corpulent à barbe grisonnante, se tenait derrière une grande table. Il jouait avec le signe gravé qu'il tenait entre ses doigts.

— Je savais déjà, en gros, votre histoire, avant que vous arriviez. Mais il paraît que vous nous amenez une jeune fille ?

Il parlait avec calme et lenteur, et un fort accent de Bourgogne. Il affectait de froncer le sourcil, tandis qu'un léger sourire trahissait de l'amusement.

— Je tâcherai de vous expliquer cela, répondit Ruchard. Mais il faut d'abord que je m'acquitte d'une commission, dont m'a chargé Maître Cornaboux, et qui est de toute urgence.

Il rapporta les derniers renseignements sur l'avance des Impériaux, les dispositions de Cornaboux au sujet des fumées.

Le gouverneur se leva :

— En effet. Il n'y a pas de temps à perdre.

Le gouverneur se dirigea vers une porte qui était au fond de la salle :

— Je vais expédier des ordres aussitôt. Ensuite je vous enverrai vous-même là-bas ; et j'irai vous y retrouver. Vous avez dit : fumée noire... fumée blanche... oui... le moyen nous a déjà servi... Les flammes, c'est plus nouveau... mais je comprends.

Il disparut. On l'entendit héler quelqu'un. Puis il y eut un murmure de voix, le bruit d'une porte refermée, de pas rapides qui s'éloignaient.

Le gouverneur rentra dans la pièce.

— Parlez-moi maintenant de votre jeune fille.

Ruchard dit brièvement ce qu'il savait.

— Tout cela, vous ne le tenez que d'elle ?

— Oui, mais je suis persuadé qu'elle ne ment pas. D'ailleurs, je vous conseille de la voir. Vous la jugerez.

Le gouverneur se mit à rire en secouant son buste.

— Il paraît que c'est une jolie fille. Alors je me méfie de moi. Quand une frimousse est trop jolie, je m'en laisse facilement conter. Mais peut-être, vous non plus, n'êtez-vous pas insensible?

Ruchard rit à son tour :

— Non, certes ; une jolie menteuse pourrait m'entraîner à bien des choses, sauf pourtant à la croire.

— Mais qu'espérait-elle en vous accompagnant?

— Trouver un abri plus sûr que le moulin, je pense.

Le gouverneur eut un nouvel accès de gaîté :

— Et vous, en venant ici?

— Moi?

— Oui... Si j'ai bien compris, Cornaboux ne vous a pas trop renseigné sur l'endroit?

— Non.

— Néanmoins, vous êtes venu?

— Vous le voyez.

— A quoi exactement vous attendiez-vous?

Ruchard souleva les épaules :

— C'est un de ces cas, dit-il en cherchant ses mots, où la sympathie tient lieu de réflexion. Je vous dirai que Maître Cornaboux m'a plu. Son moulin m'a enchanté. Fatigué comme j'étais de bien des choses, j'y serais, ma foi, resté indéfiniment. Mais avec cette arrivée de soudards impériaux, Maître Cornaboux s'est mis à craindre pour moi. Il m'a semblé que c'était vraiment pour mon bien qu'il souhaitait me voir chercher refuge dans cet endroit-ci.

— Oui... Il ne vous a rien promis, en somme?

— Rien. Moi aussi je m'estimerai comblé si vous m'abritez... l'espace de quelques jours.

— Vous êtes pressé de repartir?

— Non. Personne ne m'attend.

Le gouverneur se caressa la barbe :

— Vous devez avoir une assez grande expérience des affaires?

— Point tellement. Un peu, il est vrai. Des affaires modestes.

— Vous avez été à la tête d'une ville pendant des années!

— Oui, dix ans. Mais c'est une petite ville.

— N'importe. Et si j'ai bien compris ce n'est pas parce que les gens étaient mécontents de vos services que vous les avez quittés?

— Non certes. Il aurait suffi de me prêter à deux ou trois petits crimes.

Ils rirent ensemble.

— Vous avez emmené un domestique avec vous?

— Oui.

— C'est un brave garçon?

— Oui ; loyal et avisé. Il a voulu me suivre ; partager mon sort.

Le gouverneur semblait considérer ces divers points.

— Un de mes hommes de garde va vous conduire de l'autre côté... là où vous auriez dû entrer en arrivant. Ici, c'est un hospice, mon Dieu, comme un autre. Peut-être un peu mieux qu'un autre... Là-bas vous n'aurez pas de peine à voir que... que la destination des lieux n'est pas la même ; ni les gens qui les habitent. Vous ne serez pas long à vous expliquer pourquoi, dans le temps où nous sommes, c'est spécialement de cet autre côté, là-bas, que nous ne cherchons pas à attirer l'attention. Vous, réflexion faite, je vais vous loger dans le même pavillon qu'un vieux gentilhomme des plus distingués. Un petit appartement au rez-de-chaussée y est devenu libre. Il y aura de la place pour votre valet. Quant à votre jolie huguenote, je pense la confier à trois dames, qui vivent ensemble.

— Et Toinon, la servante du moulin ?

— Nous la caserons là-bas aussi pour le peu de temps qu'elle restera. Ne soyez point en peine à son sujet... Moi, je règle ici une ou deux affaires, puis je mets mon cheval au trot pour vous rejoindre. Si vous voyez avant moi mon sous-intendant, communiquez-lui le message de Cornaboux. Je le lui ai déjà fait transmettre par l'homme que j'ai envoyé. Mais on ne sait jamais. Deux sûretés valent mieux qu'une.

Il se leva. Ruchard, au moment de prendre congé, se ravisa et dit :

— Ah! Maître Cornaboux m'a chargé d'une autre commission.

— Laquelle ?

— Je cite simplement ses paroles ; car il ne m'a rien expliqué : « Dites au gouverneur qu'il n'oublie pas la peste froide. »

— La peste froide ?... Le gouverneur haussa les sourcils. Oui, oui, je vois. Oui, c'est une idée. Nous y réfléchirons.

A son tour, il retint son visiteur qui allait sortir :

— Notre histoire de signaux, de fumée, n'en parlez pour le moment à personne d'autre qu'à M. Guèbe, le sous-intendant, si vous le rencontrez, n'est-ce pas ? Je veux pouvoir prendre mes dispositions en toute liberté d'esprit, et sans rien autour de moi qui ressemble à de la panique.

***

Tous quatre partirent derrière un homme de service, lui aussi à cheval. Ils passèrent entre le bâtiment de gauche et celui du milieu. Ils franchirent d'abord une cour herbeuse, puis une suite d'enclos qui étaient des potagers, des vergers, des vignes, et qui, sur la gauche comme sur la droite, semblaient former tout un quadrillage de murailles. Tantôt ils suivaient le chemin central, bordé lui-même de murs peu élevés ; et du haut de leurs bêtes ils apercevaient aisément les carrés de légumes, les quinconces, les rangées de ceps, les espaliers des enclos les plus proches, et des sommets de frondaisons, ou des crêtes de murailles, qui appartenaient aux enclos plus éloignés. Tantôt le chemin, par une large ouverture librement

béante, sans battants de bois ni grilles, pénétrait dans l'enclos suivant et le traversait au milieu même des cultures, dont le nombre, la variété, l'aspect de prospérité donnaient au cœur un sentiment de vie facile, de paix copieuse, de surcroît réjouissant. L'on se dirigeait à peu près vers l'Ouest.

Ruchard avait répété à ses compagnons ce qu'il croyait bon de leur faire connaître de sa conversation avec le gouverneur. Il crut deviner, ce qui fut loin de le surprendre, que le système des signaux par fumée n'avait rien de secret pour la servante. Mais il ne chercha point à s'en assurer et se contenta de dire en général :

— Le gouverneur m'a bien recommandé de ne faire aucun bavardage auprès des personnes que nous rencontrerons. Si l'on nous interroge sur l'avance des Impériaux, restons dans le vague. Le gouverneur se réserve de parler le moment voulu.

Puis il s'arrangea pour venir à la hauteur de Jeanne ; et lui dit :

— Quelle impression avez-vous maintenant ?

— Il faut attendre encore.

— Vous êtes certaine déjà que ce n'est pas un couvent.

— Si l'on veut. Mais il est bien probable que ce sont des espèces de religieuses qui font le travail de l'hospice.

— Peut-être. Mais c'est déjà tout autre chose. Au surplus, l'hospice même ne semble pas devoir nous intéresser. Et ce qui nous attend là-bas m'a l'air d'être encore plus loin des façons d'un couvent.

— Nous saurons cela bientôt.

— Vous ne trouvez pas que ces enclos font plaisir à voir ?

— Oui, c'est vrai.

Sans se montrer disgracieuse, elle ne mettait aucun entrain à parler. Tout son feu s'était amorti. Il semblait qu'elle fût devenue presque indifférente à sa propre aventure. Elle regardait autour d'elle. Ses yeux, qui avaient du reste comme rétracté en eux-mêmes leur étonnant pouvoir, restaient distraitement posés sur l'encolure de son cheval.

Enfin ils découvrirent au loin sur leur droite, au Nord-Ouest, des toitures, dont l'une était longue, assez haute et surmontée en son milieu d'un campanile. Les autres, plus basses — sauf la pointe d'un petit clocher — semblaient former une agglomération irrégulière qui, mal distincte sur un fond d'arbres et de verdure, s'étirait en s'amenuisant vers la gauche où elle aboutissait à une maisonnette presque isolée.

C'est du côté de cette maison que l'on se dirigea.

Vue de près, elle avait la taille d'un presbytère de village. La construction en était peu ancienne, le style faiblement caractérisé, bien qu'il y eût dans le pignon et la toiture, ainsi que dans l'encadrement des fenêtres, quelque chose qui ne fût pas du pays.

L'homme qui servait de guide arrêta la marche.

— Voici où vous logerez, avec votre valet, dit-il à Ruchard.

Il ajouta d'un ton perplexe :

— Je crois que vous feriez bien d'attendre ici. M. le Gouverneur m'a dit qu'il viendrait vous y rejoindre. Nous autres, nous allons continuer. Votre valet peut nous accompagner avec vos deux chevaux.

— Et mademoiselle ?

— Elle aussi vient avec nous. C'est par là-bas qu'elle doit loger.

— Alors, je reste seul ?

— Pas pour longtemps. M. le Gouverneur ne tardera pas. Pour vous tenir compagnie, vous avez le gentilhomme qui est à l'étage : M. de Sarolière, il s'appelle. Il est vrai qu'il se repose peut-être.

— Mais pourquoi me prenez-vous mon valet ?

— Ce sera comme vous voudrez. Mais j'aurais été lui montrer l'écurie. Et puis comme cela il connaîtra le chemin du Prieuré. Il saura vous y conduire par la suite.

— De quel prieuré parlez-vous ?

— Nous appelons de ce nom la grande bâtisse que vous voyez là-bas. Ce n'est pas un prieuré... Nous allons toujours défaire vos bagages.

Piquereau et lui les mirent sur le sol, puis dans la pièce d'entrée du pavillon, où Ruchard jeta un coup d'œil.

— Vous logerez juste en face l'un de l'autre, dit l'homme de service en désignant deux portes.

— Je les laisse là pour le moment, dit Piquereau en montrant les bagages. Je reviens tout de suite.

Ruchard observa, à part lui, que Piquereau ne lui avait pas demandé son consentement. Peut-être montra-t-il une trace d'humeur ; car son valet ajouta sur un ton d'excuse :

— Votre cheval boite un peu d'une patte depuis la fin de la montée. Je l'ai bien vu quand je marchais derrière vous. Plus tôt je pourrai le mettre au repos et le palper, mieux cela vaudra.

***

Si curieux qu'il fût d'arriver au terme même du voyage, et si déçu de se voir abandonner ainsi, presque sottement, Ruchard n'était pas moins pressé de reconnaître le logis qu'on lui destinait. Il se résigna donc à laisser les autres repartir sans lui.

Il pénétra dans le vestibule. Contre le mur du fond et celui de droite s'élevaient les deux rampes à angle droit d'un escalier de chêne foncé qui menait à l'étage. A gauche était la porte que l'homme de service lui avait désignée comme celle de son logis. A droite, sous le rampant supérieur de l'escalier, celle du logis de Piquereau. Il la poussa d'abord. Elle donnait dans une chambre, qui n'avait pas sept pieds de profondeur sur huit de long, avec un lit de bois étroit, une table, un escabeau, une fenêtre, petite et carrée. Au bout gauche de la chambre, une porte ouvrait sur un couloir coudé dont Ruchard devina qu'il conduisait à l'arrière de son propre

logement. Il le suivit ; il trouva une chambre plus grande que celle de son domestique, mais d'un mobilier presque aussi simple ; puis, d'équerre, une pièce qui paraissait environ le double de la précédente et qui, par une porte dans le mur de gauche, rejoignait le vestibule. C'était justement cette porte que l'homme de service lui avait montrée.

Mais ce qui le frappa d'abord et lui rendit un sentiment de bienvenue fut un feu de grosses bûches qui rougeoyait plutôt que flamboyait dans la cheminée. Comme l'on n'était même pas encore à la fin des beaux jours, et que l'intérieur du pavillon ne semblait pas particulièrement humide, la précaution d'avoir allumé ce feu était de bon augure quant aux usages de l'endroit. Cette vue s'accordait à celle des enclos. Elle n'annonçait point un régime d'austérités. Ruchard prit plaisir à s'asseoir devant les bûches. Il regarda la pièce autour de lui. Elle pouvait servir de parloir, si l'on avait un visiteur, ou de lieu d'étude. Deux fenêtres assez petites donnaient l'une sur la façade, l'autre sur le côté du pavillon. La cheminée était construite dans le mur de façade entre la fenêtre et l'angle du mur. Quand on venait de la chambre, on l'avait presque en face de soi ; et si on laissait ouverte la porte de communication, la chaleur du foyer entrait directement dans la chambre, et la lueur des braises allait toucher le flanc bien ciré du lit. Il y avait encore dans la pièce un bahut sculpté à deux corps, une table, deux larges chaises à bras et deux autres petits sièges à dossier.

« Combien de temps resterai-je ici ? Combien de temps voudront-ils de moi ici ? » La douceur du moulin était surpassée ; la paix, plus profonde que là-bas ; la sécurité, plus parlante encore, bien qu'illusoire peut-être.

Ce qui baignait le logis, ce n'était plus le ronron des rouages, ni l'odeur de farine. C'était le silence de la campagne.

Pourtant il entendit remuer à l'étage. Puis il se fit un bruit de pas. Ce furent des pas lents, lourds et comme embarrassés, qui allaient et venaient. Un peu plus tard les pas se dirigèrent du côté de l'escalier et se mirent à le descendre très lentement, accompagnés d'un autre bruit, qui pouvait être celui d'une grosse canne, ou d'une béquille.

Puis des coups furent frappés à la porte de gauche, probablement avec cette canne. Ruchard dit qu'on entrât.

Il vit un vieil homme, beaucoup trop chaudement vêtu pour la saison, de grande taille, courbé, appuyé d'un côté sur une béquille à un seul montant, et la jambe du même côté enveloppée d'un épais bandage jusqu'au-dessous du genou. Le visage, dans une barbe grise coupée à la Charles-Quint, était tout éclairé de bienveillance.

Le vieil homme salua très courtoisement.

— Vous êtes notre nouvel hôte ? dit-il.

Ruchard, qui s'était levé, répondit :

— Mais oui... Puis-je vous prier de vous asseoir ?

— Bien volontiers. L'état de ma jambe me conseille d'écourter les cérémonies.

Il s'assit dans une des deux grandes chaises, sa jambe allongée vers le foyer et reprit :

— De Bron m'avait annoncé votre venue... Ce logement du bas est libre depuis quelques semaines... hélas!...

Il fit un soupir et un geste qui semblaient évoquer un deuil.

— Avec ma jambe, il était naturel pour moi de descendre m'y installer. Mais j'avais à déménager tant de livres et de paperasses!... Et puis, j'en suis à l'âge où le moindre changement prend les proportions d'un sac de Rome... Vous comptez demeurer parmi nous?

— Je ne sais. Cela ne dépendra pas de moi principalement.

— Ah?... de Bron m'a paru très bien disposé à votre égard. Il faut avouer que ce qu'on lui a raconté de vous était la meilleure recommandation.

— Il a déjà eu le temps de vous en instruire?

— Oui, en gros. Mais il me plairait d'en entendre à nouveau le récit, et de vous.

Ruchard n'abusa pas de l'invitation qui lui était faite. Il résuma son histoire en quelques phrases. Chaque fois qu'il la redisait, elle lui semblait plus pauvre. Il ajouta en riant :

— Ce qui au moins à chance de vous amuser, c'est que je suis arrivé ici sans savoir au juste quelle espèce de lieu ce pouvait être. Cornaboux tremblait probablement à l'idée de trahir des secrets. D'un autre côté, il ne demandait qu'à me rendre service. C'est un excellent homme. J'ai accepté de venir les yeux fermés.

— Mais de Bron vous a renseigné quand il vous a reçu?

— M. de Bron est le gouverneur?

— Oui.

— A peine davantage. Il m'a dit que je ne tarderais pas à me rendre compte des choses par moi-même.

Ruchard continua :

— M. de Bron m'a parlé d'un « sous-intendant », que je rencontrerais peut-être, et à qui, en ce cas, j'avais un message, assez important ma foi, à confier ou à confirmer. D'autre part, l'homme qui nous a conduits m'a dit d'attendre le gouverneur ici même. Je suis un peu dans l'embarras.

— Oh! fit le vieillard en riant, de Bron n'est pas des plus exacts aux rendez-vous. En chemin quelque chose a pu le détourner. Ou justement il est tombé sur M. Guèbe. S'il n'apparaît pas dans peu de temps, nous aviserons. Pour votre message, je suppose qu'il concernait l'avance des Impériaux? Vous les avez vus?

Ruchard pensa que le vieux gentilhomme n'était pas de ceux que le gouverneur craignait de voir céder à la panique et la répandre. Il conta donc en gros ce qu'il savait et quel était son message. Il ne fit pas mention de la peste froide. Il signala au surplus que le gouverneur tenait pour le moment à une grande discrétion.

— Oh! moi, tous ces jours-ci, je ne sors pas de ma chambre. A qui voulez-vous que je passe la nouvelle? Dites-moi encore. De ma fenêtre, j'ai aperçu, quand vous arriviez, une jeune personne, vêtue en cavalier, qui était avec vous. L'autre femme, je la connais. C'est la servante du moulin.

Ruchard expliqua qui était Jeanne de Meyrueis, comment elle était tombée chez Maître Cornaboux, pourquoi on l'avait crue, pourquoi on avait eu pitié d'elle.

— Que cet oiseau d'un si différent plumage, venu d'un si différent coin du ciel, s'abatte ici, en quête d'un refuge, de n'importe quel refuge, et le même jour que vous, voilà qui en dit long sur la tempête qu'il fait!

Il se tut, puis changeant de ton :

— D'un autre côté, je suis presque assez fou pour m'en réjouir.

— De quoi?

— De ce péril, de cette menace... Vous m'avez dit que vous n'aviez, sur l'endroit où le destin vient de vous jeter, que l'idée la plus confuse... Vous ne pouvez donc pas sentir la chose comme moi.

Il s'anima :

— Monsieur, dites-vous que cet endroit est plus rare et plus précieux qu'une perle.

— En quel sens?

— En ce sens qu'il a fallu des prodiges de sagesse, d'ingéniosité, d'audace, de patience, de bonne fortune pour le faire exister et durer, en un siècle comme celui-ci. Faites-nous l'honneur de passer huit jours parmi nous, et nous en reparlerons.

Il s'animait encore davantage :

— Songez à ce qu'est autour de nous le royaume! l'époque!...

— Oui, oui...

— Eh bien! si vous étiez arrivé ici la semaine dernière, j'aurais pu vous faire entendre toutes les jérémiades, lamentations, soupirs à fendre l'âme de belles dames ennuyées et de messieurs désœuvrés que vous auriez voulu. J'exagère à peine. Les gens sont d'une ingratitude qui provoque la foudre.

— Ce qui vous réjouit, donc, c'est qu'ils soient à la veille d'en être punis?

— Non, tout de même point. C'est qu'ils soient mis à même de mesurer ce qu'ils ont à perdre. Quand on leur parlera tout à l'heure des signaux du père Cornaboux — car j'espère bien qu'on se décidera à leur en parler — ils commenceront peut-être à réfléchir...

— Je suis en mauvaise posture, dit doucement Ruchard, pour saisir tout l'à-propos de vos remarques. N'oubliez pas que je ne sais rien toujours de cet endroit, ni de la vie qu'on y mène.

Le vieil homme le regarda d'un air méditatif.

— Je m'aperçois, dit-il, que je ne me suis même pas présenté. Je m'appelle Michel de Sarolière. Et, pour être tout à fait exact, je dois

noter que mon père, dans plusieurs écrits de sa main, du temps de sa jeunesse, se nomme de *la* Sarolière. *Grammatici certant.*

Il rit.

— Le comte de Juzennes, en avez-vous entendu parler?

— Non.

— Vous êtes sûr que, pendant que vous étiez au moulin, le père Cornaboux n'a fait aucune allusion au comte de Juzennes?

— Il n'a pas prononcé le nom.

— Et le gouverneur?

— Pas davantage.

— Ah! c'est pourtant Juzennes qui est à l'origine de tout. Ici, nous sommes chez lui; nous sommes encore chez lui. Tout mort qu'il est, il demeure présent; maître du lieu; notre maître.

Ruchard se taisait. M. de Sarolière continua :

— Dans la cour de son château — qui n'était pas ici, non, qui était à deux bonnes lieues — Juzennes avait fait placer un cadran solaire, avec une inscription latine. Attendez : il y avait deux strophes. *Quidquid...* C'est effrayant comme je perds la mémoire. Et je ne veux à aucun prix estropier ce texte. Chose curieuse : j'ai noté qu'à chaque nouvelle crise de mon rhumatisme, j'ai une chute de mémoire, ce qui me gêne bien dans mon travail. Donc l'inscription disait à peu près : « C'est quand tous deviennent fous que l'heure sonne pour quelques-uns de devenir plus sages... » Et cela finissait ainsi : « *Parvula Socratis domus...* »; la petite maison de Socrate était trop grande encore pour ses amis. Et trop grande déjà l'arche de Noé pour ceux qui méritaient le salut... Mais parbleu! cette inscription, voilà que je me rappelle que vous pourrez la lire ici tout à votre aise. Suis-je décidément faible d'esprit? Elle a été recopiée. Elle figure au fronton de la bibliothèque; ici même, au Prieuré.

— J'ai déjà entendu parler du Prieuré. Je crois même l'avoir aperçu de loin. Mais c'est tout. J'ignore de quoi il s'agit.

— C'est parce que vous logiez ici qu'on ne vous y a pas conduit d'emblée. Vous ne tarderez pas à en faire connaissance. Car je suppose que vous dînerez là-bas?

— Je n'en ai aucune idée... Que ce soit ici ou là-bas, j'espère que ce sera bientôt.

— Vous n'avez rien pris depuis ce matin?

— Un morceau avant de partir.

— Au moulin? Et rien ici?

— Non.

— Comme si de Bron n'aurait pas pu y penser! L'on m'apportera le repas dans moins d'une heure. Quand je suis ingambe, je vais manger au Prieuré, dans la salle commune. C'est une façon de prendre de l'exercice; et je vois des gens. Vous me feriez plaisir en partageant avec moi. Oh! ne craignez rien. Les plats sont très copieux. Mais une heure, pour

un homme qui meurt de faim, c'est très long. Vous n'avez pas votre domestique sous la main? Vous auriez pu l'envoyer vous chercher un en-cas.

— Il est parti avec les autres, sous prétexte de s'occuper de nos bêtes. Il devait revenir aussitôt.

Peu après, ils entendirent la porte extérieure s'ouvrir; puis un râclement de gorge que Ruchard crut reconnaître.

— Le voilà justement, dit-il.

— Je vous laisse avec lui.

— Mais non, je vous en prie.

M. de Sarolière se laissa retomber au fond de la chaise.

— Eh bien? Qu'as-tu fait tout ce temps-là?

— Je me suis d'abord occupé des chevaux, dit le valet après avoir salué le vieux monsieur.

— Où sont-ils logés?

— Dans l'écurie même du Prieuré. Ils seront très bien.

— Et la patte de mon cheval?

— Ce n'est pas grave. Je l'ai frictionnée.

— Ensuite?

— J'ai voulu voir où on logeait mademoiselle de Meyrueis.

— Très bonne idée. Où la loge-t-on?

— Dans un des pavillons qui sont derrière la Demi-lune, à droite quand on vient.

— Tu oublies, mon cher Piquereau, dit Ruchard en adressant à M. de Sarolière un coup d'œil et un rire, que tu as eu tout le temps de t'initier aux particularités de l'endroit et que moi, qui t'attendais, je n'ai pas bougé d'ici.

Piquereau partit dans des explications un peu confuses, d'où il ressortait que, devant le grand bâtiment, celui qu'on appelait le Prieuré, s'étendait une place herbeuse en demi-cercle; qu'autour de cette place, face au Prieuré, se rangeaient, à intervalles, un certain nombre de petites maisons, analogues par la taille au pavillon qu'eux-mêmes occupaient, bien que d'aspect différent; que c'était cela qu'on appelait la Demi-lune; mais qu'en outre, derrière cette Demi-lune, des maisons étaient éparses dans le bocage, ainsi qu'une petite chapelle.

M. de Sarolière écoutait en hochant la tête, approuvait, corrigeait.

— Et avec qui habite mademoiselle de Meyrueis?

— Avec trois dames, dont une est un peu âgée, paraît-il. Je n'ai vu que les deux plus jeunes.

— Bon. Mais tout cela t'a pris tellement de temps?

— Je suis allé aux cuisines...

— Ah! Nous y voilà!...

— ... pour m'occuper de la question de vos repas! dit Piquereau d'un ton blessé. Si j'étais revenu sans avoir pensé à me renseigner, vous m'auriez fait des reproches.

— C'est juste; eh bien?

— Ils m'ont demandé si le dîner d'aujourd'hui — il sera dans à peu près une heure ; on l'annonce par une cloche — vous le prendriez ici, ou là-bas ?

— Qu'as-tu répondu ?

— Que pour la suite, vous verriez. Mais qu'aujourd'hui vous aimeriez mieux le prendre ici, puisqu'aussi bien ils se dérangent pour apporter celui de monsieur.

Ruchard fut sur le point de s'écrier que Piquereau s'était fort avancé, et que lui Ruchard souhaitait justement le contraire. Mais il crut sentir que le vieux gentilhomme se réjouissait de l'avoir pour convive. Il dit seulement :

— Soit... soit... mais j'avoue que j'ai hâte, moi aussi, d'explorer tous ces lieux dont tu me parles. Pour un peu, je ferais un saut jusque là-bas, en attendant qu'on nous apporte le dîner ici.

— Mais c'est que... le gouverneur m'a dit qu'il allait venir.

— Tu l'as rencontré ?

— Oui, quand nous traversions la Demi-lune.

— Je croyais qu'il devait passer par ici d'abord.

— Il lui est venu sans doute une autre idée.

Ruchard et le vieux gentilhomme échangèrent un coup d'œil.

— Il était pressé, poursuivit Piquereau, de savoir si l'on avait bien reçu ses ordres. Il allait, paraît-il, à un endroit qui s'appelle la tour carrée.

— Tu ne sais pas s'il a appris quelque chose de nouveau ?

— J'ai vu le gouverneur parler avec deux messieurs, dont on m'a dit que c'étaient le sous-intendant et l'un des médecins. J'ai vu aussi beaucoup d'agitation.

***

Un bruit de chevaux se fit entendre. C'était le gouverneur, accompagné d'un valet. M. de Sarolière était remonté à l'étage.

— Pardonnez-moi, dit M. de Bron. Je ne vous ai pas oublié. Mais j'avais hâte de vérifier la bonne exécution de mes ordres. Je voulais aussi discuter avec le premier médecin, M. Treillaux, qui se trouvait par là, notre idée... ou plutôt... Il baissa la voix : Vous savez. La peste froide. Maintenant, je viens vous chercher. Nous dînerons ensemble au Prieuré, dans une petite salle. M. Treillaux, j'espère, pourra se joindre à nous ; ainsi que M. Guèbe, mon sous-intendant.

— Mais l'on m'a fait dire par mon valet que l'on m'apporterait mon dîner ici.

— Qu'à cela ne tienne !

— Et M. de Sarolière compte sur moi.

— Je vais le prévenir.

Il héla plusieurs fois M. de Sarolière. Le vieux gentilhomme parut à la fenêtre et reçut la nouvelle. Il en sembla un peu attristé.

***

— Prenez le cheval de mon valet, dit le gouverneur. Ce garçon peut très bien faire le retour à pied.

En quittant le pavillon vers le Nord, on apercevait, au bout d'une longue prairie, le gros de l'agglomération : les maisonnettes de la Demi-lune, à toits aigus, se déployant en face du Prieuré, qui offrait en raccourci sa vaste toiture à pente plus calme et son campanile de fer. Les maisonnettes de la Demi-lune devaient en cacher d'autres, d'où sortait la pointe d'un petit clocher. Du même côté, sur tout le flanc gauche de la prairie, s'allongeait un bocage peu serré, dont on appréciait mal la profondeur.

Au lieu de suivre la courbe de l'allée, on coupa directement à travers la prairie.

— Rien de nouveau du côté du moulin? demanda Ruchard.

— Non. Je suis passé à la tour carrée. Pas de fumée encore. Nous y retournerons après le dîner, si vous voulez bien.

— Piquereau, mon valet, m'a dit qu'il avait aperçu du remue-ménage. Lui n'a pas bavardé, j'en suis sûr. S'il y a un commencement de panique, je ne voudrais pas qu'on nous accusât.

Le gouverneur sourit :

— Sauf erreur, il ne s'agit pas d'un commencement de panique. Ce semblant de remue-ménage répond à de premiers essais que nous faisons.

Il reprit :

— Vous aviez lié connaissance avec M. de Sarolière? Quel homme délicieux, n'est-ce pas? Il vous a parlé de ses travaux?

— Non. Il m'a fait parler de moi. Il m'a parlé un peu du comte de Juzennes.

— Ah! il vous a dit comment M. de Juzennes avait fondé ce lieu?

— Qu'il l'avait fondé, oui; mais comment, et pourquoi, non. Il m'a cité tout au plus une inscription de cadran solaire. J'ai de quoi méditer et conjecturer.

— Ah! ah! L'inscription, que vous retrouverez au fronton de la bibliothèque... Elle est belle, n'est-ce pas?

— Pour moi, elle est surtout encore mystérieuse.

— Ne cherchez pas trop de mystère, dit gaîment M. de Bron. Autrement vous serez déçu. L'idée de mon ami Juzennes était au fond si naturelle que je m'étonne que vingt autres n'en aient point tenté l'épreuve. Peut-être l'ont-ils fait, d'ailleurs. Nous-mêmes, qui se doute que nous existons, hors nos amis du moulin? Je parle de ce côté-ci, bien entendu, celui du Prieuré. Car l'hospice est connu comme le loup blanc et, qui plus est, depuis des siècles. C'est même dans l'ombre de cette célébrité qu'il nous a été plus facile de blottir cet endroit-ci.

Il rit.

— Le seul mérite de votre serviteur, dans l'affaire, est de s'être laissé convertir au projet, alors qu'il aurait pu le combattre.

Ils arrivaient au voisinage des bâtiments. La façade du Prieuré montrait en perspective son rez-de-chaussée et son premier étage, chacun avec une dizaine d'assez hautes baies, son second étage aux fenêtres plus basses, son ample perron à balustrades. L'aspect de l'ensemble se tenait entre la demeure seigneuriale et le corps principal d'une riche abbaye. Le caractère en était bien de France, sinon spécialement de Bourgogne. Mais les petites habitations d'en face, rangées en demi-cercle, n'en paraissaient que plus singulières.

— Ce que nous appelons le Prieuré, dit le gouverneur, et qui n'a d'ailleurs jamais été un prieuré — le nom vient, je crois, du campanile — date d'avant le comte de Juzennes. Il l'a seulement restauré et embelli. Mais le reste, c'est lui qui l'a fait bâtir. Il avait pour ami un architecte qui avait longtemps vécu dans les Flandres... qui était aussi mon ami. Quand il lui eut expliqué ce qu'il voulait fonder en cet endroit, l'architecte lui dit : « Ce qui se rapproche le plus de votre idée, c'est un béguinage. » Vous connaissez le mot, n'est-ce pas ?

— J'ai même un soupçon de la chose, dit Ruchard. Il y a peu d'usages des Flandres dont au moins la renommée ne soit pas descendue jusqu'ici. Même n'ai-je pas entendu dire qu'on avait fait quelque part en Bourgogne une imitation de béguinage, au temps des ducs ?

— Peut-être. Le comte s'écria d'abord qu'il voulait de tout sauf d'un couvent. Mais l'architecte lui remontra qu'un béguinage est tout autre chose ; et qu'au surplus on pouvait prendre aux béguines une idée de maison sans pour cela copier leur genre de vie. Bref, ils se mirent d'accord. Et un peu aussi par amusement, je crois, l'architecte fit les petites maisons que vous voyez, en pensant aux maisons de béguines qu'il avait faites autrefois... Mais tenez : la deuxième de ce côté-ci a une fenêtre du bas qui est ouverte. Nous allons passer auprès, sans avoir l'air d'y mettre une intention. Vous pourrez jeter discrètement un coup d'œil sur l'intérieur.

Au lieu de se diriger vers le Prieuré, ils traversèrent donc la place herbeuse comme s'ils avaient quelque chose à voir d'abord dans le bois. Ils passèrent dans l'intervalle de deux maisons, où s'amorçait un chemin. Ruchard, en tournant un peu la tête, put voir l'intérieur d'une pièce au rez-de-chaussée. Le soleil y pénétrait. Trois femmes, assises sur de hauts tabourets, travaillaient à des métiers verticaux de tapisserie. Elles étaient jeunes encore, fines, vêtues simplement, mais en femmes de qualité. Ruchard n'eut guère que le temps d'apercevoir le geste des bras, à la fois différent et semblable, comme celui de joueuses de harpe. Il en reçut une soudaine exaltation.

Le gouverneur ne fit aucune remarque. Ils n'avancèrent que de quelques pas sur le chemin, le virent continuer dans le bocage entre deux autres pavillons et contourner une petite chapelle. Pour revenir, ils

passèrent entre deux autres des maisonnettes de la Demi-lune. Plusieurs personnes étaient maintenant sur la place et paraissaient se promener tout en causant. Entre elles et le gouverneur il y eut un échange de saluts.

Ils laissèrent leurs chevaux aux mains de serviteurs, gravirent le perron, entrèrent dans le vestibule, au fond duquel se développait un escalier de pierre à double révolution.

— Pendant qu'on prépare notre table, dit le gouverneur, je vais vous montrer une autre chose.

Il entraîna son compagnon dans un couloir qui se détachait du vestibule, sous le rampant gauche de l'escalier. Quand ils y furent engagés, ils entendirent, venant du fond, une musique et un bruit de piétinement. Le son augmentait à mesure de leur avance. On croyait reconnaître le violon ou la viole. Le piétinement était tantôt confus, tantôt cadencé.

Ils poussèrent une porte, et reçurent comme en plein visage le bruit qui était devenu très fort et très proche. Des voix s'y mêlaient. Cependant, ils se trouvaient seuls dans une pièce oblongue. Deux tapisseries tombant du plafond, et dont les bords chevauchaient, la fermaient à gauche, du côté d'où jaillissait le bruit.

Le gouverneur mit un doigt sur ses lèvres, puis écarta très légèrement les deux tapisseries. Il glissa l'œil par la fente. Puis il fit signe à Ruchard de s'approcher et de regarder à son tour, avec précaution.

Dans une grande pièce d'angle, à nombreuses fenêtres, éclairée par la lumière d'un début d'après-midi, une douzaine d'hommes et de femmes se mouvaient, faisaient des pas et des gestes, s'arrêtaient, s'inclinaient, glissaient, aux sons d'instruments à cordes. Parfois ils prononçaient une phrase, sur une cadence étudiée, ou échangeaient tout un bout de dialogue. Trois ou quatre étaient jeunes. Les autres d'âge plus mûr. Un d'eux ressemblait fort, sous une différence de costume, à l'un des habitués du moulin, que Ruchard avait eu l'occasion de servir dans la grande salle. Quant aux femmes, deux d'entre elles faisaient valoir avec adresse le genre de beauté pour lequel on inventa le mot frimousse. Il y avait encore un vieil homme qui, lui, se faisait remarquer par l'aspect de son visage et l'exagération plaisante de ses mouvements. Bien qu'ils eussent des vêtements ordinaires, il était clair qu'ils jouaient des rôles et que leurs pas composaient une action. Les musiciens, qui étaient quatre, obéissaient à l'un d'eux qui se tenait en avant de leur groupe et paraissait diriger toute la cérémonie. D'un geste de la main, que prolongeait son archet, il faisait signe qu'on s'arrêtât. Il donnait alors des explications d'une voix très gaie, étrangère d'accent, presque zézayante. Puis d'un coup d'archet plein de flamme, il déchaînait à nouveau la musique et les mouvements repartaient.

Tout ce monde était trop occupé pour apercevoir que les tapisseries s'étaient disjointes. Et justement ce qui frappa Ruchard plus que n'im-

porte quel détail, au point de lui décontenancer et de lui enivrer l'esprit, ce fut l'affairement délicieux dont la salle regorgeait ; et aussi, enlacées étroitement, la grâce, l'insouciance, l'invraisemblance de tout cela.

***

— Bien étonnant, monsieur le gouverneur, ce que vous venez de me faire voir.

— N'est-ce pas ? répondit le gouverneur assez distraitement.

Et il s'effaçait devant son hôte en l'invitant à pénétrer dans une pièce oblongue, garnie de boiseries sombres et d'une longue table sculptée, sur une partie de laquelle le couvert était mis.

Il ajouta, comme pour lui-même, et du ton d'un homme qu'une autre pensée préoccupe :

— Ce Barbieri est un magicien.

Puis :

— Asseyons-nous. Je pense que M. Treillaux et M. Guèbe vont arriver. Nous ne serons que tous les quatre.

Il n'y avait, en effet, que quatre couverts, qui occupaient l'angle de la table le plus éloigné de la porte.

Ils s'assirent sur le banc adossé à la muraille boisée. La couleur et le poli de ce bois étaient plaisants à voir.

MM. Guèbe et Treillaux entrèrent. Le gouverneur fit les présentations, puis déclara :

— Je considère comme une coïncidence heureuse que M. Ruchard soit parmi nous en ce moment. Il est trop modeste pour en convenir. Mais ses avis peuvent nous être bien utiles.

Il dit à M. Treillaux :

— Vous avez réfléchi ?

— Il est certain qu'il y a quelque chose à tirer de cette idée-là, dit Treillaux, qui était un petit homme rond. Rien que le nom est capable de tenir les gens à distance. Et s'ils s'obstinent à y regarder de plus près, il y a peu de maladies qu'il soit aussi facile de simuler, à cause précisément de l'absence de fièvre. Mais il nous faut bien entendu des sujets tout à fait dociles.

Le gouverneur se tourna vers Ruchard :

— Comme vous l'avez deviné, il s'agit de notre fameuse peste froide, et de l'usage à en faire pour la circonstance.

— Le moyen est-il nouveau pour vous ? demanda Ruchard.

— Oui et non, dit M. Guèbe.

— Observons, dit le gouverneur, que l'existence même de cette maison-ci emprunte déjà à la même idée.

— Au prix d'un peu de complaisance dans le rapprochement, dit

M. Guèbe, qui était un homme de corpulence moyenne et d'une grande froideur de visage.

— Je ne trouve pas.

Le gouverneur prit Ruchard à témoin :

— Mettre un endroit comme celui-ci à l'abri d'un hospice, dans l'ombre d'un hospice, n'était-ce pas déjà au fond la même idée ?

— C'est en tout cas à votre voisin d'habitation, M. de Sarolière, qu'en revient le mérite, dit le médecin à Ruchard.

— Pardon! dit M. Guèbe, le point de vue était tout différent. Ce dont M. de Sarolière entendait faire profiter ce lieu-ci, c'était de la renommée séculaire de l'hospice là-bas, de la vénération qui l'entourait, de son caractère quasi sacré. Il ne pensait pas spécialement à l'effroi des maladies.

— Pourtant rappelez-vous son apologue de la chenille.

— Quel est cet apologue de la chenille ? demanda Ruchard.

— Eh bien! vous avez déjà vu dans les bois des chenilles qui ont la forme d'une brindille morte et qui, lorsqu'il y a péril, restent là sans bouger, tout le temps qu'il faut. « Notre défense à nous, disait ce jour-là M. de Sarolière, ne peut être que du même genre. Faire de soi extérieurement quelque chose à quoi l'ennemi qu passe n'a pas envie de toucher. Un oiseau n'est pas mis en appétit par l'aspect d'une brindille morte. De même, s'il croit apercevoir au loin une collection de malades et de moribonds, le pillard le plus résolu n'a pas envie de s'approcher. »

— Il faut vous dire, interrompit le gouverneur, que M. de Sarolière est à la fois notre Ésope et notre Tyrtée. Dans les grands moments, il nous exhorte ou nous sermonne. Moi, je suis un pauvre orateur. Je sens les choses. Je les exprime sans force. Lui remplit ce rôle, si utile dans une communauté, de vous rappeler avec éloquence ce pourquoi on existe, ce qu'on est, le prix de votre existence, le miracle de votre existence, oui, le miracle... C'est une de ses idées les plus chères.

— Il m'en a déjà touché un mot, interrompit Ruchard.

— A ce point qu'il insistait pour que nous fissions poser, à l'autre fronton de la bibliothèque — car elle a deux portes et deux frontons — une seconde inscription, qui eût signifié, en latin de la bonne époque : « Souvenez-vous soir et matin que vous êtes un miracle. Souvenez-vous qu'un pareil miracle ne naît pas sans d'insolentes rencontres, et que tout l'effort des choses autour de lui, à tout moment, est de le faire disparaître. » J'ai retenu assez bien ce texte parce que, figurez-vous, nous avions longuement débattu, M. de Sarolière et moi, s'il convenait de le rédiger en Français ou en latin. En latin, disions-nous, il aura plus de majesté, et fera mieux pendant à l'autre. En français, il sera compris par les dames. Et M. de Sarolière était si persuadé que notre péril d'aveuglement et d'ingratitude envers notre destin venait du côté des dames, que sa vieille préférence pour le latin était prête à céder.

— Mais, en définitive, vous n'avez choisi ni l'un ni l'autre ?

— Pour une bien petite raison. Le fronton de cette porte-là, tel qu'il

existait, eût manqué de surface. Il eût fallu le démolir et le rétablir. Et outre qu'il avait été récemment refait à neuf, il semblait difficile de l'agrandir sans compromettre toute l'ordonnance de cette décoration, qui est assez belle, vous verrez.

Des serviteurs avaient apporté plusieurs plats de viandes et des brocs de vin cerclés d'argent.

— Vous avez parlé de « grands moments ». Vous avez eu des alertes, avant celle-ci ?

— Oui, mais qui étaient bien anodines, en comparaison, dit M. Guèbe. Parfois une petite poignée d'aventuriers se présentait à la grande porte. Il s'agissait de les satisfaire aux moindres frais, et d'éviter que leur curiosité ne s'égarât. Jamais nous n'avons eu à faire front à une attaque en nombre, ni préméditée, ni qui parût s'appuyer sur des renseignements précis.

— Et vous n'avez pas eu non plus à mettre vraiment à l'épreuve un système de défense analogue à celui auquel, cette fois, vous songez ?

— Entendons-nous, dit le médecin. L'horreur des maladies n'a cessé de jouer, plus ou moins, en chaque cas où nous avons eu à écarter des visiteurs importuns. Quand nous eûmes affaire à ces petites bandes dont parlait M. Guèbe, vous pensez bien que nous ne nous sommes pas privés d'allusions aux épouvantes et aux pourritures que nous hébergions.

— En avez-vous simulé de surcroît ?

— Une ou deux fois, mais bien modestement et dans des circonstances qui n'étaient pas du même ordre. Des bruits s'étaient répandus. Des gens de Dijon, qui avaient autorité pour s'intéresser à l'hospice, voulaient savoir s'il était vrai que vécussent ici des personnes qui, par leur état de santé, n'y avaient aucun droit. Mais ces gens de Dijon n'avaient pas d'intentions hostiles et ne demandaient qu'à recevoir des apaisements. Nous eûmes tôt fait d'abord de leur prouver, ce qui était pour eux le plus important et ce qui au reste était vrai, que pas un sou des revenus de l'hospice ne passait à l'entretien desdites personnes ; ensuite nous leur assurâmes que ces personnes, qui, étant de condition aisée, faisaient tous les frais de leur séjour, étaient réellement malades, ou convalescentes, donc méritaient qu'on ne vînt pas troubler le repos qu'elles cherchaient ici. Et pour que nos inspecteurs pussent faire en bonne conscience un rapport favorable, nous les priâmes de jeter un coup d'œil sur une des salles de ce même Prieuré-ci, où nous avions installé quelques faux malades. Je dois dire que le coup d'œil fut de pure forme.

— Ils ne se sont pas étonnés que ces malades privilégiés fussent logés aussi loin des autres ?

— Non. L'explication était si naturelle. L'on se doute bien que pour des personnes de condition un hospice ouvert aux gens du commun est quelque chose d'horrible, non seulement pour ce qui serait d'y séjourner, mais encore à l'avoir comme proche voisin. Il était déjà à peine croyable que de telles personnes eussent accepté de vivre si près de l'hospice,

dans l'enceinte des mêmes murailles, sans y être poussées par des raisons très fortes. Et comme les vraies raisons n'étaient pas de celles qui sautent aux yeux, quelle raison plus parlante qu'une grave maladie?... Notez-le, d'ailleurs, il ne manque pas de nos hôtes, surtout parmi les femmes, qui souffrent de ce voisinage, et à qui il nous faut rappeler presque chaque jour de quoi il est la rançon.

Ruchard faillit faire observer qu'il se représentait encore très mal ce qu'étaient lesdites personnes, d'où elles venaient, ce qu'elles avaient cherché en se réunissant dans ce lieu, ce qu'elles y trouvaient. Mais il se retint.

— En somme, dit-il, si je comprends bien, vous n'avez pas de précédents sur quoi vous régler?

— Les véritables précédents, s'il y en a, dit en riant le gouverneur, c'est à Barbieri qu'il faut les demander.

— Comment cela? demanda M. Guèbe.

— Vous venez de voir, dit le gouverneur en se tournant vers Ruchard, de quoi il est capable.

Il dit aux autres :

— Vous savez, la répétition du ballet de Barbieri? J'ai mené M. Ruchard dans la petite salle d'à côté. Sans nous montrer, nous avons glissé un œil dans la fente de la tapisserie.

— J'en suis resté, ma foi, tout plein d'admiration.

— Eh bien! mon avis est que M. Treillaux et M. Barbieri doivent travailler ensemble. Et aussi M. Merilhac, notre second médecin. Sans oublier, naturellement, nos deux apothicaires qui ont, je suppose, leur mot à dire. C'est à eux tous de nous arranger un spectacle de peste froide à faire reculer toute une armée de lansquenets.

***

Ils se séparèrent à la fin du repas. M. Treillaux se chargea de voir aussitôt son confrère Merilhac et Barbieri, et de commencer avec eux un premier débrouillement du projet. Le sous-intendant fut prié d'aller mettre au courant M. de Sarolière :

— Il est de bon conseil, dit le gouverneur. Je n'aimerais pas me lancer dans cette aventure s'il la condamnait d'avance. De plus, nous aurons peut-être besoin de lui, quand le moment viendra de haranguer notre monde. Oui, ces choses ne seront bien faites que si chacun y croit et se les explique... Vous, monsieur Ruchard, je vous emmène à la tour carrée. Prenons nos chevaux.

***

La tour carrée occupait un angle de la muraille, situé lui-même dans une éclaircie des bois. Elle avait au moins quarante pieds de haut. Deux formes d'hommes se montraient au sommet.

Un troisième parut bientôt, s'approcha du rebord, et cria :

— Montez. L'on n'aperçoit rien encore. Mais cela vous intéressera de toute façon. Et je me demande même si... Attachez votre cheval à côté du mien.

Tout l'intérieur de la tour, jusqu'à la plate-forme supérieure, était un espace vide, éclairé par des meurtrières. Un escalier de pierre, à rampe de fer, grimpait, accroché à la paroi, en surplomb, passant, à chaque palier, d'un mur à l'autre.

— Regardez, dit le gouverneur à Ruchard quand il fut sur la plate-forme. Cette échappée, droit devant nous. Et ces deux grands arbres tout au fond. C'est là que se trouve le moulin. Et c'est à peu près entre les deux grands arbres que nous verrions s'élever la fumée. J'en étais justement à me demander s'il n'y avait pas un petit commencement de quelque chose. Hein ? Qu'en pensez-vous ?

— L'on dirait bien que...

En effet, l'air semblait s'épaissir, se troubler, entre la cime des deux arbres. Mais il ne se forma rien qu'on pût prendre, même avec de la complaisance, pour une fumée distincte. Et au bout de quelques minutes, le tremblement lui-même de l'air cessa.

Ils attendirent un long moment sans que rien de nouveau se produisît.

— Je serai plus utile ailleurs qu'ici, dit M. de Bron.

Il recommanda aux deux guetteurs une extrême vigilance. Dès qu'une fumée s'élèverait avec quelque persistance, l'un d'eux devait venir aussitôt donner l'alarme au Prieuré.

— Je serai là, ou dans le voisinage. L'on saura toujours où me trouver.

Ils reprirent leurs chevaux et firent le chemin du retour.

***

M. de Sarolière qui, de derrière sa fenêtre, avait vu arriver Ruchard, passa la tête au dehors, et cria :

— Montez un peu, si vous avez une minute.

Il l'accueillit sur le pas de sa porte.

— Entrez dans mon capharnaüm.

Il l'introduisit dans une petite pièce tout à fait semblable de forme à la plus grande du rez-de-chaussée. Les fenêtres et la cheminée occupaient la même place. Le meuble principal était une table très longue, encombrée de livres et de papiers. D'autres empilements de livres couvraient des bahuts. Des livres et des papiers en tas s'appuyaient même sur le sol et contre les murs. Derrière la table, il y avait une chaise spacieuse, à dossier et à bras ; ailleurs, deux ou trois chaises plus petites. Une béquille et une canne occupaient l'angle d'un bahut et du mur, près de la porte.

— Asseyez-vous. Je garde égoïstement ma grande chaise ; à cause de ma jambe.

Lui-même s'installa, allongeant sa jambe emmaillotée.

— Quoi de neuf?

Ruchard le mit au fait, en quelques mots.

— Quant au projet de défense par la peste froide, je ne vous en parle pas, puisque M. Guèbe a déjà dû vous en entretenir.

— Oui... Il était ici il n'y a pas un quart d'heure.

M. de Sarolière continua gaîment :

— Vous avez assisté, paraît-il, au travail de Barbieri? Quel habile homme! C'est un Mantouan. Il a fait partie là-bas, jadis, de la première troupe qui ait réussi à faire revivre l'art de jouer la comédie à la manière des anciens. Depuis, il s'était plus ou moins réfugié à Lyon. C'est là que le comte de Juzennes l'a trouvé, oh! un an à peine avant de mourir. Mais Juzennes n'y aurait pas songé, sans les voyages qu'il avait faits en Italie, et les relations avec des Italiens de Lyon que depuis il avait conservées. Bref, il vous a plu?

— Lui, je l'ai entrevu à peine. C'est le fruit de ses leçons qui m'a émerveillé.

— Que vaudront-elles, quand il s'agira de composer un tableau de peste tout à fait convaincant?

Il parcourut des yeux son entourage de papiers et de livres.

— Personne ne souhaite plus que moi qu'il réussisse. Ces pendards d'Allemagne ne doivent pas être bien subtils. Il n'est pas fou, évidemment, d'espérer qu'ils donnent dans le panneau. Si je pouvais terminer ce que j'ai en train! Au moins finir le morceau où j'en suis! J'ai entrepris une traduction complète de Lucien de Samosate. Le nom vous dit quelque chose?

— Oui, assurément. C'est un auteur païen, n'est-ce pas, d'une des dernières époques? Est-ce qu'il ne s'est pas moqué des chrétiens?

— Il s'est moqué des dieux et des religions en général. Il avait surtout horreur des fanatiques. Oh! il n'était pas fait pour les gens de cette époque-ci. Il y a beau temps qu'ils l'auraient brûlé ou pendu. Mais du grec, vieux de quatorze siècles, paraît inoffensif, même en traduction. Qui lira cela? Une poignée d'érudits. N'empêche que cela pourra faire du bien, purger au moins quelques cervelles. J'en suis aux deux dernières pages de *l'Histoire véritable*. Une pensée affolante, cher monsieur, est de constater que tant de choses raisonnables ont été dites, avec la verve la plus persuasive, voici quatorze siècles ; et que tout continue à se passer comme si elles n'avaient jamais été dites.

Il reprit :

— Pensez-vous que ces huguenots d'Allemagne en veuillent spécialement à Lucien de Samosate? Ils ne doivent pas le connaître. Je leur raconterai au besoin que c'est un des textes de l'Écriture interdits par l'Église romaine, et que je le traduis pour ennuyer le pape.

Ruchard demanda :

— Y a-t-il d'autres gens, ici, qui se livrent à des études du genre des vôtres ?

M. de Sarolière eut un geste de mépris cordial :

— Rien de sérieux. D'abord, à l'heure qu'il est, personne ne sait le grec.

Il changea de ton :

— Donc, ils ont parlé devant vous de cette idée de peste froide ? Quel est votre avis ?

— J'hésite à en avoir un. Je ne suis pas médecin, ni habitué au spectacle des maladies. Je ne sais pas non plus si ces Impériaux sont faciles à tromper. Ont-ils un médecin avec eux ? Je reconnais d'autre part que vous n'avez guère le choix.

— Entre les genres de défense ? C'est malheureusement vrai.

Il renifla, changea la position de sa jambe, parut méditer.

— Je crains surtout que nos amis ne s'en tirent pas très bien.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, qu'ils ne veuillent en faire trop ; les dames en particulier. Que cela ne tourne à la mascarade. Ces Impériaux sont des buses, je n'en doute pas. Mais s'ils s'aperçoivent qu'on se moque d'eux, ils seront bien plus intraitables qu'avant.

— Que proposeriez-vous à la place ?

— D'éviter qu'ils n'entrent, par tous les moyens qui se pourraient. Par exemple, je leur aurais envoyé un soi-disant guide. Mon guide les aurait amenés du côté de l'hospice. Là on aurait tenu prêts d'avance des cadeaux de vivres, même d'argent pour les chefs. Bien entendu, au cours de la conversation, rien n'interdirait d'évoquer à voix couverte les terribles maladies dont la maison est pleine. Ce que je redoute encore une fois, c'est un carnaval. Je connais mes gens.

Ruchard en profita pour essayer d'obtenir un peu plus de lumières sur les « gens », dont il avait saisi au passage quelques traits, mais dont il continuait à ne pas savoir grand chose. Mais comme il ne voulait pas se donner l'air de poser des questions trop directes, il n'eut aussi que des renseignements de raccroc. M. de Sarolière, peut-être par distraction, ne semblait pas supposer que Ruchard ne fût pas encore au fait de l'essentiel. Il se bornait à répondre par des allusions à ce qu'il prenait pour des allusions ; ou encore il s'en tenait à de ces commentaires qui n'acquièrent tout leur sens qu'à propos d'une situation déjà connue.

Il disait par exemple :

— Une maison qui vit sous une règle est bien plus commode à manier. J'ajoute : bien plus commode à maintenir dans la paix du cœur. Nos gens s'occupent, c'est vrai. Quelques-uns même, jusque parmi les femmes, s'astreignent à des besognes pénibles ou rebutantes. Mais ils n'oublient

pas assez que l'obligation ne vient que d'eux. Ils n'en tirent pas l'apaisement d'esprit qu'il faudrait.

Ou encore :

— Vous avez touché à la question de leurs origines. Certes, il n'y en a pas un seul, ni une seule, qui n'ait traversé, à un moment ou à l'autre, de dures épreuves. Sans cela ils ne seraient pas ici. Ceux qui, comme moi, ont choisi cette vie par une décision tout à fait libre, oui, parce que le reste leur faisait horreur, ou les eût contraints non à une comédie d'un jour mais à de perpétuelles simagrées, se comptent sur les doigts d'une seule main... et il y a des doigts de trop. Pour presque tous, donc, c'est un refuge, au sortir de tempêtes parfois épouvantables, et un refuge qu'ils n'avaient jamais espéré. Mais ils ne s'en souviennent plus. Je vous le disais ce matin : quelques-uns, surtout quelques-unes, ont l'audace de s'ennuyer. Oui. Ils regrettent l'agitation du monde. Comme si l'agitation du monde n'avait pas été pour eux un étouffement de périls sous lequel ils ont crié grâce! C'est à crever de rire. J'ai envie de leur déclarer parfois : Mais retournez-y donc! Qui vous retient?

Il dit aussi :

— Un autre inconvénient est que presque tous avaient de la fortune, en ont encore, tout au moins se persuadent qu'ils ne sont pas à la charge de la communauté. Oh! M. Guèbe aurait peut-être à dire là-dessus. La vérité, cela oui, c'est que le Prieuré ne coûte pas un liard à l'hospice, bien au contraire. L'hospice est très riche, d'ailleurs. Pour ce qui est des gens de ce côté-ci, les comptes entre eux ne sont pas des plus stricts. Moi, par exemple, j'abandonne à la maison tout mon revenu. Ma dépense n'est pas bien grande. Il se peut fort bien que telle de nos jolies dames, de celles qui se plaignent le plus volontiers, doive certaines douceurs, certains agréments, au superflu de ma bourse.

Il éclata de rire :

— Et ne vous imaginez pas que je rattrape cela par quelque paiement en nature.

Cette plaisanterie permit à Ruchard de demander si le voisinage de ces hommes et de ces femmes, dont plusieurs semblaient encore jeunes, ne créait pas d'embarras.

— Ce n'est pas encore trop affreux! répondit gaîment M. de Sarolière. C'est peut-être que je n'ai pas beaucoup d'occasions d'espionner, ni beaucoup de zèle à recueillir les potins. Mais si incroyable que cela paraisse, tout se passe avec une grande économie de scandales. Il faut admettre que ces dames sont bien vertueuses, ou bien habiles.

Il rit de nouveau :

— A moins qu'il n'y ait là une explication de ces attaques d'ennui dont je parlais. Oui. Le génie du lieu a peut-être réussi à faire régner une décence qui défie la vraisemblance. Et l'on en souffre.

Il reprit avec un rire plus confidentiel :

— Si vous restez ici quelque temps, l'on vous parlera bien d'un certain

pavillon, un de ceux qui sont juste derrière la Demi-lune, où quelques personnes se livrent, dit-on, à des études très particulières. Car ce sont bien des études. On ne se borne point à chercher d'aimables divertissements. On prétend à perfectionner un art. Ovide et l'Arétin doivent faire partie des docteurs dont l'enseignement s'applique et se discute... Mais tout cela n'est de ma part qu'ouï-dire. Et peut-être jalousie de pédant, de vieux pédant... Vous êtes censé n'en rien savoir.

Il revint à son propos du début :

— Je vous le répète, ce qui nous manque le plus, ce n'est pas la décence naturelle, ni même, mon Dieu! un raisonnable esprit de modération et d'entente. Ne demandons pas à la nature humaine plus qu'elle ne peut. Non. Ce qui nous manque, c'est une règle. Et c'est en cela que Maître Rabelais s'est trompé. Vous vous souvenez de son abbaye de Thélème?

— Oui, assurément.

— Je sais bien qu'il ne faut pas prendre cette rêverie au pied de la lettre. Mais tout de même! Notre Rabelais croyait un peu trop à la vertu du « Fais ce que veux ». C'est une vertu qui, à la longue, s'épuise. Il faut toujours compter sur cette misérable nature, que nous avons héritée — il baissa la voix — non peut-être tellement du péché originel que des pitoyables sauvages des bois dont nous sommes sortis. Le bonheur nous déconcerte...

Il reprit avec vivacité :

— Je n'invoque pas Rabelais au hasard. J'ai connu très bien le comte de Juzennes, comme je vous l'ai dit, et les démarches de son esprit... j'y ai souvent assisté. Je sais très bien que la Thélème de Rabelais l'avait beaucoup frappé. Certes, il n'était pas homme à croire qu'une utopie se réalise telle quelle, ni à perdre de vue que son institution à lui répondait à une situation toute particulière. Mais, enfin!

Ruchard se leva :

— Je vous laisse à votre Lucien de Samosate. Je vous ai beaucoup pris de votre temps.

— Oh!... Il est bien vrai que je serais content d'en finir avec ces deux pages. On doit m'avertir dès qu'il y aura un changement du côté de Cornaboux. Mais qui sait? L'orage passera peut-être plus loin, sans nous toucher. Cornaboux est un homme de ressources.

***

Ruchard, qui avait emprunté un livre à M. de Sarolière, passa la fin de la soirée devant les braises de son feu. Il se demandait ce que Piquereau avait pu devenir.

Il le vit enfin arriver, portant un panier où il y avait un en-cas.

— J'ai pensé, dit le valet, qu'avant de vous coucher vous auriez peut-être faim ou soif.

— Bonne idée. Et quoi de nouveau?

— Le branle-bas continue entre le Prieuré et la Demi-lune. Ils déménagent des lits. Ils font toute espèce de préparatifs.

— Pas encore de fumée noire?

— Non, paraît-il. Le gouverneur en est à se demander si Maître Cornaboux a bien la liberté de ses mouvements. Imaginez que les Impériaux l'aient chassé de sa cuisine. Comment s'y prendra-t-il pour faire sa fumée?

— C'est vrai. Et que dit Toinon? Tu l'as vue?

— Oui. Il y a encore un instant elle était dans la cuisine du Prieuré. Elle n'en sait pas plus que nous. Elle avait offert d'aller un peu dans le bois, à la découverte, pour se rendre compte; en se faisant accompagner, naturellement. Le gouverneur n'a pas voulu. Il a dit qu'il était trop tard, et qu'on verrait demain matin.

— Quelle est ton idée, maintenant, sur les gens d'ici?

Piquereau prit un air d'importance :

— Ce n'est pas une simple idée que je me fais. Je me suis renseigné.

— Et alors?

— Ils viennent d'un peu partout, c'est-à-dire plutôt des pays voisins, sauf exception. La plupart, le comte de Juzennes les connaissait déjà.

— Oui, mais...

— Il était en relations avec eux. C'étaient des amis, pour ainsi dire. Un bon nombre sont gentilshommes. D'autres sont des bourgeois. Il y a même un abbé pour le service de la chapelle.

Piquereau ajouta avec un rire :

— Je ne pense pas qu'il soit accablé de travail. D'après le calcul que j'ai fait, ils doivent être une cinquantaine...

— Cela ne me dit toujours pas pourquoi ils sont venus se rassembler ici, à un moment plutôt qu'à un autre.

— Si je ne me trompe, beaucoup étaient dans le cas de monsieur.

— Qu'entends-tu par là?

— Eh bien! Ils se savaient menacés et ils cherchaient un refuge.

***

Ruchard passa une nuit très silencieuse et dormit plus profondément qu'il n'avait espéré. L'idée que les Impériaux pouvaient surgir sans se faire autrement annoncer lui flottait dans l'esprit; mais ne lui donnait guère plus d'agitation qu'un événement imaginaire conté dans un livre.

Il était déjà réveillé quand il entendit Piquereau sortir de la maison. Il sommeilla de nouveau.

Piquereau revint, un panier à la main, mais très ému.

— Monsieur est encore au lit! Et les Impériaux arrivent!

— Comment cela?

— Il y a la fumée noire. Depuis plus d'une heure.

— La fumée noire... avec des flammes?

— Non... pas encore... concéda Piquereau d'une voix déçue. Mais les flammes peuvent venir d'une minute à l'autre.

— Pour l'instant, tout ce que cela prouve est qu'ils sont au moulin.

Ruchard se leva, fit sa toilette, se servit de la collation que Piquereau avait eu, malgré tout, le sang-froid d'apporter.

— Monsieur peut garder tout pour lui, s'il en a envie. J'ai déjà mangé un morceau à la cuisine.

Au moment où Ruchard se proposait d'aller aux nouvelles, il entendit des gens — deux ou trois hommes, semblait-il — approcher du pavillon en discutant avec bruit, y pénétrer, l'un d'eux monter à l'étage.

Quelque temps après l'on frappait à la porte de l'appartement. M. de Sarolière se montra, appuyé cette fois non sur une béquille, mais sur une canne ; il dit :

— L'on vient me chercher.

— Pour délibérer avec le gouverneur, sans doute ?

— C'est probable ; étant donné la fumée noire... vous savez déjà, n'est-ce pas ? Mais, si je comprends bien, l'on ne m'a pas attendu pour prendre les décisions.

Il rit.

— Si M. Guèbe est venu me consulter hier, c'était seulement pour la forme. C'est à l'exécution qu'on en est maintenant, et mes services sont requis... Lorsque vous connaîtrez mieux notre cher de Bron, vous vous étonnerez moins.

— Quels services ?

— Oratoires, cher monsieur, ou prédicatoires. Il semble que l'on me réserve la mission de haranguer les troupes... Oh ! c'est ma faute. Je me suis laissé peu à peu assigner ce rôle ridicule.

— Il va donc y avoir une assemblée ?

— Oui, je pense. Avant que chacun joigne son poste aux remparts. Oh ! il s'agit de remparts tout métaphoriques et d'une artillerie d'apothicaires.

— Vous savez ce que vous allez dire ?

— Oh ! Toujours la même chose. Que nous devons nous pénétrer de la valeur de ce qui est en jeu. Que les moyens sont pénibles, ou désobligeants, mais qu'il faut en passer par là, sous peine de bien pis. Que d'une façon générale ce n'est pas notre faute si la terre est un lieu si habité, et pourtant si peu habitable. Et ce qui me passera par la tête... Vous voyez ? ces deux gaillards vont m'emmener en chaise à porteurs. Je deviens précieux, et j'ajoute princier. Vous ne nous accompagnez pas ?

— L'on ne m'en a pas prié.

— Mais moi, je vous invite.

— Écoutez. Piquereau va partir avec vous. Si l'on souhaite ma présence il reviendra me le faire savoir.

***

Piquereau, en effet, revint :

— M. le Gouverneur vous attend dans une heure environ. Il m'a dit de vous dire que s'il ne vous avait pas fait appeler en même temps que M. de Sarolière, c'était à dessein.

— Je m'en doute. Mais en as-tu deviné la raison ?

— Il m'a dit : « Je veux lui montrer les choses quand tout sera prêt. Qu'il ne s'impatiente pas ! »

— Et nous irons là-bas sans autre avis ?

— Oui, dans une heure.

Ruchard faillit céder à un mouvement d'amour-propre. « Je me dérangerai quand on prendra la peine de m'envoyer chercher. » Puis il réfléchit que sa position ne lui permettait pas d'être à ce point chatouilleux. Et après qu'une heure se fut largement écoulée, il se mit en route avec Piquereau. Le vent lui apporta une odeur qui lui parut singulière. Mais il n'y prêta pas attention, et pénétra dans le Prieuré.

Il trouva le gouverneur dans le vestibule, distribuant des ordres :

— Je vais vous prier d'attendre encore, cher monsieur. Asseyons-nous dans cette petite salle. Ils ont à terminer leurs préparatifs. Tout cela est un peu bousculé. Du côté de la tour carrée, rien de nouveau. Mais le signal peut venir d'une minute à l'autre. Et il n'est même pas impossible que le système de Cornaboux n'ait pas marché.

Il dit ensuite :

— Je ne vous ai pas demandé de participer à nos préparatifs, parce qu'il m'a semblé que là où vous seriez le plus utile, ce serait en voyant les choses d'un œil tout frais, comme un homme qui vient du dehors. Vous allez pouvoir nous dire : « Moi, je m'y serais laissé prendre », ou bien : « C'est manqué ». Je n'ose plus me fier à mon propre jugement. Et vous le sentez bien, si cette parade n'est pas parfaitement réussie, loin de nous servir, elle aggravera notre cas. Elle mettra ces bandits en fureur. Aucune conversation raisonnable ne sera plus possible.

— J'ai entendu dire que M. de Sarolière avait fait sa harangue ?

— Oui. Et fort bien, ma foi. Il était impossible de peindre plus vivement la situation, ni de mieux donner à chacun le sentiment de sa tâche. Il a même fait vers la fin allusion à une idée assez nouvelle qu'il semble avoir. Je vous ai dit qu'il était notre Ésope et notre Tyrtée. Je crois qu'il mériterait aussi de devenir notre Lycurgue.

— C'est-à-dire ?

— De nous donner des lois.

M. de Bron ne s'expliqua pas davantage. Un homme de service se présenta :

— M. Treillaux fait dire que vous pouvez venir, monsieur le Gouverneur.

Ils franchirent la pelouse. L'odeur qui avait déjà frôlé Ruchard vint à leur rencontre, si marquée cette fois qu'elle imposait l'attention. Le gouverneur vit Ruchard mal réprimer une moue d'écœurement.

— Qu'en ditez-vous ?

— Cela fait partie du spectacle ?

— C'est une façon d'y préparer le spectateur.

— Il faut avouer que si le but est de vous mettre dans l'esprit les idées de pestilence et de pourriture, il est atteint. Comment ont-ils fait ? Ils se sont procuré des charognes ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas. Mes deux médecins sont ingénieux. Pour le moment, vous n'avez pas à vous interroger sur les moyens. Ce qu'on vous demande de juger, c'est le résultat.

Ils arrivaient au seuil d'une des gracieuses maisons. Dès que la porte s'ouvrit, l'odeur, sans croître beaucoup, sembla devenir l'étoffe même de l'air qu'on respirait. Et du coup il se faisait irrespirable. Comment allait-on pouvoir s'enfoncer, en restant vivant, dans ce monde de miasmes infects et insidieux ?

La personne qui leur avait ouvert était une femme, âgée semblait-il, plus ou moins vêtue à la façon d'une religieuse. Elle avait la taille épaisse, le dos courbé. Un voile blanc lui tombait sur le visage.

A travers le vestibule, des linges souillés pendaient à des cordes. Sur le battant d'une porte, à gauche, était accroché un carré de toile où l'on avait peint une croix jaune.

La femme posa la main sur la poignée de la porte. Elle dit à voix basse :

— Peste froide. Cela s'attrape par le souffle. Tâchez de ne pas respirer.

Elle écarta son voile. Le gouverneur hésita un instant à la reconnaître. Puis il éclata de rire :

— Ah ! c'est vous, Agnès ! Il sera prudent de garder votre voile baissé. Le maquillage n'est pas mauvais. Mais les yeux sont bien jeunes. N'est-ce pas, monsieur Ruchard ?... Où avez-vous pris ce costume ?

— Une des sœurs de l'hospice me l'a prêté. Je l'ai modifié un peu. Je suis censée me tenir tantôt dans cette maison, tantôt dans la maison voisine.

— L'odeur est bonne. Mais je n'approuve pas trop ces linges pendus. A quoi cela rime-t-il ? On pend du linge lavé ; point du linge sale et sanieux... Mais j'ai tort de parler. C'est l'avis de M. Ruchard qui nous importe.

— J'attends d'en avoir vu davantage.

— Si l'on s'étonnait de ce linge, dit la jeune dame, j'expliquerais qu'on vient le chercher de l'hospice tous les soirs, et qu'en attendant je le mets là pour ne pas empester l'air du dehors.

— Ce qui ne fera guère l'éloge de votre propreté. Mais soit. Entrons.

La pièce était puante et sombre. Tout un angle était occupé par un large lit, où l'on distinguait deux têtes à un bout, une tête à l'autre, et les formes de trois corps sous la couverture. Le dessus de deux bahuts

débordait de pots et de fioles. Au mur figuraient un Christ de bois et des images de piété. Rien ne rappelait les agréments de la vie.

— Nos malades... peut-on voir leurs mines ?

Des halètements, un gémissement léger, venaient des deux extrémités du lit, avec assez de vraisemblance.

Le gouverneur s'approcha, suivi de Ruchard. Les trois têtes étaient enveloppées de linges. Les draps remontaient jusqu'aux mentons. Le peu des visages qui pouvait s'apercevoir était jaunâtre et tacheté.

— Eh bien ? fit le gouverneur.

— Dans cette lumière, répondit Ruchard en hésitant, je crois que le premier venu s'y laisserait prendre... Mais si l'on vous demande, madame, d'écarter le rideau de la fenêtre ?

— Je prétendrai que les médecins l'ont défendu... que, dans la peste froide, le grand jour produit une douleur insupportable au fond des yeux.

— Il faudra, fit observer le gouverneur, que dans les autres maisons on n'oublie pas de dire la même chose.

— Nous nous sommes mis d'accord. Les médecins le diront aussi.

— Oui... Il est vrai que tout cela suppose que la curiosité ne tiendra pas longtemps devant le dégoût.

— Justement, cette odeur, dit Ruchard en arrêtant une nausée, qui est peut-être ce qu'il y a de mieux dans votre affaire, comment l'avez-vous obtenue ?

La jeune femme sourit, en laissant voir des dents, hélas, beaucoup trop parfaites :

— C'est notre secret. Nos voisins s'arrangent de leur mieux. Il faut garder un peu d'émulation.

— Si bien que vous êtes les seuls à répandre exactement cette puanteur-là ?

— Les seuls avec la maison d'à-côté dont je m'occupe aussi.

— Mais si l'odeur des autres est trop différente, cela ne devient pas suspect ?

— Elle n'est pas trop différente, vous en jugerez. L'on pensera tout au plus qu'il y a des étapes sur le chemin de la mort et de la putréfaction.

— Sans aller pourtant jusqu'à l'odeur de sainteté, j'espère ? Car nos maroufles seraient capables de vouloir la renifler de très près.

— Non, non, dit la jeune femme en riant. Cela ne risque pas.

— Quant à vous, Agnès, dit le gouverneur, gare à vos dents. Montrez-les le moins possible. Je ne vous demande pas d'en arracher quelques-unes. Mais hâtez-vous au moins de les noircir.

Au moment de gagner la sortie, il se retourna :

— Mais j'y pense, M. Moynier, qu'en avez-vous fait ?

— Il est là-haut, comme d'habitude.

— Dans son lit ?

— Oui.

— Il dort ?

— A cette heure-ci ? Oh !... plus ou moins.

— Vous avez fait des changements à l'aspect de sa chambre ?

— Bien peu. Nos allées et venues l'ont mis en colère. Vous savez que sa chambre n'a déjà rien de bien riant, et ressemble plutôt à une cellule.

— Oui... Mais songez au contraste pour qui sort d'ici. Vous ne pourrez pas parler de peste froide.

— S'ils insistent pour aller voir là-haut, c'est que nos horreurs d'en bas auront fait long feu. La partie sera déjà bien compromise. Nous pourrons, au besoin, parler d'une espèce de léthargie ou de catalepsie... Il est tout de même entouré d'une jolie armée de pots et de fioles.

— Oui... Et il baigne dans l'odeur... A propos, comment l'accepte-t-il ?

— Nous ne lui avons pas demandé.

Quand ils furent à quelques pas de la maison, et qu'ils eurent pris quelques bouffées d'un air qui par comparaison leur semblait incroyablement pur, le gouverneur s'arrêta un instant et toucha l'épaule de Ruchard :

— Ce M. Moynier est une de nos principales étrangetés. Il dort, à peu près toute la journée, et je puis dire, par doctrine.

— Par doctrine ?

— Oui. Il nous vient d'Amsterdam. C'est un homme des plus distingués. Il a produit autrefois des travaux d'érudition philosophique. Son avis est que le monde a décidément mal tourné... ou plutôt était voué à tourner mal, et ne pouvait s'en empêcher. Une issue, n'est-ce pas, serait la mort volontaire. Mais à la rigueur il y en a une autre. M. Moynier prétend que le sommeil est une forme d'existence qui nous permet de pénétrer et de circuler dans un monde tout différent. Il prétend aussi que son idée est très ancienne ; qu'il est le continuateur d'une secte, dont il a retrouvé les traces dans des documents anciens. Sur sa porte, là-haut, il y a un cartouche, avec un dessin compliqué, et les lettres C.S.S.J.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Compagnons du Sommeil de Saint-Jean. Ce serait le nom de la secte.

— Mais encore ?

— Je ne sais pas du tout ce que Saint-Jean vient faire dans l'histoire. Vous n'oubliez pas que M. Moynier a très peu de temps pour s'expliquer, puisqu'il dort toute la journée. Quand il est arrivé ici, il a fait un ou deux exposés de doctrine, devant quelques-uns de nos amis qui s'étaient dérangés pour l'entendre. Mais depuis, il dort.

— Réellement toute la journée ?

— A peu de chose près.

— Tout ce branle-bas d'aujourd'hui doit fort l'incommoder ?

— A coup sûr. Il s'est déjà plaint bien des fois du bruit que font ses voisins de la maison. Je lui avait offert le logis où vous êtes... M. de Saro-

lière est un voisin bien calme. Mais d'abord M. de Sarolière a protesté qu'il aimait mieux vivre franchement seul qu'avec l'illusion d'avoir sous le même toit un cadavre ou un fantôme. Et puis, M. Moynier éprouve le besoin de se sentir profondément à l'abri. Votre pavillon est isolé. M. de Sarolière, dans son premier étage, ne figure pas une protection très efficace.

— M. de Sarolière pouvait prendre le logement du bas ?

— Il s'y refusait absolument ; malgré l'embarras que l'escalier donne à ses rhumatismes. Vous n'imaginez pas combien il nous faut compter avec les bizarreries de caractère...

— Pour en revenir à votre M. Moynier, quel genre de sommeil a-t-il ? Le savez-vous ?

— Un sommeil très animé, affirme-t-il, peuplé de rêves et d'un intérêt constant.

— Point de cauchemars ?

— Il m'a dit un jour : « Mes cauchemars à moi, ce sont les moments où je me réveille. » Mais il est temps que nous jetions un coup d'œil à la maison d'à côté.

JULES ROMAINS
de l'Académie française.

La fin du conte qui, pour la raison que nous avons dite plus haut, ne sera pas publiée par la *Revue de Paris*, montrera aux lecteurs grâce à quels moyens et à quel concours de circonstances l'hospice échappera au péril ; en même temps que la petite communauté trouvera, dans le péril même, l'occasion de découvrir certaines règles de vie et certains rites.

VICTOR HUGO,

L'AMOUR ET L'ARGENT

(d'après des documents inédits)

COMME tous les dieux, Victor Hugo a sa légende ou plutôt ses légendes. La plus tenace est celle de son avarice. Née des racontars colportés par quelques *tapeurs* éconduits, elle s'est développée au fur et à mesure que furent publiés les contrats d'édition ou de représentation passés par le poète. « Il faut lire, s'écrie là-dessus un critique, il faut lire ces traités rédigés avec une minutie extrême et surchargés de ratures restreignant les droits de l'éditeur, pour avoir une idée des conditions léonines que Victor Hugo imposait et dont il exigeait l'exécution à une minute, à un centime près! »

Rien de moins fondé que cette indignation vertueuse. Ne jouissant d'aucune fortune personnelle, supportant de lourdes charges, détestant les dettes, Victor Hugo a connu toutes les servitudes du métier des lettres. Il a mené dure vie. Thésauriseur, il ne l'est devenu que fort tard. A vingt ans, la faim ne l'a pas épargné. En 1829, les *Odes et Ballades* lui rapportèrent 750 francs, avec lesquels il espérait vivre pendant une année. En 1830, au soir de *Hernani*, il n'avait pas 50 francs chez lui. Entre 1830 et 1840, de quelque côté que l'on pénètre dans son intimité, on y trouve la gêne.

Par bonheur, son imagination était prodigieuse. Elle prenait feu sur toutes choses. Concevait-il quelque œuvre puissante, vers ou prose? Il en supputait le profit, un profit énorme. D'avance, il voyait un pactole coulant chez lui à demeure. Son ton devenait tranchant, impérieux. Il prétendait tenir à sa merci et la librairie et la scène.

A l'épreuve, le projet paraissait-il d'une réalisation difficile? La méchanceté, l'intrigue, venaient-ils à la traverse? Le dieu s'humanisait. Il entrait en composition. Il redevenait un homme de lettres besogneux, incertain du lendemain, et n'ayant pour tous biens que son génie et son courage.

Le portrait de Juliette Drouet placé près du texte est celui peint et gravé par Lim Noël (1832).

Je voudrais ici le montrer sous ce jour, en m'aidant de quelques documents inédits.

I

Nous sommes en octobre 1836. Depuis un an, la production dramatique de Victor Hugo s'est beaucoup ralentie. Sans *la Esmeralda*, représentée cette même année à l'Opéra, et qui n'est qu'un *libretto*, elle serait tombée à rien. Les finances du poète en souffrent, puisqu'à cette époque, comme à la nôtre, le théâtre rapportait beaucoup plus que les livres. Ses amis le représentent comme découragé.

Dans les récits qu'il a plus ou moins dictés à sa femme, sous le titre *Victor Hugo raconté*, il donne de ce découragement le motif suivant : « Je n'avais plus de théâtre. Entre la Comédie-Française, vouée aux morts et la Porte-Saint-Martin livrée aux bêtes, mon art était sur le pavé. » Il entend par là qu'à la Comédie-Française, le public des loges, les sociétaires et jusqu'au petit personnel continuaient de bouder le romantisme et de regarder son chef comme un hôte de passage.

A la Porte-Saint-Martin, autre déboire. Recherché et caressé par deux directeurs successifs, Crosnier et Harel, encouragé par mademoiselle George, la tendre amie du second, Hugo a pu un moment se croire enfin chez lui. *Marion Delorme* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *Marie Tudor* (1834) en portent le témoignage. Mais la direction de Crosnier fut éphémère. Celle de Harel se révéla tellement fantasque qu'un jour le poète et lui en vinrent à un échange de témoins ! Quant à mademoiselle George, c'est à elle que pense malicieusement Hugo quand il parle d'un théâtre livré aux bêtes. Déjà sur l'âge, envahie par l'obésité, la grande artiste versait dans une manie commune à beaucoup de vieilles dames, celle des chiens, des chats, des singes, des perroquets. Pour trouver le chemin de son cœur, il fallait maintenant passer par la ménagerie où elle tenait sa cour et dont un contemporain nous laissa le tableau que voici :

> Oh ! le beau colosse de chair ! Quel Himalaya de talent et quelle souplesse ! Tout à coup, ce massif montagneux s'ébranle, il s'élance, il tourbillonne à travers une salle basse peuplée d'animaux ! Entre les piliers de ses jambes, la dame serre, à l'étouffer, sa progéniture d'adoption. De ses bras cuisiniers, elle caresse et tapote les matous, sa gorge nourricière agace le bec de la perruche. Puis madame court après la chatte, fait aboyer le chien, beugle une tirade de *Clytemnestre* devant la guenon favorite, qui s'empresse de la mimer ! Dites encore qu'elle n'a pas d'âme ! s'écrie le chœur des fidèles. On pâme, on meurt en l'écoutant !

Encouragée par tant de succès, mademoiselle George voulut ouvrir aux bêtes mieux que son intimité, son théâtre. Elle obtint de Harel qu'il louât de temps en temps la Porte-Saint-Martin à des dompteurs, à des dresseurs de chiens savants. Sur l'affiche où son propre nom avait naguère brillé d'un si vif éclat, elle tint à honneur de voir inscrit celui d'un ours calculateur ou d'un éléphant virtuose.

Ne fût-ce que par dignité, Victor Hugo crut devoir s'éloigner d'une telle entreprise. Mais ses regrets étaient vifs. Il allait répétant : « Qu'on me donne une scène, des décors, une troupe, je produirai deux drames par an! » Et c'est alors qu'Alexandre Dumas, le duc d'Orléans et Guizot se concertèrent pour lui procurer, sinon un théâtre, du moins le *privilège* officiel de l'ouvrir et de l'exploiter.

Dans ce complot bienveillant, Alexandre Dumas travaillait pour lui. Il connaissait son pouvoir sur la foule. Il savait que son talent quelque peu trivial, serait de mise sur le théâtre d'*art libre* ou même d'*art populaire*, dont rêvait Hugo. Dans la direction de la nouvelle scène, il entendait donc occuper au moins la seconde place. Il ne s'en cachait pas. Il supputait, lui aussi, les bénéfices de l'affaire, allant jusqu'à imaginer que, peut-être, un jour, elle lui permettrait de payer ses dettes.

Jeune et hardi, plein d'allant et de finesse, le duc d'Orléans caressait le projet de former d'avance une nouvelle cour pour sa royauté plus ou moins prochaine. Avec leur platitude d'esprit, leur manque de panache, leurs façons étriquées, les *classiques* lui paraissaient peu reluisants. Sa pente naturelle l'inclinait vers les romantiques, leur enthousiasme, au besoin même leur fougue. Il sentait en eux une force et un point d'appui. Comme eux, il se flattait d'aller droit au peuple et de le gagner. Rien ne lui semblait donc plus indiqué que d'accorder à Victor Hugo un théâtre ouvert à toutes les idées et où le poète pourrait faire représenter ses drames sous le couvert de la bienveillance officielle.

Restait Guizot. Comme presque tous les ministres, celui-là ménageait le prince héritier. Par ailleurs, Hugo ne déplaisait pas à ce doctrinaire doublé d'un sentimental. Il fut toujours pour lui plein de procédés. L'ayant donc fait venir, il lui dit de la façon la plus cordiale et la plus ouverte : « Vous avez raison de demander un théâtre. La Comédie-Française, scène de tradition et de conservation, n'est pas l'arène qui convient à une littérature originale et militante. Le Gouvernement ne fait donc que son devoir en créant une scène pour ceux qui créent un art... Et maintenant, termina-t-il, réglons les termes du privilège! »

Non sans habileté, le poète prit d'abord un air détaché : « Moi, entrepreneur de spectacles, dit-il. Ah! que non pas! Je m'occupe d'art et non point de commerce! » Puis, se ravisant : « Au fait, je pourrai peut-être vous trouver quelqu'un... »

Et, dès le lendemain matin, il mena chez le ministre, et fit agréer par lui, un personnage dont il répondit comme d'un ami : M. Anténor Joly.

C'était un petit homme chafouin, le dos surbaissé, la tête engoncée par une cravate aux cent plis, le corps flottant dans une redingote juponnée, les pieds plats et traînants, la démarche incertaine. Avec cela sourd comme un mur, ce qui achevait de donner à son regard et à toute sa personne un air d'égarement. Ayant quitté Marseille, sa petite patrie, pour faire la conquête de Paris, à la suite de quelques Marseillais notoires, tels que Méry et Gozlan, il s'était d'abord adonné à la typographie. Comme beau-

coup de ses camarades d'atelier, il y avait pris le goût des choses de l'esprit, ou soi-disant telles, et avec ses économies d'honnête ouvrier, il venait de fonder et dirigeait, depuis trois ans, un hebdomadaire, *le Vert-Vert*. En apparence, l'objet de ce journal était le compte rendu des nouveautés théâtrales. En réalité, et sous le manteau, le directeur s'occupait surtout, moyennant quelque honnête récompense, des jeunes personnes pourvues d'argent et qui se croyaient appelées, par quelque décret d'en haut, à monter sur les planches. Il leur ouvrait les avenues de la gloire. D'une lorette prospère, il tirait une ingénue vantée. Demandait-on parfois, comment, étant très sourd, Anténor pouvait apprécier le talent de ces demoiselles ? Il répondait bravement : « Je le devine ! » Et il continuait son négoce.

Du temps qu'elle jouait des bouts de rôle sur les scènes du boulevard, il avait, comme tout le monde, admiré la beauté de Juliette Drouet. Peut-être était-il l'auteur de quelque article à sa louange. Aussi jouissait-il auprès d'elle d'un préjugé favorable. C'est elle, de son propre aveu, qui le signala à Hugo comme un prête-nom acceptable.

Dans les commencements, les deux hommes s'entendirent à merveille. Ayant demandé et facilement obtenu que sa direction fût inaugurée par quelque nouveau drame du grand poète, Anténor Joly se répandait en actions de grâce et criait sa joie sur les toits : « Je tiens mon rêve », proclamait-il. Pour Hugo, « il marchait tout vivant » dans le sien. Il nommait le brave sourd son ami, son « cher Anténor » ou même « Anténor » tout court. Il le présenta à madame Hugo et le reçut à sa table. Il le voyait souvent, quelquefois tous les jours. Il l'étourdissait de projets. Déjà confiant dans l'infaillibilité du peuple, même en matière d'art et de théâtre, il entendait que la nouvelle salle s'ouvrît à portée des milieux ouvriers, par exemple, à la Porte Saint-Denis. Il la voulait vaste, de lignes sobres, mais propre, largement pourvue de lumière et de chauffage. Le luxe de ses décors, de sa mise en scène et des costumes devait être sans précédent.

Anténor Joly se montrait plus circonspect. Sur la question de l'emplacement, il ne dissimula pas qu'à la Porte Saint-Denis les terrains semblaient d'un prix inabordable et il proposa la rue Ventadour, où il existait déjà une vieille salle de spectacle. Ayant laissé à Marseille un frère, vaguement architecte, Constantin Joly, il ajouta qu'on le ferait venir qu'on le chargerait du rajeunissement des locaux, qu'on lui recommanderait l'économie et que, sans doute, on l'obtiendrait de lui. Sur la question des costumes, il ne fit pas d'objection et représenta seulement que « n'ayant pas le sou », il lui fallait avant tout un bailleur de fonds...

Hugo n'était point l'homme des tergiversations. Il se résigna à la salle Vendatour, afin d'arriver plus vite à un résultat ; il accepta même le concours de Constantin Joly sans connaître ni sa figure, ni son talent d'architecte et, au printemps de 1838, utilisant le premier papier venu, il improvisa, probablement sur quelque table de café, un projet de traité.

Beau document où tout semblait calculé à l'avantage du poète. On eût dit un protocole dicté par le Grand Empereur au lendemain d'une victoire. Ce pauvre Anténor paraissait sortir de là ligoté, réduit à néant! Obéir et se taire, tel était son lot.

Ce fut pourtant lui qui l'emporta. Hugo demeura le mauvais marchand de l'affaire. Plusieurs clauses du traité ne furent appliquées qu'à moitié et fort mollement. D'autres, et non des moindres, demeurèrent lettre morte. Le poète piaffa, menaça. Il fut obligé de se résigner. Ainsi apparaissent les servitudes de sa vie d'homme de lettres, sa juste crainte des procès, sans doute aussi le besoin où il était de toucher le plus tôt possible son pourcentage de recettes.

A peu de jours près, la première de *Ruy Blas* (par où devait débuter l'exploitation) fut bien donnée dans le délai qui avait été fixé, exactement le 8 novembre 1838. Mais le soir de l'ouverture du théâtre, rien n'était prêt, les portes des loges grinçaient, le chauffage ne fonctionnait pas. Les costumes semblaient en coton, les décors en papier. L'auteur s'en plaint amèrement dans le *Victor Hugo raconté*.

Il avait exigé que son drame fût joué quarante fois *de suite* pour peu qu'il eût passé le cap de la première. Il y allait pour lui d'un gros intérêt matériel, puisque le succès d'une pièce de théâtre semble soumis à une sorte de vitesse acquise et sa renommée et son autorité s'accroissant au fur et à mesure qu'elle tient plus longtemps l'affiche. Mais là encore, le poète de *Ruy Blas* éprouva une déconvenue et nous voyons apparaître une de ses bêtes noires, M. Ferdinand de Villeneuve.

C'était le bailleur de fonds d'Anténor Joly. Enrichi dans les Pompes funèbres, il avait parcouru tous les grades de cette administration, depuis celui de maître des cérémonies jusqu'à celui de directeur. Il en gardait de sombres dehors, une allure habituelle de deuil, un air componctueux. Rien de plus trompeur. Son cœur et son esprit n'étaient préoccupés que de musique légère. Cet art était son tout, sa raison de vivre. Attendait-on de lui, en le voyant paraître, qu'il appelât *Ces messieurs de la famille?* Des fredons sortaient de ses lèvres. Lui posait-on quelque question sérieuse? Il répondait par un *pont-neuf!* Dans ces sentiments, il fit mettre en répétition, le même jour que *Ruy Blas*, un opéra comique l'*Eau Merveilleuse*. Il arrêta qu'une fois représenté, l'ouvrage alternerait sur l'affiche avec le drame de Hugo. Celui-ci se débattit. Il représenta que les recettes de son drame étaient bonnes et celles de l'*Eau Merveilleuse* très médiocres. Il le prouva pièces en mains. Rien n'y fit. Villeneuve répondit qu'il était bien libre de dépenser son argent comme il lui plaisait. Il signifia à l'auteur de *Ruy Blas* qu'il fallait se soumettre ou se démettre. Et le malheureux poète se soumit.

En ce qui concerne la distribution des rôles. Hugo ne s'était pas contenté d'exiger Frédérick Lemaître. De vieille date, et avant même qu'il fût question de *Ruy Blas*, il avait obtenu d'Anténor Joly que Juliette Drouet fût engagée au Théâtre Ventadour devenu celui de la Renais-

sance. Elle y touchait 250 francs par mois. Dans la pensée de Hugo, ce n'était qu'un début. Il comptait bien que, le moment venu, Juliette serait chargée d'un des principaux rôles de sa pièce, celui de la reine Marie de Neubourg. Mais c'est ici que commencèrent, pour la jeune femme et pour lui, les tribulations qui font apparaître la dignité et la modestie de leur vie, en même temps que la bassesse des intrigues menées contre eux. Rien ne peut les faire mieux connaître l'un et l'autre. Aussi me pardonnera-t-on d'y insister et même de remonter un peu en arrière.

II

Quand il rencontra pour la première fois Juliette Drouet, en 1831, le 26 février, dans un « bal d'artistes », Victor Hugo était le plus malheureux des hommes. La trahison de sa femme avec son meilleur ami Sainte-Beuve avait fait de son cœur, ainsi qu'il l'a écrit lui-même, une lamentable *ruine*.

Heureusement, il quitta le bal, ébloui par la beauté, le charme et l'esprit de Juliette. Et tout de suite, il décida de relever la ruine. Sans se demander un seul instant si ses ressources lui permettraient de faire face aux frais inéluctables d'une liaison, il entama une cour discrète accompagnée de cadeaux. Dès le 29 juin 1832, on le voit s'engager à payer le surplus d'un piano que la jeune artiste venait d'acquérir, le 16 avril précédent, au prix de 1 400 francs. Elle s'était libérée, jusqu'à concurrence de 500 francs. Le poète promit d'acquitter le reste le 25 novembre. Il tint parole et ce fut là, probablement, la première dette un peu importante de sa vie.

Le 2 janvier 1833, les liens se resserrèrent. Juliette assistait ce jour-là dans le foyer de la Porte-Saint-Martin, à la lecture de *Lucrèce Borgia*, où elle avait accepté avec enthousiasme de jouer un petit rôle, celui de la princesse Negroni. L'auteur se montra fort empressé auprès d'elle. Les répétitions ayant commencé, ils se virent presque tous les jours. Les soins de Victor Hugo pour sa belle interprète redoublèrent de délicatesse. Elle y répondit avec une émotion qu'elle ne parvenait pas à dissimuler. Son trouble fut un aveu. Le 17 février, un élan d'enthousiasme et d'admiration réciproques les jeta dans les bras l'un de l'autre.

Il n'est lune de miel qui ne finisse par se voiler. Au bout de quelques jours, les deux amants se trouvèrent en butte aux pires difficultés matérielles. Juliette était alors le caprice et le désordre même. Elle achetait sans besoin, pour le plaisir d'acheter. Quant à payer, « un dieu y pourvoira », disait-elle.

Tant que le dieu fut le prince Anatole Demidoff, célèbre pour son faste et ses prodigalités, les créanciers laissèrent la jeune femme à peu près tranquille. Mais dès qu'ils connurent qu'elle avait quitté ce « boyard » pour un poète dont les rimes seules étaient riches, ils s'émurent, présentèrent leurs notes, se montrèrent menaçants.

Les méthodes de la pauvre fille, en pareil cas, ne laissaient pas d'être assez personnelles. Lui restait-il quelque argent? Elle le distribuait en acomptes *et sans prendre de reçus*. Ainsi gagnait-elle un peu de temps. Sa bourse était-elle vide? Elle envoyait au Mont-de-Piété bijoux, fourrures, argenterie, lingerie fine... Dans les cas extrêmes, elle s'adressait enfin à des usuriers, signait tout ce qu'ils voulaient et s'exposait au pire, la saisie, la vente après saisie, la prison pour dettes.

Victor Hugo ne mit pas longtemps à mesurer la gravité d'une telle situation. Si amoureux qu'il fût, il ne manquait ni d'énergie, ni de décision. Il arrêta donc que sa maîtresse réformerait complètement sa vie, qu'elle renoncerait aux parures, aux toilettes, aux « vains étourdissements » qu'elle viendrait habiter près de lui, dans le Marais, un logement d'anachorète, qu'elle y vivrait de régime, voire de privations, d'un mot, qu'elle « se réfugierait dans le mystère, dans la solitude et dans l'amour ».

De son côté, il s'engagea à payer les dettes, toutes les dettes, et à pourvoir aux modestes besoins de la jeune femme. Il lui fallait donc de l'argent. Mais il était trop chèrement attaché à ses enfants pour prélever sur son budget régulier de quoi entretenir un second ménage. Il prit donc la résolution de se constituer, par le travail, un budget supplémentaire. Quoi qu'il en pût coûter à son légitime orgueil, il rechercha ou accepta des besognes de presse, parfois signées, souvent anonymes, improvisées de nuit, sur quelque coin de table, presque toujours chichement payées. Et l'on put voir ce poète, d'une célébrité déjà européenne, passer, chaque semaine, à la caisse des journaux, grands ou petits, pour y toucher le prix de sa copie.

Ces faits sont connus, par les comptes mensuels que Juliette fut invitée à tenir et qu'elle tint, en effet, jusqu'à sa mort, avec autant de régularité que de dévotion [1]. Deux feuillets, l'un pour les recettes, l'autre pour les dépenses. Deux colonnes par feuillet, l'une ouverte à la nature des recettes et dépenses, l'autre à leur montant exprimé en francs, sous et liards.

De l'étude des recettes, il ressort qu'en 1833, 1834 et 1835, les ressources de l'ancienne princesse Negroni ne dépassèrent point 700 francs par mois. Elles s'élevèrent à 800 francs en 1836, puis à 1.000 francs — exactement 990 francs — à partir de juillet 1840.

Dans le détail de ces sommes, l'argent provenant des besognes de presse accomplies par le poète était mis à l'honneur, sous le titre : *Argent gagné par mon Toto*. Comme elle voyait, de ses yeux, tout le mal que Victor Hugo se donnait pour le gagner, Juliette ajoutait à cette mention générale

1. Un petit nombre de ces comptes furent publiés par mes confrères et par moi-même. Beaucoup demeurent à l'état d'inédits, chez les collectionneurs ou les marchands d'autographes. Il y a peu, un lettré strasbourgeois, M. Léon Rivoire, ne m'en a pas communiqué moins de trente-six, se référant aux années 1835, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842 et 1844. Je n'ai pas d'expressions pour remercier ici M. Léon Rivoire de sa bonne grâce et de son obligeance.

des épithètes plaintives ; elle écrivait : *argent gagné par mon pauvre chéri, par mon pauvre bien-aimé, par mon pauvre bijou, par mon cher petit ouvrier, par mon cher petit forçat.* Elle ne croyait pas si bien dire. Victor Hugo fut alors un véritable forçat de lettres. Il fit litière de son amour-propre et risqua de compromettre sa santé pour rapporter à la jeune femme des sommes d'une modicité invraisemblable. Certains articles lui étaient payés 50 ou 40 francs. Mais il n'était pas très rare que ce prix descendît à cent sous, et on ne voit pas souvent qu'il se soit élevé à 100 francs! Une fois pourtant, en 1840, le poète reçut 380 francs d'honoraires. Une autre fois, le 13 octobre 1841, il n'envoya pas moins de 500 francs à son amie. Sans doute, est-ce ce jour-là qu'il accompagna son cadeau du billet suivant où perce une si noble fierté :

« Ce dimanche matin.

» Cet argent est à vous. Je viens de le gagner pour vous. C'est le reste de ma nuit que j'ai voulu vous donner. Il fallait avoir la chose qu'on me demandait ce matin ou pas. Ma plume m'est vingt fois tombée des mains. Mais c'était pour vous, j'ai travaillé. »

Il y avait, chaque mois, une ou plusieurs semaines creuses, pendant lesquelles les articles de presse ne rapportaient rien. Il fallait trouver une autre ressource. Impossible d'opérer un prélèvement sur le budget de famille : Victor Hugo se l'était interdit une fois pour toutes. Heureusement il portait sur lui, comme tout le monde, un peu d'argent de poche, qu'il désignait sous le nom de *ma bourse*, sans doute parce qu'aux temps romantiques les hommes serraient presque tous, dans leur gousset, une bourse d'étoffe, de tapisserie ou de perles, confectionnée par de chères mains. Le poète y puisait de quoi parer aux menues dépenses de la rue. Il accoutuma d'en tirer aussi de quoi aider Juliette dans les cas pressants. Ainsi fut créé un second chapitre des recettes, sous le titre : *Argent de la bourse de mon Toto.* Ici encore, on relève des chiffres infimes : 10 francs, 5 francs, parfois même vingt sous. Voilà ce que Juliette acceptait avec gratitude.

Le dernier jour du mois venu, le déficit était fatal. Il ne surprenait ni le poète, ni son amie. On l'attendait comme une sorte de Minotaure aux habitudes ponctuelles. C'est tout juste s'il ne trouvait pas son couvert mis. Et on lui donnait à dévorer le « troisième chapitre des recettes », le produit des ventes.

Le nombre d'objets hétéroclites que Juliette avait gardés de son ancienne splendeur était fort élevé. Victor Hugo consentait facilement à ce qu'elle les sacrifiât. Ainsi entreprit-elle une sorte de *liquidation* qui la sauva souvent de la détresse et dura plusieurs années. En janvier 1835, elle « lave » deux robes pour 68 francs. En octobre 1835, on la voit se défaire de deux tapis pour 220 francs. En avril 1837, une « cassolette » lui rapporte 100 francs. En décembre de la même année, elle obtient 2 francs d'une boucle d'oreille dépareillée. En mai 1838, elle cède une

robe moyennant 45 francs, une fontaine de verre, moyennant 40 francs, un couvre-pieds turc moyennant 100 francs ; le 31 décembre de la même année, elle se débarrasse d'un lot de vieille ferraille qui lui procure 10 fr. Et ainsi de suite... L'ensemble des recettes se trouvait enfin amené à un chiffre suffisant pour qu'il y eût balance Juliette respirait. Son poète approuvait.

Étudions maintenant leurs dépenses. Celle du loyer annuel était de 600 francs en 1834 et 1835. Elle s'éleva à 800 francs en 1836. Comme elle était grevée de charges, Juliette l'inscrit, chaque mois, pour 167 fr. 50. La domestique coûtait 20 francs par mois. L'éclairage s'élevait à 50 francs, Victor Hugo ayant pris l'habitude de travailler souvent la nuit chez son amie. De chauffage, il était à peine question. Par les grands froids, Juliette demeurait au lit. Le reste du temps, elle se contentait de *bûches économiques* [1] qu'elle regardait brûler lentement en pensant à son bien-aimé. Le blanchissage « de gros et de fin » coûtait 24 francs. Quant aux dépenses de bouche, elles variaient entre 90 et 150 francs par mois. Le détail en était vite indiqué : au déjeuner du matin, deux sous de lait ; à midi, un plat d'œufs, quelques légumes et un fruit ; le soir, un morceau de fromage et une pomme.

De toilette, il ne fallait point parler. Juliette conservait suffisamment de *nippes*, *guenillons* et *penaillons*, comme elle les nomme, pour n'avoir pas besoin d'étoffes neuves. Elle puisait à même ; elle y découvrait des éléments de robes nouvelles qu'elle confectionnait de ses mains et, à la fin, elle proclamait sur un air de triomphe : « Mon royaume est celui du *retapage* ». Le chapitre des chapeaux était d'un abord plus délicat. N'est pas modiste qui veut. Il fallait lever la difficulté en utilisant les services d'une ancienne habilleuse de la Porte-Saint-Martin, la dame Guérault. Nulle autre, aussi bien qu'elle, ne savait tirer de deux capotes anciennes une capote flambant neuf. On l'honorait, en retour, de quelques billets de faveur pour les représentations des « chefs-d'œuvre de M. Victor Hugo ». Elle était ravie.

Restait la chaussure. Grosse affaire et qui confinait au drame. Juliette avoue ici son embarras. Elle en sort pourtant en prenant un abonnement de 10 francs par mois chez le cordonnier du coin. Moyennant cette somme, le brave homme s'engage à recoudre, rapiécer, voire même ressemeler les bottines, souliers et brodequins de l'ancienne princesse Negroni.

Est-il besoin d'ajouter que ce budget des dépenses ne prévoyait pas un centime pour les plaisirs ? Juliette n'en connaît plus d'autre que celui de recevoir son poète, quand il vient, et de l'attendre quand il ne vient pas. Il y a un vers charmant, qu'on croirait de La Fontaine ou de Racine, et qui est de Fontenelle :

Si je ne le voyais, je l'attendais du moins...

1. Ces *bûches économiques*, encore en usage il y a soixante ans, étaient des agglomérés de déchets de cuir recueillis chez les tanneurs.

A la lettre, ce vers s'applique à l'amie de Victor Hugo. L'attente était devenue pour elle un des éléments du bonheur. Parfois, elle essayait de la tromper en travaillant, en lisant, en écrivant ses innombrables lettres. Le plus souvent, elle n'essayait même pas. Une à une, elle comptait les qualités ou même les perfections de son amant, jusqu'à ce que le sommeil la gagnât. N'est-il pas d'elle, ce mot délicieux : « Je m'endors dans votre pensée »?

J'en aurai fini avec le chapitre des dépenses, quand j'aurai signalé la plus importante, celle des dettes à rembourser, et la plus émouvante, celle qui se réfère à Claire Pradier.

En 1834, Victor Hugo n'avait payé que les dettes criardes. Pour les autres, il avait obtenu termes et délais. A chaque fin de mois, Juliette versait donc, de ce chef, des sommes relativement élevées : 189 francs en janvier 1834, 147 francs en octobre de la même année, et ainsi de suite. Cette charge était accrue du renouvellement trimestriel des reconnaissances du Mont de Piété.

Quant à Claire Pradier, c'était l'enfant que Juliette avait eue, en 1826, de son premier amant, le sculpteur Pradier. En principe, le père devait subvenir aux frais de son éducation. Il s'y était engagé tant par paroles que par écrits. Mais cet homme, vain et léger, payait quand il pouvait, et comme il pouvait. Il lui arrivait d'envoyer 12 francs là où il avait promis 25 louis. Qui donc comblait la différence? C'était Victor Hugo. S'étant pris d'affection pour la petite fille de son amie, il n'admettait pas qu'elle pût souffrir de sa naissance irrégulière. Il la traitait « comme son enfant ». Très souvent, aux fins de mois, on voit donc Juliette inscrire, sur ses comptes de dépense, les frais de pensionnat et d'entretien de Claire : 220 fr. 50 en avril 1841, 187 fr. 50 en novembre de la même année, 42 fr. 80 en avril 1842, 104 francs en juillet de la même année. Pendant les vacances de l'enfant, celle-ci vivait avec sa mère. Elle tombait donc entièrement à la charge du poète. Et Juliette notait : 64 francs pour les vacances de 1842, 72 francs pour celles de 1844. A ce prix-là, on devine que l'enfant faisait maigre chère. Juliette en souffrait. Maintes fois, dans ses lettres, elle nous a confié sa peine : « Aujourd'hui, écrit-elle, ma Claire a eu pour dessert une alberge très dure, saupoudrée de sucre et arrosée de deux sous d'eau-de-vie... »

III

En proie à un semblable dénûment, la jeune femme eût, certes, manqué de fierté et même de bon sens si elle ne s'était pas tournée vers le travail. A la suite de son échec, dans *Marie-Tudor*, en 1834, elle avait, en apparence, renoncé à la scène. Dès l'automne de la même année, elle décida d'y revenir. Et Victor Hugo, qui nourrissait sur son talent et son avenir de fort belles illusions, la fit engager comme pensionnaire au Théâtre-

Français. Ainsi put-elle rêver un moment, non seulement de succès flatteurs, mais encore de succès fructueux qui ramèneraient à son foyer, l'abondance et le confort.

L'affaire n'eut pas de suites heureuses. D'une part, les appointements de la nouvelle pensionnaire, fixés à 3 000 francs par an, furent saisis par ses créanciers, devant même qu'elle se présentât pour les toucher. D'autre part, de bonnes âmes s'émurent. Il y eut des clabauderies. Au nom de la vertu outragée, on dauba sur le poète sans pudeur qui abusait de son influence pour introduire dans le temple de Melpomène une prêtresse dont la robe n'était pas immaculée. Au mois d'avril 1835, on empêcha ainsi la pauvre Juliette d'obtenir même un rôle de suivante, celui de Dafne, dans *Angelo*. Pour éviter que Hugo souffrît de ces perfidies, Juliette s'effaça. Dans une lettre pleine de dignité, elle donna sa démission.

Elle ne renonça pas, pour autant, à se rendre utile. Au contraire. A peine a-t-elle dit adieu au théâtre pour la seconde fois, qu'on la voit assumer, auprès de Victor Hugo, la charge d'une intendante attentive et minutieuse, prodigue de petits soins et de grands dévouements.

Le poète, en effet, n'avait point rencontré, chez sa femme légitime, les qualités d'ordre et de prévoyance qui semblent indispensables à la compagne d'un homme de lettres. Rêveuse à l'excès, l'œil perdu dans le bleu des nues, la pensée toujours en voyage, madame Victor Hugo était incapable de condescendre aux besognes domestiques. Elle n'en avait même pas le souci. L'homme qui la connut le mieux, et pour cause, ne nous cèle pas qu'on la trouvait le plus souvent plongée dans des « apathies mystérieuses », des nonchalances sans fin. La pressait-on d'être exacte à quelque rendez-vous nécessaire, elle répondait : « Ah, laissez-moi vivre! ». Un jour, son fils, Charles, la surprit roulant ses papillotes avec un billet de banque. Une autre fois, quelqu'un la voyant inclinée sur un livre, se pencha pour connaître ce qu'elle lisait. C'était un ouvrage de son mari. Mais elle le tenait à l'envers!

Toujours bon et indulgent, Victor Hugo décorait ces habitudes fâcheuses du nom de *distractions*. Mais, dans le quotidien de la vie, il en souffrait beaucoup. Sa santé en souffrit aussi. Son amour propre de même. Quant il couchait Place Royale, c'était au fond d'une « horrible petite glacière », garnie d'un lit dont le matelas semblait « tapissé de têtes de clous ». Voulait-il travailler? Sa lampe fumait. Sa cheminée en faisait autant lorsque, par rencontre, on y allumait du feu. Sur sa table mal essuyée, l'encrier desséché ne contenait que poussière. Fatiguées ou brisées, les plumes à écrire réclamaient le remplacement ou la taille.

Ni robe de chambre, ni pantoufles. Le poète conservait chez lui ses vêtements de ville fripés, poussiéreux, parfois même tachés, son linge veuf de boutons et insuffisamment blanchi, des chaussures que Juliette qualifiait d'*aériennes*, pour user d'un terme poli, mais qu'à part soi, elle traitait de *poêles à marrons!* Ah, concluait la pauvre femme, quand je

pense à ce que tu es, à ce que tu fais, et au peu de bien-être qui t'entoure, je suis saisie d'une sorte de pitié admirative! »

Heureusement, elle était là, plus prompte que jamais à payer de sa personne et de son industrie. Elle s'attaqua d'abord au matelas « à têtes de clous » et voulut qu'il fût remplacé sans retard par un matelas de laine reposant sur un sommier élastique et un bois de lit neuf. Elle exigea que l'ensemble fût entouré de rideaux confortables et propres à préserver son amant du serein. Et la voilà qui s'enquiert des artisans les moins chers, qui monte leurs étages, débat leurs prix, obtient des rabais, presse l'exécution. J'ai sous les yeux le mémoire inédit qu'elle présenta au poète, à la fin des travaux. C'est merveille de voir comme elle y descend au détail:

« Pour la façon du lit, écrit-elle, 55 francs; pour le fond de sangle, 7 francs, etc. etc. »

Juliette se tourna ensuite vers les vêtements. Elle se fit comme elle dit, « tailleuse pour grand homme ». D'un ancien manteau de théâtre, elle tira « une robe de chambre à ramages » qu'elle doubla de satin violet. Sur un autre de ses manteaux, elle leva « un paletot d'intérieur, tout doublé de velours, le col et les revers du plus beau velours que l'on puisse trouver ». Les pantoufles, elle tint à honneur de les broder elle-même, en tapisserie. Et triomphante, elle écrivit : « Vous voilà ainsi réconcilié avec quelques-unes de commodités de la vie! Quel bonheur! »

Elle passa enfin au linge et aux habits de ville. Elle les nettoya, les ravauda, prit l'habitude de les repasser et de les mettre en plis, leur attribua une de ses armoires, où elle les rangeait avec amour. Peu à peu, quand il dînait en ville ou quand il allait au théâtre, le poète prit ainsi l'habitude de venir chez son amie revêtir sa tenue de soirée. Elle lui servait alors d'habilleuse. Elle l'adonisait. Et dans le moment de son départ: « Ah! s'écriait-elle, je suis furieusement jalouse de vous voir me quitter si beau, si rayonnant, alors que je demeure seule comme Cendrillon! Tant pis! C'est mon œuvre, je vous ai voulu ainsi! »

Mais le chef-d'œuvre de Juliette, au cours de ces années difficiles, ce fut d'étendre aux enfants du poète son affection et même ses soins. Elle n'ignorait ni leur caractère, ni leurs jeunes élans, ni leurs mots puérils. Elle les connaissait tous les quatre par leurs surnoms familiers. Pour les voir de près, elle s'était parfois mise sur leur passage au sortir du collège ou de l'école. Son rêve était de devenir pour eux une sorte de providence mystérieuse et lointaine, un ange gardien à distance.

Ici encore, madame Victor Hugo lui fit la partie belle. Non point qu'elle manquât d'affection pour sa lignée. Mais elle la traitait avec une tendre incurie. Elle prodiguait les caresses. Elle oubliait le raccommodage. On voit alors Juliette s'affairer à découvrir dans ses *friperies* de quoi confectionner une cravate pour celui-ci, un sarrau pour celui-là. On la surprend remplaçant les fonds de culotte. Au mois de septembre 1836, exactement le 8, Léopoldine Hugo fit sa première communion à Fourqueux, où toute la famille du poète était en villégiature. J'ai raconté

ailleurs, avec quelque détail, comment tout le clan romantique fut convié à cette cérémonie et quelle émotion profonde en ressentit l'auteur des *Feuilles d'Automne*. A Paris, au fond de son humble demeure, Juliette n'était pas moins troublée. Elle n'avait voulu laisser à personne le soin d'habiller la communiante. Passant une fois de plus en revue ses *penaillons*, elle s'était jetée sur « un lot de belle mousseline blanche », de quoi couper la robe, l'écharpe, le béguin et le voile. Son aiguille fit le reste. Et le cœur battant, l'âme ravie, elle put mander au poète, dès le 1er septembre : « Me voilà bien contente! Ma Didine va recevoir une très jolie robe, avec laquelle elle pourra faire la belle à l'église ».

Tant d'amour pour le poète, tant d'empressement à le servir, lui et les siens, demeuraient cependant impuissants. Les années 1837 et 1838 marquent certainement une des époques où il fut le plus pressé d'argent. En mai 1837, on voit les recettes de Juliette s'abaisser à 527 francs, et, en mai 1838, à 488 francs. En août de la même année et à la veille de partir en voyage, la jeune femme ne sait ni comment se chausser décemment, ni à qui emprunter un chapeau présentable. Ainsi revint-elle, par une pente insensible, à son ancienne détermination de rentrer au théâtre, pour y gagner quelque argent.

Les circonstances semblaient on ne peut plus favorables. D'un côté, avant même de signer avec Joly le traité relatif à *Ruy Blas*, le poète s'était occupé de faire engager Juliette, par le même Joly, comme *pensionnaire* du théâtre de la Renaissance. Elle avait maintenant un pied dans la maison. D'un autre côté, d'après un des articles du traité, il appartenait à l'auteur du drame d'en ordonner la distribution. Rien de plus facile, dès lors, du moins en apparence, que de faire passer l'ancienne princesse Negroni, de son état de pensionnaire, à celui de titulaire d'un rôle et même d'un rôle important. « Jamais il n'y eut combinaison meilleure et plus sûre », proclamait Juliette. Le poète en tombait d'accord.

Ayant donc terminé, le 11 août, la pièce commencée à la mi-juin, il la lut le 12 août à son amie, qui composa, dans l'instant, un hymne en l'honneur du dieu capable de produire un pareil chef-d'œuvre. Le 14, il lui fit « entrevoir la possibilité » de la charger d'un rôle important, celui de la reine Marie de Neubourg. Elle en crut mourir de joie. Le 15, excipant d'une fatigue bien naturelle, après l'effort qu'il venait de fournir, il lui annonça qu'ils allaient ensemble prendre dix jours de vacances, en Champagne et aux Ardennes. Le 18, enfin, ils grimpèrent, avec leur simplicité ordinaire, sur l'impériale de la diligence, *notre impériale*, disait Juliette.

Nul homme, peut-être, ne fut jamais plus sensible que Victor Hugo, au coup de fouet que donne le grand air. Dès qu'il avait passé les barrières de Paris, son esprit se sentait en bonne fortune avec lui-même. Tout le mettait en joie et en verve, la course d'un nuage, un groupe d'arbres mouvants sur le talus du chemin, l'élan d'un clocher vers les nues. Sa

conversation tournait ainsi au monologue. A Juliette, il appartenait d'admirer et se taire.

Cette fois-ci, la jeune femme connut très vite que son poète était vraiment las. Le paysage, en fuyant, le laissait muet, presque indifférent. Heureusement, elle se sentait, au contraire, riche de beaux projets et de douces espérances. Son cœur était plein de *Ruy Blas* et, dans *Ruy Blas*, du rôle de la reine. « Ah! disait-elle, qu'il va m'être doux de prêter ma démarche, mes gestes, mes regards, ma voix, à cette fille de votre génie! Une nouvelle communion va s'établir entre nous, celle de nos deux esprits, peut-être encore plus intime que celle de la chair. Je n'entreprendrai rien sans vos conseils. Cela va de soi, mais si j'ai le bonheur de les bien suivre et de mériter votre approbation, quelle fierté pour moi, quel juste orgueil, la terre ne pourra plus me porter! »

A ces cris de l'âme, Victor Hugo prêtait une oreille attendrie. Seulement, il demeurait évasif. On eût dit qu'il pressentait les sourdes menées dirigées contre son amie. Il parlait de leur retour à Paris, fixé au 28 août, de la lecture de *Ruy Blas*, attendue pour le 30, de la distribution des rôles, qui aurait lieu le lendemain. Et, sans doute, ne fut-il qu'à moitié étonné quand on le força de renoncer à Juliette comme interprète du rôle de la reine.

IV

L'intrigue ourdie contre la jeune femme fut double. Madame Victor Hugo en disposa les premiers fils sur le métier. Frédérick Lemaître termina l'ouvrage. Je soupçonne fort qu'il y avait collusion entre eux deux. Mais, comme je n'en ai pas trouvé la preuve, je vais ici me borner à raconter les faits.

En 1838, les sujets d'inquiétude ne manquaient point à madame Victor Hugo. Ses quatre enfants grandissaient. Il ne fallait pas seulement nourrir tout ce petit monde! Il fallait l'habiller, élargir une robe par-ci, un manteau par-là, pourvoir au renouvellement du linge et des chaussures. Il fallait enfin payer les maîtres, les livres de classes, les fournitures d'écolier. Le poète acquittait les dépenses de bouche. Mais, pour l'ensemble des dépenses d'entretien, il ne remettait à sa femme que 1 000 francs par mois. Encore ajoutait-il, dans le *règlement* qu'il avait institué sur cet objet, et dont on a retrouvé un exemplaire écrit de sa main, qu'avec cette somme de 1 000 francs, madame Victor Hugo devrait aussi payer la domesticité, le loyer de la maison qu'elle louait chaque année à la campagne, pour sa villégiature, et jusqu'au remplacement de l'argenterie perdue ou de la vaisselle cassée. Des têtes solides eussent faibli devant tant de difficultés. Celle de madame Victor Hugo y perdit la modération et le tact.

Dès qu'elle apprit, par je ne sais qui, que Juliette allait peut-être jouer dans *Ruy Blas*, il lui parut donc indiqué de dire son mot. Et, comme elle avait sur le cœur l'échec de la jeune femme dans *Marie Tudor*, en 1834,

ce mot fut un véritable cri d'alarme : « Monsieur, écrivit-elle à Anténor Joly, vous serez sans doute étonné de me voir me mêler à *(sic)* une chose qui ne regarde en définitive que vous et mon mari. Pourtant, il me semble que j'ai un peu le droit d'agir ainsi quand je vois le succès d'une pièce de Victor compromis et compromis volontairement. Il l'est, en effet, je le crains du moins, car le rôle de la reine a été donné à une personne qui a été un des éléments du tapage qui a été fait à *Marie Tudor*. Je sais que les conditions sont actuellement meilleures, puisqu'au lieu d'aller dans un théâtre malveillant, il (Victor Hugo) va dans un théâtre dévoué et *chez vous*. Mais, monsieur, ce que vous ne pouvez empêcher, c'est l'opinion, opinion qui est défavorable, à tort ou à raison, au talent de mademoiselle Juliette. J'ai quelque espoir que vous trouverez le moyen de donner le rôle à une autre personne. Je ne vois ici, je n'ai pas besoin de vous le dire, que l'intérêt de l'ouvrage, c'est pourquoi j'insiste. »

Cette lettre, aussi peu délicate que mal écrite, madame Victor Hugo ne l'envoya que le 19 août, c'est-à-dire vingt-quatre heures après le départ de son mari pour la Champagne. Ainsi, pensa-t-elle, il ne pourra ni se défendre, ni la défendre.

Je ne sais rien de l'attitude que prit Anténor Joly devant une pareille manœuvre. Mais je suis parvenu à établir la part qui revient à Frédérick Lemaître dans la suite de l'affaire. Elle n'est pas petite.

De ce comédien, on ne connaît guère que les dehors : sa haute mine, l'éclat de sa voix, le feu de son regard, l'ampleur de ses gestes. En fait, il avait un secret : l'envie le torturait. Il ne pardonnait ni la beauté, ni le génie. Encore moins l'amour et le bonheur.

Avec cela, un orgueil immense, l'orgueil d'*un paon que l'on aurait saoulé*, disait Marie Dorval. A l'entendre, ayant fait le tour de la littérature dramatique, il n'y avait découvert aucun rôle qui fût à la taille de son génie. Quand il créa celui de Gennaro, dans *Lucrèce Borgia*, on s'empressa pour le féliciter. Un officieux s'écria : « Sublime, vous avez été sublime! » « Oui, fit-il, d'abnégation... » Il entendait par là que le personnage était trop menu pour lui.

C'est précisément au cours des répétitions de ce drame qu'il rencontra Juliette Drouet. Il fut témoin des soins assidus que lui rendait Victor Hugo. Tout de suite, il en prit de l'humeur et affecta de moquer les deux amants. « Ce pauvre Hugo, s'écriait-il, quel béjaune! C'est pitié! Il ne tutoie pas Juliette. Il lui donne du mademoiselle! Il se courbe devant elle, comme cela! Il lui baise la main! Sait-il pas qu'elle couchait naguère avec le garçon d'accessoires?... »[1]

1. Cette anecdote me fut contée, il y a plus de trente ans, par un homme d'une grande finesse, M. Benezit, auteur du *Dictionnaire des peintres et sculpteurs*. Fils d'un proscrit, il avait passé son enfance à Guernesey, où Juliette Drouet le tint sur ses genoux. Il conservait d'elle un souvenir charmé. Rentré à Paris, vers 1860, et inscrit comme élève chez Frédérick Lemaître, qui venait d'ouvrir une école de déclamation, il l'interrogea sur Victor Hugo et son amie. Le vieux comédien éclata et dégorgea son envieuse colère.

Un peu plus tard, lorsque le poète eut obtenu de la princesse Negroni, qu'elle se réfugiât, pour lui, « dans la solitude et dans l'amour », Frédérick ne les oublia, pour autant, ni l'un, ni l'autre. Par on ne sait quel moyen douteux, il se procura un des comptes mensuels de Juliette, il l'apprit par cœur, et il en fit des gorges chaudes devant l'homme le mieux disposé à l'écouter, Sainte-Beuve. « Ah, dit-il, elle le prendra en lui disant : « *Tu es grand* » et elle le gardera en lui disant : « *Tu es beau !* ». Il y va chaque jour parce qu'il a besoin de s'entendre dire : « *Tu rayonnes* », et elle le lui dit. Elle le lui écrit jusque dans ses comptes de cuisine qu'elle lui soumet (car, avec cela, il est ladre), et elle prend note ainsi : « Reçu de mon trop chéri, reçu de mon roi, de mon ange, de mon beau Victor, etc., tant pour le marché, tant pour la blanchisseuse, quinze sous qui ont passé par ses belles mains. » Sainte-Beuve goûta fort ce récit. Il se promit de le ranger parmi ses *poisons*; les deux compères se quittèrent avec de vraies marques d'amitié.

En 1838, au mois de mai, quand le grand comédien fut pressenti par Anténor Joly pour le rôle de *Ruy Blas*, il courait la province avec une troupe théâtrale. Il était *accompagné* d'une jeune femme, à peine majeure, qui se nommait Atala Beauchène et voulait qu'on l'appelât Louise Beaudoin. Il la connaissait de vieille date, l'ayant vue jouer sur plusieurs théâtre du boulevard, où elle avait débuté à douze ans. Elle demeurait pour lui *la petite Atala*.

Sa taille était, en effet, au-dessous du médiocre, mais elle était bien prise et élégante. Une grande fraîcheur baignait son visage, sa gorge, ses bras. On eût dit un bouquet cueilli du matin. Son regard innocent et docile prévenait beaucoup d'hommes en sa faveur. Les femmes trouvaient qu'elle bêlait ses rôles. Une bonne camarade l'avait surnommée *la moutonne*.

Frédérick l'apprécia, au contraire, pour cet excès de douceur. Comme beaucoup d'orgueilleux, il aimait à intimider, parfois même à humilier. Atala le devina et se fit plus soumise que jamais. Elle devint ainsi pour lui une chère habitude, un besoin. Il en convenait. « Nulle autre, disait-il, ne sait aussi bien qu'elle me montrer son affection. Je me tais. Elle se tait. Je parle. Elle se hasarde à parler. Il n'est pas jusqu'à l'amour qu'elle n'accomplisse à mon commandement ! »

On devine la suite. A peine Frédérick se vit-il en pourparlers avec Joly pour jouer *Ruy Blas* qu'il fit engager Louise Beaudoin dans la troupe de la Renaissance. Leurs contrats furent signés le même jour. Et à peine fut-il question d'attribuer à Juliette le rôle de la reine qu'il présenta contre elle Louise Beaudoin. A l'appui, il invoqua, comme madame Victor Hugo, l'échec de Juliette, dans *Marie Tudor*, son inexpérience de la scène, sa longue disparition. Peut-être alla-t-il jusqu'à observer qu'elle n'était plus dans son printemps. Au contraire, il vanta la jeunesse de Louise Beaudoin, sa connaissance pratique du théâtre, ses récents succès.

Victor Hugo, on le devine aussi, put à peine défendre Juliette. D'autant

qu'Anténor Joly lui avait fait part d'une sorte d'*ultimatum* ainsi conçu : sans Louise Beaudoin, Frédérick rompra son contrat. Le 3 septembre, Juliette fut donc définitivement évincée, et le 9, avec de tendres ménagements et une tristesse vraie, son poète dut lui annoncer qu'il fallait dire adieu au rôle de la reine.

Par bonheur pour la pauvre femme, le dévouement était son affaire, et le courage son climat. Sitôt qu'elle fut seule, elle avisa des hardes qui étalaient, dans un coin, la misère de leurs déchirures. Elle les ramassa, s'assit et, penchant sur elles sa taille souple, naguère encore tant admirée, elle se mit à les ravauder en dévorant ses larmes. « Car, écrivit-elle le soir même, les larmes nuisent au bon usage des yeux et ralentissent le mouvement des mains ».

Victor Hugo ne montra pas moins de constance. Il alla d'abord jusqu'au bout de sa déconvenue : *Ruy Blas* fit plus de bruit que de recettes et provoqua, dans la presse, autant de critiques que d'éloges. Des amis de l'auteur n'applaudirent parfois que *du bout des gants*. Il ne montra nulle acrimonie. Il ne fit aucune plainte. *Le Rhin* lui trottait déjà dans la tête. Il se mit à travailler au *Rhin*, opposant ainsi au mauvais sort ce qui le distingua toujours : un cœur vaillant, une pensée altière.

Je termine ici cette esquisse de la vie intime de Hugo, entre 1832 et 1838. Et je le demande : dans tout ce que je viens de conter, où donc est l'avidité ? où l'avarice ? Je n'aperçois, pour ma part, qu'un grand laborieux, toujours aux prises avec les difficultés matérielles de la vie et s'évertuant à les vaincre. Économe et ordonné, certes, il le fut. Mais l'économie et l'ordre ne semblent-ils pas sagesse quand on veut garder l'indépendance de sa plume et léguer à ses enfants un renom d'honneur et de probité ? Aimerait-on mieux que le poète eût vécu à la manière d'un prodigue en proie aux huissiers, comme Dumas le père ? ou bien qu'il eût pris pour modèle un Balzac ? Sur *les finances* de ce dernier il a été publié un ouvrage plein de mérite. L'auteur de *la Comédie humaine* en sort diminué. Le jour, au contraire, où l'on écrira un livre de la même valeur sur *les finances de Victor Hugo*, tenons pour assuré que l'auteur de *Ruy Blas* en sortira grandi.

LOUIS GUIMBAUD

COMBAT POUR RIRE

Au coin de la chaussée d'Anvers la pluie redoubla de violence et Stephan Pawliak se mit à courir en rasant les murs. Le vent balayait les boulevards et s'engouffrait entre les maisons, en tordant les longues mèches blêmes de l'averse. D'un saut, l'homme se réfugia dans l'entrée d'un magasin et attendit. Il était trempé. En moins de cinquante mètres de course, la pluie avait transpercé son veston et le froid humide lui pénétrait le corps. Il rentra les épaules et enfonça les mains en poche, en frissonnant. Le trottoir et la chaussée s'étendaient devant lui, vernis, laqués par la bourrasque de février. Un tram 47 passa, et ses lumières brillèrent sur les pavés luisants. Quand il eut disparu on n'entendit plus que l'eau frapper la rue et se dégorger par les tuyaux de décharge. Le vent secouait la grosse lampe du carrefour, en faisant danser les ombres sur les façades. En face, dans une brasserie déserte, un harmonium attaqua *Marinella*. Résonnant entre les murs nus, la musique passait facilement l'obstacle des vitres closes et embuées du café.

Stephan Pawliak passa la tête hors de son refuge et regarda, plus loin, sur le même trottoir, l'entrée violemment éclairée du *Palais Baudouin*. La foule se pressait sous la marquise ruisselante du dancing. Trente mètres à peine séparaient l'homme du public qui se poussait vers les guichets, mais la pluie qui rejaillissait sur le trottoir parut à Stephan Pawliak un obstacle momentanément insurmontable. « J'ai le temps, pensa-t-il, *ils* ne commencent pas avant huit heures trente. » Il se rencogna dans son abri et frissonna à nouveau.

Alors son regard tomba sur la vitrine du magasin où il s'était réfugié. Un instant il resta fasciné pendant qu'un flot de salive lui emplissait soudain la bouche. Il l'avala, mais aussitôt l'eau lui envahit à nouveau le palais. Stephan Pawliak arracha son regard de l'étalage et tenta de penser à autre chose. La pluie tombait à l'oblique, tendue, avec de subits mouvements de draperie secouée par le vent. Une voiture passa en faisant rejaillir une flaque et freina en s'approchant du trottoir. Mais Stephan Pawliak ne voyait rien : ses doigts jouaient inlassablement avec les quelques pièces qui tintaient au fond de sa poche. Cinq... six... sept... Il pourrait les compter jusqu'au Jugement dernier, elles ne feraient — toutes ensemble — jamais plus de sept francs cinquante. Les yeux de l'homme

glissèrent et revinrent vers l'étalage du pâtissier. Une seule lampe brillait dans la vitrine du magasin obscur, mais elle suffisait pour faire luire la croûte brune des gâteaux rangés sur un plat de verre. L'homme se chercha des excuses : « Était-ce bon de manger, *avant?* » Il lutta, tout en sachant déjà qu'il succomberait. Toutefois, sa main hésita encore avant d'appuyer sur le bec-de-cane.

Le timbre de la porte d'entrée tinta dans le magasin vide. Quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles Stephan Pawliak pensa s'enfuir. Il jeta un regard rapide autour de lui et, d'un mouvement irréfléchi, saisit un gâteau gluant qu'il enfouit dans sa poche. Puis il rougit violemment, car la porte de l'arrière-magasin s'ouvrait et la pâtissière apparaissait.

— C'est combien ça? demanda l'homme.

Et il désigna le plateau dans la vitrine. Il avait un fort accent.

— Un *casque* ou un *baulus?*

— Je ne sais pas : ceux-là, les ronds...

— Trois francs.

Stephan Pawliak hésita.

— Donnez-m'en un.

Il mangea, sans hâte. Quelle que fût la lenteur avec laquelle il mastiquait, l'homme eut pourtant bientôt fini. Il mit la main en poche et la retira.

— Donnez-m'en encore un, fit-il, résolument cette fois.

Le gâteau sucré avait terriblement réveillé son appétit. Désormais, il avait l'impression qu'il pourrait manger ainsi dix, vingt *baulus* sans que son appétit en fût rassasié. A quoi bon se priver? Il aurait de l'argent, tout à l'heure. Et puis ce n'était certainement pas mauvais, *avant*. Au contraire. Il semblait à Stephan Pawliak que ses forces revenaient déjà.

Derrière le comptoir, la femme le considérait d'un regard inexpressif et ennuyé. Sous l'étoffe humide du veston, la carrure de l'homme apparaissait, très large, bien déliée du cou. Le visage de l'étranger était celui d'un homme n'ayant pas encore atteint la trentaine, mais il y avait on ne savait quoi de las, de vieux dans ses traits ; et son regard était inquiet.

Dehors, le vent se calmait. Maintenant la pluie tombait, régulière, bien droite et légère, établie pour la nuit ; et Stephan Pawliak n'avait plus en poche qu'un franc cinquante. Il attendit une seconde sur le seuil de la pâtisserie, boutonna son veston et s'élança. Il fit en courant la trentaine de mètres qui le séparait du *Palais Baudouin*. Ses foulées étaient d'une souplesse quasi animale. L'homme sauta la marche en pénétrant dans le hall brutalement éclairé et s'ébroua. Les bords de son feutre rabattu dégouttaient de pluie.

La foule se pressait aux guichets. Au-dessus des portes battantes aux

glaces biseautées, un calicot aux grandes lettres rouges et noires barrait toute la largeur de l'accès :

Ce soir :
Première Éliminatoire de la
COMPÉTITION DES NÉO-LOURDS
50 000 francs de prix.

Plusieurs affiches, toutes semblables, étaient épinglées aux murs. Un dessin grossier y représentait deux boxeurs dont l'un, sans réagir, encaissait un coup de son adversaire. Des lettres blanches sur fond bleu précisaient la nature du spectacle : « *Compétition réservée aux jeunes gens âgés de plus de dix-sept ans n'ayant jamais combattu en public et pesant au moins soixante-quinze kilogs.* »

Mais Stephan Pawliak ne s'attarda pas à les lire : il se frayait passage vers l'une des portes d'entrée en guettant le casque blanc de l'agent de service. Le policier était lourd et gras ; « si gras, pensa Stephan Pawliak, qu'on pourrait lui donner un coup de pied au cul et s'enfuir sans qu'il puisse vous rattraper ». Ce serait intéressant et sportif. C'était un bon métier, celui d'agent de police : on voyait que celui-là mangeait tous les jours, et à chaque repas. En piétinant dans la foule, le regard de Stephan Pawliak revenait irrésistiblement vers l'homme au casque blanc, mais comme il s'en approchait l'étranger baissa la tête et ne releva plus les yeux : à nouveau, la crainte le prenait qu'on lui demandât ses papiers. Il tendit sa carte de participant et pénétra dans la salle.

La réunion n'avait pas encore commencé, mais déjà la fumée mettait son halo autour des lampes. De grandes glaces couraient le long des murs et plus haut, jusqu'au plafond, des fresques aux couleurs crues représentaient des femmes nues dansant avec insouciance dans une forêt vierge. Le décor avait la banalité vulgaire d'un dancing de faubourg. A mi-hauteur du plafond, une galerie à la rampe de fer forgé courait le long des murs. Elle était déjà envahie par une foule d'hommes en casquettes et de femmes en cheveux qui s'interpellaient bruyamment, d'un côté de la salle à l'autre. Au milieu de la piste de danse, cerné par des haies de chaises, le ring s'offrait sous la lumière aveuglante des grosses lampes. Les glaces le reflétaient à l'infini. Stephan Pawliak ferma les yeux et vacilla, pris de vertige. Les nouveaux arrivants le bousculaient et il fut poussé entre les chaises. L'étranger tressaillit et se retourna d'un bloc quand une main le frappa sur l'épaule. Tout aussitôt son visage se détendit.

— Billet ? demandait le contrôleur.

— Je viens pour boxer.

— Alors c'est pas ta place ici, mon vieux : tu dois rester debout derrière les chaises. Ou alors va là-bas et descends l'escalier : le vestiaire est au sous-sol. On t'appellera.

En bas de l'escalier, à droite, les futurs combattants encombraient déjà la pièce qui leur était réservée. Beaucoup se trouvaient certainement là

depuis l'ouverture des portes, à sept heures et demie, et discutaient avec la fausse insouciance des hommes avant le combat. Certains d'entre eux, muets, étaient assis et attendaient sur l'étroite banquette de bois qui longeait les murs. Stephan Pawliak alla les rejoindre, plongea la main dans sa poche et mordit dans le *baulus* qu'il avait tout à l'heure volé dans la pâtisserie. Mais il n'avait plus faim. Des débris de tabac, des miettes de pain et de la poussière collaient à la croûte gluante de sucre du gâteau. Stephan Pawliak mastiquait machinalement, le cerveau absent. Le vestiaire, au plafond très bas, n'avait pas de porte ; seul, un comptoir le séparait du palier à l'extrémité duquel se trouvaient les lavatories. Chaque fois que s'ouvrait la double porte battante qui en masquait l'entrée, Stephan Pawliak voyait l'alignement de faïence des installations sanitaires, le carrelage en granito du sol et la rangée des hommes tournés face au mur. Quand le battant de droite s'ouvrait tout à fait, on apercevait la masse informe de la préposée, assise sur une chaise, à côté d'une petite table recouverte d'une serviette blanche. Elle avait un grand châle de laine noire sur les épaules et un tablier blanc. La femme tricotait. Quand la porte se rabattait, on ne voyait que le bas de sa jupe aux plis raides et ses larges pieds plats, posés parallèlement sur le sol. En revenant des lavatories, les spectateurs s'arrêtaient et, par-dessus le comptoir, regardaient les futurs combattants se déshabiller dans le vestiaire. « Un zoo, pensa Stephan Pawliak ; ils se croient au zoo. »

Un homme dévala rapidement les escaliers du sous-sol, sauta les trois dernières marches et franchit le comptoir.

— Allez! Dépêchez-vous! Martin et Van Ranst, à vous de commencer. On va vous donner ce qu'il faut.

Le soigneur qui l'accompagnait jeta une grande valise sur l'unique table de la pièce et en retira quelques paires de gants de dix onces, deux ceintures *Everlast*, quatre paires de chaussures et deux culottes, l'une verte et l'autre rouge. Ses gestes étaient pleins de vivacité et d'entrain.

— Zut! dit le voisin de Stephan Pawliak, y m'a foutu des godasses trop grandes.

Déjà nu, il s'habillait pudiquement, sa chemise ramenée en boule devant son bas-ventre. Quand il dut passer la coquille *Everlast*, il se tourna vers le mur. Il avait de gros membres épais et rouges et un visage tout rond, avec de grands yeux candides et un peu ahuris. Bientôt, il fut prêt. A l'autre bout de la pièce, son adversaire se hâtait. Nerveux, il ne parvenait pas à lacer ses bottines. L'homme qui avait sauté les dernières marches de l'escalier s'approcha et lui attacha rapidement ses gants. Il avait un visage ravagé, déjà profondément marqué par l'âge, mais très mobile, que la vivacité de ses expressions rendait presque juvénile malgré ses cheveux étonnamment blancs.

— Qui c'est? demanda Stephan Pawliak à son voisin.

— Tu le connais pas? C'est Prémont, le manager.

Le boxeur aux bras rouges se dirigea vers les lavatories et revint aussitôt, l'œil inquiet.

— Dis donc, tu ne pourrais pas m'enlever un gant? J'y arrive pas. Et puis y a encore cette saloperie de ceinture *Everlast*. J'aurais dû y penser plus tôt, bon Dieu!

Il s'énervait.

Le manager Prémont surgit comme Stephan Pawliak dénouait le lacet de coton blanc.

— Vous n'êtes pas fous! On a déjà un quart d'heure de retard. Écoutez-les-moi gueuler, là-haut. On vous attend.

Il l'entraîna. On entendit la foule applaudir et crier à l'instant où les deux combattants montaient sur le ring, puis il y eut un silence. On devinait le *speaker* présentant les deux hommes avant le combat. Enfin le bruit d'un gong parvint, atténué. Quelques hommes se levèrent et se dirigèrent vers les lavatories. Stephan Pawliak les suivit. Quand il revint, plusieurs boxeurs s'étaient déshabillés et attendaient, vêtus de leur seul pantalon.

— Trois rounds de deux, ça va aller vite, dit l'un d'eux.

Les bruits de la salle leur parvenaient confusément. C'était une rumeur pleine, bien établie, avec de soudaines rafales de trépignements, de rires et d'applaudissements ironiques.

— Y rigolent, là-haut, dit le nouveau voisin de Stephan Pawliak. On voit que c'est pas eux qui attrapent les pains sur la gueule. T'as déjà boxé, toi?

— Non, dit Stephan Pawliak.

— C'est la première fois que tu mets les gants?

— Oui.

— Alors t'as une chance de les faire rigoler : c'est ce qu'y demandent. Un type qu'a déjà du ring, ça les fait suer, c'est trop classique. Mais parle-moi de deux zèbres qui se cassent la gueule et se bagarrent comme des nègres sous un tunnel : ça c'est du sport! Et si au passage ils en collent un bon à l'arbitre, c'est kermesse. Écoute-les moi rigoler.

Une clameur retentit, aussitôt suivie d'applaudissements sans fin et de nouveaux cris.

— C'est fini. Ça a pas duré long.

Les deux boxeurs revinrent, avec des gueules de délivrés. L'homme aux bras rouges exultait, détendu. Derrière lui, son adversaire pénétra dans le vestiaire; son arcade sourcilière béait et le sang lui couvrait la moitié de la figure. Un soigneur le suivait.

— Te frappe pas. C'est rien, mon vieux : le vétérinaire va rappliquer tout de suite. Deux agrafes et il n'y paraîtra plus. Lève le crâne que je te nettoie ça.

Une odeur d'éther envahit la pièce pendant que l'homme blessé jurait sourdement. Stephan Pawliak regardait l'homme aux bras rouges qui soufflait, assis sur le banc. Il s'étrillait avec une serviette tachée et une âcre odeur de sueur montait de ses aisselles. On l'avait promptement dépouillé de sa culotte verte, de ses gants et de sa coquille, et maintenant il était nu. Toute sa pudeur d'avant le combat l'avait abandonné : il était le vainqueur. Il jubilait.

— Une rigolade. Y m'a juste touché aux épaules et — une seule fois — sur le sommet du crâne. Au second round, d'entrée, je lui ai flanqué dans les gencives un presse-purée de première et il est parti les quatre fers en l'air. Une rigolade, je te dis.

Il fouillait les poches de son veston accroché à la patère. Stephan Pawliak le regarda gratter une allumette et, soudain, il eut une envie terrible de fumer.

— Vous avez une, pour moi ?

— Et comment ! Vas-y, c'est ma tournée.

Il lui lança un gros paquet de *Mervil*. Stephan Pawliak prit une cigarette, puis deux autres, très vite, qu'il enfouit dans sa poche. Il remarqua que ses doigts tremblaient en tenant l'allumette. Dieu, que c'était bon ! Il s'emplit profondément les poumons et rejeta la fumée, lentement, en la regardant monter vers la lumière de la lampe. Tous ses nerfs se détendaient, mais à la troisième bouffée, tout se mit à tourner : il n'avait pas fumé depuis quatre jours. Un instant, Stephan Pawliak se tint immobile, sentant vaciller le sol, et le banc, et le mur sur lequel il dut appuyer les épaules. C'était agréable. Il ferma les yeux, attendit un instant que le vertige se dissipât et aspira une nouvelle fois, prudemment. Mais alors tout son corps sembla se vider et Stephan Pawliak crut vomir.

— Qu'est-ce que t'as ? T'es vert. C'est la trouille ?

L'étranger ne connaissait pas le mot, mais en devina le sens.

— Non, je n'ai pas peur.

— Blague pas, y a pas à en rougir. Moi aussi je les clopais, tout à l'heure. Mais ce n'est pas si terrible qu'on se l'imagine : au premier marron que tu reçois, c'est parti.

Stephan Pawliak continua à tirer sur sa cigarette, mais plus lentement et sans avaler la fumée. Quelquefois pourtant il ne pouvait résister, mais tout aussitôt le vertige le reprenait. « C'est parce que je n'ai pas mangé, pensait-il, c'est sûrement à cause de ça. Mais tout à l'heure, quand j'aurai touché, je mangerai. » La faim le tenaillait à nouveau, plus intense encore que l'heure d'auparavant, dans la pâtisserie. Si on l'appelait assez tôt, les restaurants seraient peut-être encore ouverts, quand il aurait fini de boxer.

Il sursauta.

— Quoi ? demanda-t-il.

— T'étais dans la lune? Je te demandais comment tu t'appelais.
— Ladislas Vajda, fit-il, après une brève hésitation.
— T'es Polonais?
— Oui.
— Ça s'entend. Qu'est-ce que tu fais?
— Ce que je fais?
— Oui, ton métier? Qu'est-ce que tu fabriques?
Cette fois-ci, Stephan Pawliak répondit sans attendre.
— Sculpteur.
— Sculpteur? Ça c'est un truc! fit l'homme étonné. Ce n'est pas publicitaire, pour le public. Moi, je suis charcutier, mais je me suis inscrit comme abatteur. Ça, c'est un métier qu'a du jus! Quand on t'annonce, la foule croit d'avance que tu vas tout tuer.
Il laçait joyeusement ses chaussures.
— Tu sais pas quand tu passes?
— Non.
— Viens, on va voir.
Ils se dirigèrent vers le programme, qu'une punaise tenait épinglé au mur. Chaque fois que s'ouvrait une porte des lavatories, le courant d'air faisait voler le papier. Stephan Pawliak le maintint de la main pendant qu'il parcourait la liste des noms et, en regard de ceux-ci, la profession des combattants : batelier, paveur, coiffeur, musicien, débardeur, manutentionnaire, marin... Beaucoup de ces mots restaient sans signification pour l'étranger. Celui que le manager avait tout à l'heure appelé van Ranst lui poussa le coude.
— Dis donc, c'est ça ton nom : Ladislas Vajda?
— Oui. C'est moi.
— T'es dans le fond du programme. S'y a pas un manquant tu passeras pas avant l'entr'acte. Viens, allons voir les autres : c'est rigolo. J'offre un verre.
En haut, dans la salle, ils se frayèrent péniblement un chemin vers le bar. La foule hurlait. Stephan Pawliak marchait, le regard baissé, étourdi par le bruit. L'abatteur cria.
— Regardez-les! Non, mais regardez-les!
Sur le ring, deux hommes se battaient, échevelés. Ils tapaient aveuglément, balayant l'espace de leurs gants, en fermant les yeux. L'un d'eux saignait du nez. Son menton fardé de rouge lui donnait l'apparence d'un clown. Comme il se ruait vers son adversaire, un contre en pleine figure le fit vaciller et son nez parut éclater. Il plongea dans ses gants et s'abrita derrière ses bras levés, comme un gosse sous les taloches. La foule délira quand l'homme tourna le dos et s'enfuit en courant le long des cordes. Ayant perdu tout contrôle, son adversaire le poursuivait en haletant. Il cognait au hasard sur le dos arrondi du fuyard. Soudain il lui décocha un coup de pied.
— Prends un vélo, tu le rattraperas! cria un loustic des galeries.

La salle fut secouée d'un rire énorme. Le poursuivant venait de trébucher et s'effondrait dans les cordes. Emporté par sa course, il ne put se retenir tout à fait et culbuta presque hors du ring. Pendant qu'il essayait de se rétablir, le fuyard s'était ressaisi et lui cognait la figure, les deux poings lancés presque en même temps. L'arbitre essayait d'intervenir mais vainement.

— Quand vous touchez votre argent? demanda Stephan Pawliak.

— J'sais pas, dit celui qu'on nommait Van Ranst. Peut-être dans un mois, si je suis battu dans les huitièmes de finale. Peut-être dans un mois et demi si je passe le deuxième tour.

— Mais ce soir, vous touchez pas ce soir?

— Ce soir? Pas un rond : je suis vainqueur.

— Je ne comprends pas.

Étourdi par la chaleur, par les cris, la fumée et la faim, encore en proie au léger vertige que lui avait donné sa cigarette, Stephan Pawliak suivait difficilement les paroles rapides de l'abatteur. Sans comprendre, il avait lu le règlement qu'on lui avait remis et maintenant la crainte le prenait.

— Vous ne touchez pas d'argent parce que vous êtes vainqueur?

— Évidemment. Il est pas fou, l'organisateur : s'il payait ceux qui gagnent, y en a qui se présenteraient pas à la deuxième distribution, tu penses! Ils empocheraient les sous, et adieu! Et alors, qui resterait pour le faire rigoler, le public?

— Mais ceux qui sont battus, ils touchent leur prix, ceux-là?

— ... Videmment. Bois ton verre.

Stephan Pawliak se détendit. « Ce sera encore plus facile, pensa-t-il : je n'aurai qu'à me laisser battre, et puis je toucherai quatre cents francs. » Il pensa à ce qu'il ferait de tout cet argent, et une fois encore un flot de salive lui noya la bouche. Si la réunion ne se terminait pas trop tard, il irait manger rue des Bouchers, chez *Désiré*. Un beefsteak, un gros, avec plein de pommes de terre, et une salade. Et puis non, il n'irait pas chez *Désiré* : il y avait dîné, un an auparavant, quand il n'avait pas encore déserté, et Stephan Pawliak se souvenait du cuisinier qui se trouvait alors devant ses fourneaux. « Sa gueule ne me revient pas, pensa-t-il : il a une tête calamistrée de bellâtre à la pommade et sa friture doit sentir la brillantine. Non, j'irai ailleurs, dans le meilleur restaurant de la rue des Bouchers. Et là je commanderai un beefsteack avec un tas de frites, et une salade. » A cette pensée, Stephan Pawliak se prit à rire. Toute scintillante de verres et de lumières, la grande glace du bar lui renvoyait son visage, celui de l'abatteur, celui de tous les autres consommateurs et là-bas, plus haut, dans le coin, tout un morceau du ring et les jambes des deux types qui se bagarraient, entre les cordes. La foule gueulait toujours.

Et soudain une grande faiblesse envahit Stephan Pawliak. Il sentit ses jambes mollir, devenir vides, inconsistantes, pendant qu'une immense nausée lui creusait le ventre, relevait son estomac, lui montait à la gorge. Et la salle, et le bar, et les glaces avec leurs reflets, leurs lumières, les

jambes des deux types dans le ring et toutes les bouteilles se fondirent; tout cela vira lentement et glissa devant les yeux de l'étranger.

— Je reviens, dit-il en posant son verre vide sur le comptoir.

Vite! Plus vite! Stephan Pawliak bouscula les consommateurs et courut vers le vestiaire. Il descendit l'escalier en vacillant, poussa la porte battante des lavatories et n'eut que le temps de se pencher pour vomir. Le goût de la bière aigre et chaude qu'il venait d'avaler lui racla la gorge et lui piqua le nez. Il se tenait à deux mains aux séparations des latrines, soulagé soudain, heureux de sentir à son front la fraîcheur des faïences, sur le mur. Il se redressa, la gorge déchirée et des larmes plein les yeux. La préposée le vit s'éloigner en flageolant.

— Saoul! dit-elle à voix haute. Saoul comme toute la Pologne. Et ce salaud-là est venu tout salir ici.

Mais Stephan Pawliak ne l'entendit point. Il atteignit le vestiaire et se coucha de tout son long sur un banc. Il ferma les yeux pour ne point voir danser la lumière; malgré cela, il sentait la banquette se balancer lentement sous ses épaules. De plus en plus lentement. Une odeur de linge humide, d'embrocation, de sang, de sueur et d'éther flottait dans la pièce. Une dizaine d'hommes attendaient encore, à moitié déshabillés.

— Ça ne va pas? dit l'un d'eux, comme Stephan Pawliak ouvrait les yeux.

— Si. Ça va passer. C'est rien.

— C'est le trac. Faut pas t'en faire : vaut mieux tourner de l'œil ici que sur le ring.

— Non, je n'ai pas le trac.

Lentement, Stephan Pawliak reprenait conscience. A la sueur brûlante qui lui avait tout à l'heure mouillé les membres succédait une fraîcheur agréable. Il frissonna. Refermant les yeux, il laissa parvenir à lui une clameur violente, prolongée.

— Encore un de fini, dit l'un des hommes, c'est bientôt notre tour.

Un boxeur revint, intact. Son adversaire le suivait, les jambes molles, soutenu par un soigneur. Le vaincu s'effondra sur le banc et resta là, le regard vague. Il ne fit pas un mouvement pendant tout le temps que passa le soigneur à le déshabiller, comme on démaillotte un enfant. Il se laissait faire, les membres flasques. De temps en temps, l'homme secouait la tête.

— Un knock-out formidable, expliqua le soigneur; il en a pris un en contre qui lui a soulevé la tête un mètre au-dessus des épaules : il est descendu en flammes. L'arbitre aurait pu compter jusque mille. On a dû lui faire respirer de l'ammoniaque.

Stephan Pawliak regardait l'homme nu, toujours étourdi sur son banc. A plat, le boxeur, terriblement à plat. Sonné. Cela se voyait dans ses yeux. Hébétude du type qui cherche ses pensées à quatre pattes, dans le noir, qui cherche à deviner ce qui lui est arrivé, pourquoi il est là, et qui

ne comprend pas. Qui ne comprendrait d'ailleurs jamais. « Ce sera bientôt mon tour d'être comme lui, pensa Stephan Pawliak, mais après j'aurai quatre cents balles : ça vaut ça. » Il respira profondément ; maintenant son malaise était presque parti.

Le vestiaire se vida derrière le soigneur, qui entraînait les deux prochains combattants. Ils restaient six, les seuls à n'avoir pas encore boxé : un marollien au visage hardi et cynique, sorte de *veurwachter* d'un quelconque dancing de la rue Haute ; un Anversois qui avait dû être marin, dans le temps, car ses bras étaient couverts de tatouages obscènes ; un ouvrier métallurgiste au regard absent, visiblement saisi par le trac ; un autre qui bâillait, inlassablement et — enfin — deux mineurs de Bracquegnies qui s'énervaient : « On est beaux-frères, alors on ne va pas nous faire bagarrer l'un contre l'autre, non ? » En début de soirée tous fanfaronnaient et blaguaient, mais l'heure approchant de monter sur le ring, l'appréhension les rendait muets. Ils attendaient l'arrivée de l'organisateur qui faisait irruption dans le vestiaire, jaugeait les hommes d'un coup d'œil et décidait.

— Toi... et toi... A vous deux, en vitesse. Comment vous appelez-vous ?

Ils s'étaient déshabillés par fragments, enlevant d'abord leur veste, puis leur chandail, et enfin leur chemise. Maintenant, le torse nu, vêtus de leur seul pantalon, ils se regardaient furtivement, cherchant à deviner quel serait leur prochain adversaire. Pendant le dernier quart d'heure, tous s'étaient rendus aux lavatories. Stephan Pawliak en avait envie, lui aussi, mais il n'osait point : il craignait la colère de la préposée qu'il entendait encore grommeler. Tant pis, il attendrait. L'étranger ferma les yeux et s'abandonna à une vague somnolence. Il faisait chaud, et bon, et confortable. Il eût voulu dormir, et peut-être dormait-il quand il sursauta.

— Allez! A toi, là. Tu rêves ?

Il se sentit secoué et se trouva debout. Sans s'en rendre compte, il commença à se déshabiller avec des gestes d'automate. Le soigneur le houspillait.

— Allez, enfile ça.

Le contact de la coquille gluante de sueur déjà refroidie le fit frissonner.

— Contre qui je boxe ?

— T'en fais pas : tu vas le savoir. C'est un homme comme un autre, avec deux bras et deux jambes. Il vient derrière.

Stephan Pawliak montait l'escalier. La culotte verte, humide, lui collait aux reins. Quand il déboucha dans la salle, la chaleur lui sauta au visage. Soudain, il se retrouva sur le ring.

— Assieds-toi là-dessus, je vais te passer les gants. Donne-moi ta main, non : la droite.

Stephan Pawliak se laissait faire. Il fermait à moitié les yeux, aveuglé

par la lumière brutale qui tombait entre les cordes. Tout autour et en dessous de lui, la salle lui apparaissait, noyée dans la fumée. De cette pénombre laiteuse ne sortaient que des rangées de visages blancs, aux traits hilares encore du précédent combat. Tout en lui laçant les gants, le soigneur lui débitait rapidement les conseils déjà donnés dix fois au cours de la même soirée.

— Ta garde : couvre-toi, et lance ton gauche d'abord. Tiens tes yeux ouverts et cogne dur...

— Oui... oui...

Stephan Pawliak répondait, sans entendre. Son regard ne quittait point le coin opposé où son adversaire venait d'apparaître. « Le métallurgiste », pensa Stephan Pawliak. Il vit les mollets épais de l'homme, son ventre un peu gras et sans forme et ses épaules massives, rattachées au cou par un muscle trapèze qui lui montait jusqu'en dessous des oreilles. Les biceps du métallurgiste étaient ronds et gonflés. Si Lee Matthews avait été à ses côtés, il eût dit à Stephan Pawliak, avec son bizarre accent cockney : « Il n'a pas de jeu de jambes, ton type : vise son garde-manger, mais tiens sa droite à l'œil : t'auras le temps de te sauver, car il doit être lent ; mais si elle arrive, fais ta prière. Vas-y, Stephan! » Mais Lee Matthews se trouvait maintenant quelque part, du côté du Mont Cassin, sous trois pieds de terre ; et Stephan Pawliak s'apprêtait à combattre. Toute sa lucidité lui était revenue, ses muscles frémissaient et il voulait cogner. Il tenta de cracher, mais ne le put point. Combien Lee aurait-il parié sur sa chance? Le gong retentit.

— Vas-y! Vas-y! Tu dors?

Il se sentit poussé aux épaules et se trouva face à son adversaire. Et, le voyant s'avancer, Stephan Pawliak sut aussitôt que c'était un lâche, car le métallurgiste allait vers lui en roulant les épaules, en cachant sa peur sous un masque à l'expression brutale, exagérée. En Italie, avant l'offensive, c'étaient les lâches qui paraissaient les plus résolus : ainsi les gosses sifflent dans le noir pour... Le métallurgiste lança les poings et se mit à cogner, en fermant les yeux. Les clameurs s'élevèrent.

Stephan Pawliak rompit, la figure dans les gants. Les coups arrivaient sur ses épaules, lourds, imprécis, mais assénés avec toute la puissance de l'homme encore frais. Le métallurgiste boxait les bras écartés, ramenant ses poings en arrière et les jetant en pivotant le buste autour des hanches, comme on lance une pierre. Tout son corps était découvert : sa tête, son buste et son estomac. Entre le cuir de ses gants serrés devant ses yeux, Stephan Pawliak voyait le ventre de l'homme et, peu à peu, la rage l'empoignait. Quelque chose de rugueux et de souple résista à ses épaules et l'étranger sut qu'il avait atteint les cordes et ne pouvait plus reculer. La sensation d'être prisonnier, à la merci de son adversaire, l'affola : d'instinct, il lança son poing et se réfugia aussitôt derrière ses bras levés, mais rien ne vint. Des hurlements montèrent.

— Vas-y! Au buffet, vas-y!

Le métallurgiste avait reculé jusqu'au milieu du ring. Il se tenait légèrement plié, les deux coudes serrés sur la poitrine. Sa bouche était ouverte et il haletait, une immense stupeur dans les yeux. Stephan Pawliak hésita. Derrière lui, la tête au ras du plancher, un soigneur criait :

— Suis! Suis! A l'estomac!

Stephan Pawliak fit deux pas en avant et lança ses poings. Non! Pas l'estomac! Jamais plus l'estomac. La tête, rien que la tête. « Pense à tes quatre cents francs, Stephan, pense à tes quatre cents francs. » Il retint ses coups et visa les épaules de l'homme, puis une grande flamme fulgura devant ses yeux. Il sentit ses jambes se dérober et vacilla dans les cordes. Stephan Pawliak pensa avec joie : « Ça va être fini... ça va être fini... » Son cerveau vibrait douloureusement. Encore un coup comme celui-là et il pourrait se laisser glisser au sol. Encore un, rien qu'un seul! Mais le métallurgiste frappait au hasard, et ses poings perdaient déjà de leur puissance. La foule criait :

— Kss! Kss! Mords-lui dans la tête!

— Défends-toi, Polak! Allez, sors de ta coquille!

— Une fourchette à escargot pour le faire sortir de ses gants!

— Te laisse pas faire!

Stephan Pawliak serra les dents. Une colère énorme l'envahissait. Pas contre l'homme, non ; mais envers cette foule dont il devinait l'excitation hilare, envers cette foule qui criait au massacre, en jubilant. Les cris des femmes, surtout, le rendaient fou. Brusquement, il frappa, en grands moulinets, mais ses poings ne rencontrèrent que le vide. Une énorme vague de rire monta.

— Un chasse-mouches! Un chasse-mouches pour le Polak!

Maintenant il frappait, ivre de rage, et chaque coup qu'il portait dans le vide augmentait sa fureur. « Les salauds, pensait-il, les salauds! » Et celui-là est pour la foule, et celui-là, et celui-là encore. Il eût voulu tuer, et un goût de sang et de meurtre lui venait en bouche. Ses cheveux l'aveuglaient, et il fermait les yeux... Et puis, à nouveau, cet éblouissement, cette flamme qui monte, fulgure, et s'éteint dans le noir. Stephan Pawliak faiblit et glissa au plancher.

Il n'avait pas mal, il ne sentait rien. Il se sentait même bien, très bien, envahi soudain d'un très grand calme et d'une chaleur bienfaisante. Son corps roula un peu, tenta de se redresser, puis se détendit. L'étranger ferma les yeux. Tout à l'heure, rue des Bouchers ; le beefsteak! Au-dessus de lui, les secondes comptées par l'arbitre lui parvenaient vaguement : ... sept ... huit ... huit beefsteaks! Stephan Pawliak n'entendit plus. Une rude poussée à l'épaule le fit revenir à lui.

— Lève-toi, couillon! N'aie plus peur : il est parti.

Levé de son fauteuil de ring, un spectateur l'insultait. Stephan Pawliak vit son visage convulsé, le regard méprisant de l'homme et entendit des mots qu'il ne comprenait point.

— Chiqué! Dégonflé! Froussard!

Des coups de sifflets stridents perçaient l'ouate épaisse des clameurs. Stephan Pawliak les entendait à peine ; il se relevait et de grandes rumeurs de tempête, de vagues lancées sur les rochers lui battaient les tempes. A l'autre bout du ring, le métallurgiste dansait en levant les gants au-dessus de sa tête. Le soigneur arracha les gants de Stephan Pawliak.

— Quand on a la trouille à ce point, on ne monte pas sur le ring : on va jouer aux billes. Un crochet à la godille qui n'aurait pas cassé un verre de lampe! Misère... comme couillon, tu es un peu là...

— Lermusiaux, vainqueur par disqualification pour knock-out simulé, cria le speaker.

Les huées redoublèrent. Pendant qu'il se courbait pour passer sous les cordes, Stephan Pawliak sentit quelque chose d'humide le frapper dans le dos. Un quartier d'orange, puis une épluchure de banane tombèrent à ses pieds. Des boulettes de papier pleuvaient sur le ring. Stephan Pawliak regarda l'orange. Cela lui était égal. Tout lui était égal. Tout à l'heure, il mangerait une banane, et une orange aussi, et puis un beefsteak. Il mangerait comme jamais il n'avait mangé et ne mangerait plus de sa vie. En descendant l'escalier du ring, un léger vertige le prit et il tituba.

— Chiqué! Lâche! cria une femme comme il se dirigeait vers le vestiaire.

Chiqué, pas chiqué, Stephan Pawliak s'en moquait. Il se moquait de tout, absolument de tout. Tout lui était prodigieusement indifférent. Il ne tourna même pas la tête quand la femme des lavatories dit à voix haute :

— Ça ne m'étonne pas : il était saoul, saoul comme toute la Pologne. Tout à l'heure, il est encore venu dégueuler chez moi : ça ne devrait pas être permis. On aurait dû l'empêcher de boxer.

Trop tard, ma vieille, trop tard. Maintenant il allait toucher ses quatre cents francs. Stephan Pawliak regarda presque amicalement le soigneur qui lui arrachait brutalement sa ceinture *Everlast*.

— Dites, monsieur, où je peux toucher, maintenant?

— Toucher? Toucher quoi?

— Ce que j'ai gagné : les quatre cents francs.

— T'es pas fou? On ne paye pas les types pour jouer les dégonflés, ici. T'es disqualifié. T'auras pas un cent. T'as pas lu le règlement, non?

Stephan Pawliak le regarda s'éloigner sans comprendre. Lentement, la vérité se faisait jour en lui. Soudain, comme il enfilait son pantalon, l'évidence le pénétra tout entier ; mais il ne réagit point. Il restait assis sur son banc. Sa lèvre tuméfiée lui faisait mal. Stephan Pawliak porta la main à son arcade sourcilière et la ramena, pleine de sang. Longtemps, il regarda ses doigts gluants. Il était seul dans le vestiaire vide, et là-haut la foule riait toujours. Stephan Pawliak ne bougeait point. Il ne se sentait plus le courage de s'habiller. Il n'avait plus faim. Son seul désir était maintenant de dormir, de dormir...

JAN VAN DORP

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA PLANÈTE MARS

Par un beau soir d'hiver, je descendais avec un ami les escaliers, chers au cœur de la bohème parisienne, qui, du sommet de la Butte Montmartre, conduisent à la place Saint-Pierre. Il pouvait être huit heures et demie et la nuit était douce et claire, mais les étoiles étaient éclipsées par les lumières du boulevard Rochechouart.

— Je ne m'étonne plus, dis-je, qu'à Paris, sur cent enfants de moins de dix ans, dix n'aient jamais vu d'étoile. Essayez donc d'apercevoir la moindre lueur céleste dans ce ciel baigné de nos clartés terrestres et tout imprégné de brume!

— Allons donc! protesta mon compagnon. Même le passant le plus pressé, le citadin le plus terre-à-terre ou l'écolier le moins curieux est forcé de prêter attention à cette étoile éclatante que nous avons vue tout à l'heure du haut des marches, et auprès de laquelle pâlissaient nos lampadaires.

— Vous voulez parler de Vénus, rectifiai-je, qui n'est pas une étoile, mais une planète. Encore est-il heureux que vous ne la preniez pas pour un V-2, une soucoupe volante ou quelque autre inquiétant spécimen de la faune scientifique aérienne, comme l'ont fait naguère certains habitants de Strasbourg. Savez-vous que l'observatoire de cette ville fut obligé de publier, dans la presse, une note disant qu'il n'y avait point à s'alarmer et qu'il s'agissait de Vénus, étoile du soir, comme ne l'ignoraient point, au rebours de nos contemporains, les Sumériens d'il y a cinq mille ans?

— Et cet astre rougeâtre qui brille vers le sud-est au-dessus d'un quartier piqué de lumières?

— Je ne vous répondrai point, comme Victor Hugo,

L'un est un feu de pâtre et l'autre est une étoile,

mais tout bonnement : ceci est la gare de Lyon, et cela, la planète Mars.

— Ah! s'exclama mon ami en tirant de sa poche un journal du soir, n'est-ce pas ces jours-ci que la fameuse planète passe à proximité de

la Terre, et faut-il vraiment prévoir, comme l'annonce cette feuille, que les Martiens vont essayer de nous envoyer des messages?

— Proximité toute relative, dis-je, puisqu'elle s'élève encore à 102 millions de kilomètres, ce qui est un chiffre respectable même pour des astronomes. Quant au reste, ne vous attendez à rien de sensationnel et dormez sur vos deux oreilles : les Martiens ne nous expédieront certainement pas de radiogramme et ne tenteront pas davantage de débarquer sur notre globe, comme l'imaginèrent H.-G. Wells et son homonyme Orson Welles — pour la simple raison qu'ils n'existent pas.

— Eh! qui donc alors a creusé les canaux?

— C'est que, confessai-je, non seulement les *aréographes* ne savent pas trop en quoi ces canaux peuvent consister, mais ils ne sont même pas tous d'accord sur leur existence même.

— Voilà bien les astronomes! ricana mon ami. Ils sont en mesure de vous dire, avec toutes les décimales que vous voudrez [1], la distance, la vitesse, la taille, la composition d'une nébuleuse située aux confins de l'univers, et ils ne peuvent pas savoir ce qui se passe à leur porte! A quoi leur servent donc leurs télescopes géants s'ils ne sont pas capables de décider, par oui ou par non, de la réalité des canaux de Mars?

Si j'en avais eu le loisir et la possibilité, j'eusse simplement répondu en emmenant sur-le-champ mon ami à l'observatoire de Meudon, où il eût pu examiner Mars avec la plus puissante lunette d'Europe. Peut-être, alors, eût-il compris les incertitudes des spécialistes et que, malgré les progrès accomplis ces dernières années et même ces derniers mois, tant d'inconnues, tant d'énigmes, tant d'*x* subsistent encore sur cette terre lointaine et mystérieuse!

***

Donnez-vous, en effet, la peine d'entrer dans la grande coupole. Ne vous laissez pas impressionner par l'imposante machinerie, ce dôme qui s'élève à 25 mètres au-dessus du sol, cette plate-forme qui vous enlève à la hauteur d'un troisième étage, ce tube long de 17 mètres, dont la lentille — un œil de 81 centimètres — fouille le ciel par la fente entr'ouverte... Braquons plutôt l'instrument sur la planète qui brille là-bas, au fond de l'espace. Elle nous apparaît comme un disque orangé deux fois plus large que la pleine lune, semé de taches sombres et coiffé, au pôle Nord, d'une petite calotte blanche. Si nous pouvions observer plusieurs heures de suite, nous verrions les taches se déplacer graduellement; nous en déduirions que Mars tourne sur lui-même comme la Terre le fait en vingt-quatre heures, et en conclurions qu'il existe une certaine analogie entre ce monde et notre monde à nous.

1. Mon ami est un flatteur : il exagérait un peu...

Le jour martien est, en effet, très proche du nôtre puisqu'il ne dure que quarante et une minutes de plus ; l'axe de rotation, incliné du même angle que celui de la Terre, y détermine les mêmes saisons. Il n'y a que la grosseur du globe qui change, Mars étant à peu près deux fois plus petit en diamètre que notre planète — et aussi la longueur de l'année : une fois et demie plus éloigné du Soleil que la Terre, il met presque le double de temps pour boucler son tour autour de l'astre central. Et la géographie non plus n'est pas la même...

Car il y a une « géographie » martienne, ou plutôt une *aréographie*, comme il y a une géographie terrestre.

Je me rappelle, au temps où j'étais écolier, avoir rêvé devant les belles cartes coloriées qui tapissaient les murs de la classe, et avoir souhaité planer à mille kilomètres d'altitude pour pouvoir admirer les mers en bleu, les déserts en bistre et les pâturages en vert... Eh bien! c'est un rêve que les astronomes réalisent quotidiennement quand ils étudient Mars. Là aussi se voient des étendues claires qu'ils ont baptisées continents, et des taches sombres, vertes ou bleues, qui ressemblent à des mers.

Ils en ont dressé des cartes d'une étonnante précision, et certains se sont même spécialisés *aréographes*. Une des plus complètes est le planisphère établi par Eugène Antoniadi, qui mourut en 1944. Il paraît très compliqué à première vue, mais les aréophiles s'y retrouvent aussi facilement que vous vous retrouvez sur un planisphère terrestre. L'origine des longitudes, le méridien zéro, y passe entre les deux pointes de la Baie fourchue du Méridien *(Sinus meridiani)*, et il faut peu d'apprentissage pour apprendre à reconnaître les configurations qui ont reçu, en latin, les noms poétiques de Mer du Sablier, Lac du Soleil, Golfe des Perles ou Fontaine de Jouvence.

***

On aperçoit, sur ce planisphère, des parties sombres et des parties claires. Ces dernières sont, de l'avis général, des déserts, dix fois plus vastes que le Sahara, la Libye et la Nubie réunis, tapissés de sable rouge. Les parties sombres furent longtemps regardées comme des mers, mais cette interprétation dut être abandonnée quand, à la fin du XIXe siècle, on remarqua qu'elles changeaient périodiquement de couleur. Si, par exemple, vous aviez examiné la planète en février dernier avec la lunette de Meudon, vous les auriez vues vertes ou gris bleuté : c'était l'époque du printemps dans l'hémisphère boréal martien ; aujourd'hui — en plein été — elles ont viré au vert brun ; et, si vous les contemplez de nouveau pendant le prochain hiver martien, vous les retrouverez devenues brun chocolat ou carmin.

Si, dans une séance de jeux de société, quelqu'un proposait la devinette : « — Qu'est-ce qui est vert au printemps et marron à l'automne ? » il n'y aurait certainement personne pour « donner sa langue au chat. » « — La végétation! » répondrait-on d'un cri unanime. C'est aussi l'idée

qui vint tout de suite à l'esprit des aréographes : comment les changements de coloration des taches sombres, s'opérant régulièrement chaque année, n'eussent-ils pas rappelé le cycle harmonieux de nos plantes, depuis le tendre vert printanier jusqu'au roux automnal des « feuillages jaunissants sur les gazons épars »?

Alors, la question se posa de savoir de quelles plantes il pouvait s'agir, et c'est ici que le problème se compliqua. En février 1948, en effet, un astronome hollandais fixé aux États-Unis et nommé Gérard Kuiper, effectuant l'analyse spectrale des plages de végétation martiennes, découvrit qu'elles devaient consister, non en arbustes ou en herbe, mais en végétaux *sans chlorophylle*, tels que les lichens. Or, quelques mois auparavant, il avait trouvé, par le même procédé, que l'atmosphère de la planète renfermait du gaz carbonique, gaz qui est absorbé, sur Terre, par les plantes *à chlorophylle* et qui leur est nécessaire. C'est-à-dire que les deux observations se contredisaient. Laquelle était erronée? La flore martienne était-elle composée d'arbrisseaux et de prairies ou bien, au contraire, de simples lichens? Avouons-le : l'énigme reste entière encore aujourd'hui. Notons que, de toute façon, il n'y a qu'une végétation bien rudimentaire pour se contenter des faibles provisions d'air, de chaleur et d'humidité dont dispose la planète Mars!

On connaît assez exactement, en effet, la température qui règne à sa surface. La mesure ne fut d'ailleurs pas facile puisqu'elle revenait à évaluer l'échauffement produit par une bougie à un kilomètre! On sait ainsi que la température des régions tropicales en été, à midi, atteint 20 à 30 degrés dans les aires couvertes de végétation, tandis que la zone tempérée, celle, par exemple, dont la latitude correspond à l'emplacement de la France, ne jouit guère que de 8 degrés de moyenne — au lieu des 15 qu'enregistre notre O.N.M. Bref, le climat martien se montre comme un climat continental rigoureux, n'autorisant qu'une vie végétale très élémentaire.

Le deuxième facteur qui conditionne celle-ci est l'air. Or, Mars possède une atmosphère : la meilleure preuve en est la présence de nuages qui, à de rares intervalles — il fait toujours beau, là-bas! — estompent les détails du sol. Antoniadi n'a-t-il pas, un jour, cru assister à une averse martienne? Là s'arrête d'ailleurs l'analogie avec notre planète, car l'air martien est aussi raréfié au niveau du sol qu'il l'est dans notre atmosphère à 24 000 mètres d'altitude.

***

Mais je parle de l'air martien, et vous vous demandez certainement si cet air a la même composition que le nôtre (azote, oxygène, gaz carbonique et vapeur d'eau). Le problème a été longtemps un sujet de chicane dans le camp des aréographes, et c'est depuis l'année dernière seulement que l'on peut tabler sur une quasi-certitude.

Les premiers jalons de la solution furent posés en 1934, par les Américains Adams et Dunham, qui entreprirent de rechercher, au moyen de l'analyse spectrale, si l'atmosphère martienne contenait de l'oxygène. Le résultat fut nul, et il fallut en déduire que, si ce gaz y existait, il y était sûrement mille fois moins abondant que dans notre atmosphère terrestre. Le résultat ne fut pas meilleur pour la vapeur d'eau, et les physiciens assurèrent : « Il n'y a pas d'eau sur la planète Mars. »

Cette fois, les astronomes sursautèrent : cette eau, que niaient les spectroscopistes, ils la voyaient!

Vous pourrez la voir aussi si vous avez l'occasion de regarder Mars avec la plus modeste lunette, armée d'un grossissement d'une centaine de fois. Vous découvrirez le petit disque orangé surmonté, au pôle, d'une minuscule tache blanche. Une tache blanche au pôle! Il n'est, à coup sûr, nul besoin de se mettre en frais d'imagination pour supposer qu'il s'agit de glace ou de neige, comme dans nos propres régions polaires.

C'est ce que confirma encore Kuiper en novembre 1947. Mais il n'est pas question, sur Mars, de glaciers ou de banquise. C'est, tout au plus, d'une épaisseur de quelques dizaines de centimètres de glace ou de givre que sont revêtues, en hiver, les contrées polaires — en hiver, car, dès le printemps martien, l'astronome voit la tache blanche fondre, diminuer, se fragmenter et presque disparaître, tandis qu'elle se reforme à l'automne.

Naturellement, en présence de phénomènes aussi caractéristiques, il ne vient même pas à l'esprit l'idée qu'ils puissent être dus à autre chose qu'à de l'eau, gelant et fondant tour à tour. Mais comment se fait-il alors que l'analyse spectrale ne trouve pas trace de vapeur dans l'atmosphère? La seule hypothèse possible est que Mars ne possède pas suffisamment d'eau liquide ou solide pour produire une humidité décelable.

— Eh bien! direz-vous peut-être, si cet air ne renferme ni oxygène ni eau, je ne vois pas très bien de quoi il peut être constitué.

Les dernières recherches d'Adams et Dunham (1939) et celles de Kuiper (1947) fournissent la réponse probable. Elles amènent à imaginer une masse d'azote avec la même minime proportion de gaz carbonique que sur Terre et une trace de vapeur d'eau — perspective qui n'est, confessons-le, guère séduisante...

***

Un jour, le directeur d'un grand observatoire américain reçut un message urgent : un journal lui demandait si Mars était habité et lui accordait généreusement trois cents mots pour la réponse. Le savant saisit sa plume et répondit aussitôt : « Trois cents mots inutiles. Trois suffisent : personne ne sait. »

De fait, dans une atmosphère complètement irrespirable et excessi-

vement raréfiée, sur un sol où ne poussent que des lichens ou, à la rigueur, de chétifs arbrisseaux, où l'eau est si rare qu'elle n'apparaît vraiment qu'à la fonte des glaces polaires, on ne voit pas très bien comment pourraient vivre des êtres constitués comme nous... Mars n'est point un monde mort puisque nous voyons, chaque printemps, la vie végétale s'y revigorer, mais c'est, de toute évidence, un monde à vie réduite. Il ne présente point, comme la Lune, un globe tout entier livré aux forces mécaniques et déserté depuis longtemps, si ce n'est depuis toujours, par les manifestations vitales ; sur notre satellite, point de problème que ne puissent résoudre les lois de la pesanteur et de la thermodynamique ; sur Mars, au contraire, les énigmes foisonnent, sur lesquelles la science hésite et les lois de la matière inorganique perdent prise.

Comment regarder, par exemple, comme des phénomènes purement mécaniques, les fameux canaux, dont l'existence, après avoir été si longtemps controversée, vient d'être définitivement prouvée ? Comment expliquer leurs dédoublements, leurs variations saisonnières sans faire appel à une vie organique quelconque ?

C'est en 1879, alors que la planète était à sa plus grande proximité, qu'ils furent découverts par l'Italien Schiaparelli, directeur de l'observatoire de Milan. Etrange découverte ! Il s'agissait d'une cinquantaine de lignes droites, fines et sombres, qui traversaient les régions claires — les continents — parfois se croisant et formant en ce point une petite tache ronde. Certes, si la réputation scientifique de Schiaparelli n'eût pas été depuis longtemps établie, personne n'aurait cru à cette révélation. Passe encore qu'il eût annoncé l'existence de tracés sinueux et irréguliers, comme ceux de nos fleuves, mais que pouvaient bien signifier cette géométrie de lignes droites, ces traits rectilignes longs parfois de quatre mille kilomètres, qui faisaient ressembler le planisphère dressé par Schiaparelli à un plan du métro ?

— Appelons-les *canaux*, proposa l'astronome italien, et baptisons *lacs* les taches placées à leurs points de rencontre.

En 1889 se produisit un coup de théâtre : plusieurs canaux s'étaient dédoublés ! Ils étaient apparus à Schiaparelli comme les deux rails d'une voie de chemin de fer, mais des rails écartés de cent à deux cents kilomètres !

Alors, le monde des astronomes entra dans une grande agitation, et quantité d'observateurs entreprirent de vérifier ces singuliers phénomènes. L'affaire était plus difficile que l'on pourrait le croire, parce que les canaux étaient des objets juste à la limite de visibilité, que le moindre trouble de l'atmosphère les faisait onduler, s'affaiblir et disparaître et que, de la sorte, on n'était jamais absolument sûr de n'être pas sujet à une illusion d'optique.

— Une illusion d'optique ? s'exclama un bouillant Américain. Qui parle d'illusion d'optique ? Ces canaux, je les ai vus mieux encore que

Schiaparelli, j'en ai compté davantage et ai assisté maintes fois à leurs dédoublements, à leurs *géminations !*

Cet Américain était Percival Lowell, riche et enthousiaste admirateur du savant milanais. Alors que celui-ci s'était contenté de lunettes de 22 et de 46 centimètres d'objectif, Lowell venait de faire bâtir, sous le merveilleux firmament de l'Arizona, un observatoire spécialement consacré à Mars, où il allait pouvoir utiliser successivement une lunette de 61 centimètres et un télescope d'un mètre d'ailleurs fortement diaphragmés.

Dès qu'il commença d'observer, en 1893, le nombre des canaux enregistrés bondit et dépassa la centaine. Sept ans plus tard ils étaient plus de quatre cents, et atteignaient sept cents en 1909! La planète était corsetée dans un entrelacs serré, chaque canal étant large de trois à trente kilomètres. Et Lowell fit alors connaître un phénomène nouveau.

Il révéla que, chaque année martienne, à mesure qu'approchait l'été, et que fondait la calotte des glaces polaires, les canaux les plus proches de cette calotte s'assombrissaient et devenaient plus distincts. Puis l'assombrissement gagnait les « mers » dans lesquelles ces canaux débouchaient, et celles-ci, à leur tour, augmentaient d'intensité et de netteté. Graduellement, de proche en proche jusqu'à l'équateur, toutes les « mers », tous les canaux devenaient plus précis et plus foncés. Arrivait l'automne : alors, les environs de la calotte polaire commençaient à pâlir ; le contour des « mers » se faisait plus flou et les canaux moins larges et moins visibles ; peu à peu, la décoloration se propageait vers le Sud, de sorte que, l'hiver venu, l'hémisphère entier ne montrait plus qu'une topographie incertaine et des tracés vagues, au moment même où l'hémisphère opposé, sur lequel régnait l'été, connaissait à son tour l'assombrissement annuel.

— Comment, interrogeait Lowell, ne pas interpréter ces faits comme une bienfaisante irrigation lors de la fonte des glaces? Au fur et à mesure que le printemps s'avance, celles-ci se liquéfient, l'eau se répand, envahit les canaux, s'en va fertiliser ce que nous appelons des « mers » et qui ne sont que des plaines couvertes de végétation. Ainsi, par la pousse de la verdure, s'explique leur assombrissement.

— Mais, objectait-on, comment supposer que, sur un monde aussi desséché, il puisse exister des canaux larges de trente kilomètres?

— En admettant, répondait l'ingénieux Américain, que la ligne que nous voyons ne soit pas le vrai canal, trop étroit pour être perceptible, mais la bande de végétation qui l'entoure, vivifiée par l'humidité.

— Allons donc! poursuivaient les incrédules, comment croire à l'existence de canaux creusés sur des milliers de kilomètres de longueur et, ce qui est encore plus fort, se dédoublant quelquefois? Comment la nature aurait-elle pu combiner un réseau aussi rigoureusement géométrique, aussi savamment agencé pour capter l'eau de fusion polaire et l'employer à l'irrigation d'un sol assoiffé?

Mais c'était là le grand triomphe de Lowell, et le point de départ

d'une hypothèse qui allait soulever la curiosité du monde entier.

Puisqu'il ne pouvait être l'œuvre de la nature, il fallait bien, parbleu! que le système des canaux fût celui d'êtres intelligents! On devait supposer qu'il existait des *Martiens*, et qu'ils possédaient même des ingénieurs assez expérimentés pour établir le lacis complexe des conduites et, sinon sauver leur planète de la mort par desséchement, du moins prolonger son agonie.

Et Lowell brossa le tableau de cette terre moribonde, à laquelle l'eau saisonnière apportait, comme elle le fait dans la vallée du Nil, une fertilité provisoire ; il décrivit les énormes pompes qui, pour vaincre la pesanteur, aspiraient et refoulaient le liquide de plus en plus vers l'équateur; il expliqua les géminations par la présence de canaux parallèles, dont l'un était destiné à évacuer le trop-plein de l'autre.

Pour le public, et même pour nombre de savants, l'existence des Martiens ne fit plus de doute, et l'on se mit en quête des moyens de correspondre avec eux. Ziolkowski proposa, en 1896, de leur expédier des signaux lumineux ; Vinot suggéra de se servir de la portion obscure du disque lunaire pour réfléchir vers eux les rayons solaires ; Kuepper inventa un code télégraphique en martien et A. Mercier lança une souscription pour réunir les fonds.

Quant aux astronomes, ils étaient presque à couteaux tirés... Les uns disaient que les canaux crevaient les yeux, les autres affirmaient qu'ils ne voyaient rien, et certains apercevaient doubles des canaux qui restaient simples pour leurs confrères. Le Français Millochau, l'Américain Barnard, les Anglais Green, Maunder et Evans et l'Italien Cerulli assurèrent qu'avec des lunettes puissantes ils ne distinguaient que de vagues alignements de taches sombres. En 1909, Antoniadi qui, avec une lunette de 24 centimètres, avait contribué jusque-là autant que tout autre à l'inflation *canalifère*, monta à l'oculaire du grand instrument de Meudon et brûla tapageusement ce qu'il avait adoré. Il renia Schiaparelli, ne découvrit pas l'ombre de la « toile d'araignée » de Lowell et conclut que les soi-disant canaux étaient, en réalité, des apparences confuses, traînées irrégulières ou bords de teintes en grisaille. A sa suite, tous les astronomes officiels européens proclamèrent : « Les canaux n'existent pas ; ce sont des illusions d'optique. »

***

Lowell mourut en 1916, plus que jamais convaincu de l'existence des Martiens. Ses compatriotes l'étaient beaucoup moins, tout en se montrant infiniment moins incrédules que les astronomes d'Europe. Les plus grands spécialistes américains, Slipher, W.-H. Pickering, Trumpler, Russell, étaient même des *canalistes* fervents et continuaient à dessiner canaux sur canaux. Il y avait évidemment un moyen de mettre tout le monde d'accord : c'était d'essayer de photographier ces singuliers objets.

C'est ce qu'avait naguère fait Lowell et lui avait fait entonner un péan triomphal : « La plaque photographique ne ment pas, s'était-il écrié ; or, mes clichés montrent indubitablement des canaux ! »

Mais une nouvelle discussion s'était élevée : sur ces clichés, l'image de Mars ne mesurait pas plus d'un millimètre de diamètre, et les agrandissements que l'on en faisait demeuraient assez flous pour que l'on pût leur faire dire tout ce que l'on voulait. Slipher y voyait des canaux ; Antoniadi n'en trouvait pas trace. Il eût fallu, pour trancher la question, accroître la netteté de l'image et, pour cela, supprimer l'agitation de l'air. S'installer en haute montagne, de façon à dépasser les couches aériennes les plus turbulentes. « Allons photographier Mars à l'observatoire du Jungfraujoch, à 3 450 mètres d'altitude », se dit, en 1924, le Suisse Schaer. Et, à l'aide d'un télescope de 50 centimètres, il accumula les photographies.

Hélas ! Elles étaient beaucoup moins bonnes que celles de Lowell ; la forme de la montagne favorisait la naissance de tourbillons aériens qui avaient fortement nui à la qualité de l'image. Les astronomes n'étaient pas plus avancés, et les deux camps restèrent sur leurs positions.

Il est agréable de constater que c'est la France qui donna la clé de l'énigme — la France encombrée d'instruments antédiluviens, mais riche de génie et d'ingéniosité. Quand la guerre de 1939 éclata, l'un de ses astronomes les plus entreprenants, M. Jules Baillaud, était en train de bouleverser de fond en comble l'observatoire érigé au sommet du Pic-du-Midi, à 2 850 mètres d'altitude. De ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un établissement fort inconfortable, presque inaccessible en hiver et pourvu d'un outillage vénérable mais antique, il s'était juré de faire un centre de recherches de classe internationale, où les savants pussent effectuer en toute sérénité les travaux les plus modernes et les plus délicats. L'histoire des canaux de Mars est justement l'un des épisodes qui montrent de quelle auréole scientifique ses efforts devaient couronner notre pays.

C'est là, en effet, qu'en 1941, trois astronomes nommés Bernard Lyot, Camichel et Gentili obtinrent les meilleures photographies que l'on eût jamais vues. Ils ne disposaient point d'un télescope géant, mais installèrent une lunette de 38 centimètres, à laquelle on en adjoignit plus tard une autre de 60 centimètres et, si l'altitude était bien inférieure à celle du Jungfraujoch, l'atmosphère y était, par contre, bien plus calme et plus stable.

L'image de Mars, qui n'avait, sur les plaques, que trois millimètres, était si fine que l'on pouvait considérablement l'agrandir. Elle offrait tous les détails que montre l'observation visuelle. M. Lyot trouva même le moyen d'aller plus loin, d'en tirer des détails invisibles à l'oculaire, en imaginant le procédé des *photographies composites* : il prenait, en quelques minutes, une dizaine de clichés de Mars, puis les confondait ensuite dans le même agrandissement. Tous leurs détails se super-

posaient alors, si bien que cet agrandissement laissait apparaître des objets plus fins que le grain même des plaques.

Ce que l'on voit sur ces agrandissements, demanderez-vous. Eh bien! On voit les canaux, c'est-à-dire de petites lignes noires, non pas droites, comme les représentaient Schiaparelli et Lowell, mais courbes, et dont plusieurs sont nettement géminées — le tout avec une telle évidence que les *anti-canalistes* les plus acharnés n'ont plus qu'à s'incliner.

***

La réalité des canaux paraissant ainsi définitivement prouvée, reste à savoir en quoi ils consistent au juste. Et c'est là, précisément, le *hic*...

S'agit-il de véritables canaux suivant la stricte définition lowellienne, avec leurs pompes, leurs écluses et leurs ingénieurs? Je crois inutile de vous avertir que personne n'y croit plus. Outre que des êtres supérieurs ne sauraient s'accommoder des conditions qui règnent sur le sol martien, l'aspect des canaux, tel qu'il paraît sur les meilleurs documents, en particulier sur ceux qu'obtint M. Dollfus en février 1948 avec un grossissement de 900, s'oppose absolument à pareille fantaisie. Il en est, en effet, parmi eux, qui sont plus nets que d'autres. Alors que ceux-ci gardent leur apparence de fines lignes continues, ceux-là se résolvent en alignements de minuscules taches sombres. Il est donc très probable que les canaux ne sont ni des cours d'eau artificiels, ni même des vallées naturelles, mais tout simplement de curieuses files de petites taches. Au fond, Antoniadi avait raison, mais Lowell n'avait pas tort...

Car le problème ne fait que reculer : pourquoi, en fin de compte, ces mystérieuses taches sont-elles alignées? Qu'elles consistent en dépressions, en bassins ou en faibles étendues de végétation, on n'imagine guère une cause mécanique ou géologique prenant soin de les ranger en enfilades bien régulières, comme des soldats au garde à vous... Faut-il y voir alors quelque chose d'artificiel, les ruines, par exemple, d'une organisation gigantesque dont des Martiens, depuis longtemps disparus, auraient couvert la surface de leur planète? Le mystère subsiste encore...

Mais voici que le nouveau télescope américain du mont Palomar commence à ouvrir sur le ciel sa pupille colossale, large de cinq mètres. Peut-être, si les conditions atmosphériques sont favorables, nous procurera-t-il quelque émouvante révélation? Formons-en le vœu, encore qu'il semble bien chimérique d'attendre si tôt la solution d'un si lourd problème. Aussi avez-vous le droit de continuer à regarder les canaux martiens comme les ultimes vestiges d'une civilisation évanouie depuis des centaines de siècles... à la condition, toutefois, de ne point oublier cette maxime de notre spirituel Fontenelle, empreinte d'un prudent opportunisme : « Il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis s'il en est besoin. »

PIERRE ROUSSEAU

LA RUHR ET L'EUROPE

La tempête parlementaire que soulevèrent, l'été dernier, les Accords de Londres et le soupir de soulagement poussé en décembre quand on apprit qu'une fraction de la thèse française sur la Ruhr venait de trouver grâce devant les Anglo-Américains tendraient à montrer que, aux yeux de l'immense majorité des Français, cette fameuse « thèse » reste la formule magique et tabou qui résout tous les problèmes, écarte tous les dangers, ouvre toutes les espérances. Qu'on s'en éloigne d'un pouce et l'horizon s'assombrit, qu'on s'en rapproche d'une ligne et les inquiétudes se calment. Quiconque la critique ou lui fait obstacle est volontiers soupçonné des plus noirs desseins.

Mais cette thèse elle-même est-elle toujours demeurée immuable? Et, dans son état actuel, répond-elle vraiment à tout ce qu'une opinion publique un peu simpliste paraît attendre d'elle?

***

La Ruhr! Tout a été dit sur la plus formidable concentration industrielle du continent, sur ce bassin houiller, qui produisait, en 1944, 125 millions de tonnes de charbon; sur cette sidérurgie, dont le rendement se chiffrait alors par 16 millions de tonnes d'acier; sur les quelque deux cents usines mécaniques dont ce sous-sol et cette industrie lourde assuraient la marche ininterrompue; tout a été dit sur les hommes de qui dépendait la vie de cette machine sans égale, sur le rôle qu'ils jouèrent à l'origine de l'hitlérisme et sur la façon dont ils furent ensuite les instruments de ce national-socialisme qu'ils avaient tant aidé à créer; tout a été dit sur leur responsabilité dans les origines de la guerre.

Il était naturel que pour la France, instruite par l'expérience de deux conflits mondiaux, et plus encore par les méthodes et l'esprit du redressement allemand entre 1918 et 1939, le statut de la Ruhr fût la clef de sa sécurité et, d'une façon plus générale, de la paix. Pour éviter que l'Allemagne ne redevînt « un arsenal, une zone de passage ou un point de départ pour attaquer ses voisins occidentaux », le Gouvernement français consi-

dérait comme indispensable « la séparation définitive de la région rhéno-westphalienne, Ruhr comprise, d'avec l'Allemagne ».

Cette solution, celle de la séparation politique, avait une qualité éminente : elle était radicale. Présentée officiellement, en septembre 1945, au premier Conseil des ministres des Affaires étrangères où la France est invitée, puis à Washington, à Londres, à Moscou, où des missions spéciales sont envoyées pour la soutenir, elle est pourtant accueillie avec indifférence. Le mémorandum d'avril 1946 la précise et l'accentue : ce n'est pas seulement la Ruhr, mais la Rhénanie et la Sarre qui doivent être séparées de l'Allemagne. Des régimes différents sont envisagés pour les trois régions. Pour la Ruhr, c'est la solution de l'internationalisation « tant politique qu'économique » qui est proposée. Tous les pays intéressés auront une part dans l'organisation de ce régime, une force internationale sera stationnée sur le territoire. Un cordon douanier sera établi entre la Ruhr et l'Allemagne.

M. Bidault profite de toutes les occasions pour plaider son dossier. Mais l'étude du problème allemand est régulièrement remise à plus tard et, l'opinion alliée montrant toujours aussi peu d'intérêt pour la solution idéale dont elle est saisie, les avocats de la cause française sont amenés à mettre l'accent sur les chapitres les plus immédiatement réalisables du programme qu'ils ont à défendre. En décembre 1946, à New-York, c'est de la Sarre et non de la Ruhr que le ministre des Affaires étrangères entretient ses collègues : une évolution a commencé.

Elle aboutit, le 1er février 1947, à la veille de la Conférence de Moscou, où, pour la première fois, l'Allemagne est en tête de l'ordre du jour, à une thèse française numéro deux, nouvelle en fait, sinon en principe. De l'internationalisation politique on a glissé à l'internationalisation de la propriété. Le potentiel de guerre que l'industrie de la Ruhr représente doit être retiré à l'Allemagne, mais « la stérilisation pure et simple du bassin de la Ruhr est inconcevable. Il importe donc que la future exploitation de ce bassin soit organisée de telle sorte que ses ressources soient utilisées pour le bien commun des nations pacifiques ». A cette fin, les mines et les industries de la Ruhr seront mises sous un regime international. La propriété des mines et des industries sera transferée aux puissances appelées à signer le traité de paix.

Tel est le chemin parcouru, du lendemain de Potsdam à la veille de Moscou. Il faut voir à quelles résistances la thèse primitive française s'était heurtée avant de juger si ce repli fut inévitable ou désiré, regrettable ou fructueux.

***

En premier lieu, la résistance psychologique. Les Français sont enclins à croire qu'un raisonnement, s'il est parfait, doit emporter la conviction. Le plan du 1er septembre 1947 pouvait se réduire à un syllogisme : la Ruhr est l'arsenal de l'Allemagne ; priver l'Allemagne de son

arsenal, c'est assurer la paix ; donc, séparons la Ruhr de l'Allemagne. Mais précisément parce qu'il était parfait, ce raisonnement ne pouvait pas convaincre les Anglais, conscients de pères en fils qu'il n'y a jamais rien de parfait ici-bas, surtout en matière de politique. Les Anglais sont gens à dire : « Je vous comprends, mais je ne vous suis pas. »

D'autre part, tandis que, de Paris, les Français réglaient le sort de la Ruhr en tenant compte de ce que le passé leur avait enseigné et de l'avenir qu'ils avaient appris, à leurs frais, à prévoir, les Anglais, plongés dans le présent, se trouvaient aux prises avec des problèmes immédiats.

Ils avaient assumé, à eux seuls, la responsabilité de la production et de la distribution du charbon, le 1er juillet 1945. A ce moment, la production, qui atteignait autrefois 400 000 tonnes par jour, était tombée à 30 000. Le nombre des mineurs disponibles dépassait à peine 100 000, alors qu'il atteignait 270 000 avant la guerre et que, pendant la guerre, il avait été porté à 400 000 [1]. Ces chiffres, souvent mis en avant par les statistiques anglaises, ne traduisaient certes pas une situation catastrophique. S'il est vrai que la Ruhr présentait un spectacle de désolation, les dégâts provoqués par les bombardements portaient surtout sur les habitations ouvrières : 10 p. 100 seulement des installations minières avaient été gravement atteintes et 30 p. 100 des usines sidérurgiques mises hors d'usage. Le potentiel industriel, donc militaire, n'était pas sensiblement diminué, et les arguments français demeuraient justes. Mais, encore une fois, les Anglais, seuls responsables du présent, étaient dominés par le souci de ramener à la vie ce grand corps qui s'abandonnait. Ils l'étaient d'autant plus qu'ils avaient fort honnêtement commencé par faire profiter l'Europe, détruite elle aussi, et souvent plus que la Ruhr, du charbon que produisait leur zone d'occupation et qu'ils comprenaient maintenant la nécessité de laisser à cette zone même une part plus grande de ses propres richesses ; pour accroître la production, il fallait d'abord restaurer les moyens de production : ainsi l'apiculteur avisé laisse, dans les mauvaises années, toute la récolte de miel à ses abeilles, pour rendre possibles des récoltes plus abondantes. Ce fut la crise de 1946. Baisse du rendement individuel, développement de l'absentéisme, qui atteint en septembre 23,2 p. 100, concurrence du marché noir (avoir une poule et vendre six œufs par semaine rapporte plus que six journées de travail), démoralisation, nourriture insuffisante, logements de fortune, tout semble se conjuguer pour rendre la guérison difficile. Et c'est pourtant le but unique que les Anglais prétendent se fixer. Le Gouvernement, les autorités d'occupation ont l'opinion pour eux, parce que c'est le contribuable anglais qui paiera tant que la Ruhr n'aura pas retrouvé au moins son équilibre économique. L'apitoiement des âmes sensibles n'est pas encore vraiment ressuscité, mais l'Anglais moyen, soumis déjà à la règle d'austé-

1. La différence, 300 000 mineurs environ, était constituée par des travailleurs forcés, non allemands, que les Alliés avaient aussitôt libérés.

rité, ne désire nullement financer indéfiniment la région dont on lui dit qu'elle est la plus riche d'Allemagne. Et comme ses traditions démocratiques — sa foi travailliste aussi — lui disent que seul un travailleur ayant conscience qu'il ne fait qu'un avec son entreprise se met de grand cœur à la tâche, il arrive à cette conclusion que, pour remettre en selle l'Allemagne — ou tout au moins la partie qu'il en occupe — il n'est rien d'autre que d'intéresser les Allemands à cette renaissance. Mais que cet état d'esprit est loin de celui des Français!

D'autres considérations contribuent à faire regarder avec méfiance le plan dressé à Paris. Ce sont les Anglais, après tout, qui occupent la Ruhr et qui la gèrent. L'idée d'en faire un territoire international où ils n'auraient plus qu'une part relativement faible d'influence n'est pas faite pour les séduire. Dès 1945, alors qu'en France le seul danger auquel il importait de parer ne pouvait venir que d'Allemagne, en Angleterre on pressentait cette coupure du monde qui allait encore mettre deux ans avant d'être reconnue par tous. Donner à tous les États signataires du traité de paix des droits de présence — et de souveraineté — sur le bassin de la Ruhr, ne serait-ce pas ouvrir toute grande à l'Union soviétique la porte de l'Occident? Enfin — et sur ce point les Américains, dont les opinions sont alors souvent différentes de celles des Anglais, se rencontrent avec eux — un morcellement territorial de l'Allemagne paraît aux Anglais inconcevable. Si les Américains, songeant à la forme fédérale des États-Unis, sont assez prêts à concevoir une association d'États allemands, les Anglais, au fond de leur cœur, restent fidèles à l'unité politique de l'Allemagne. A fortiori ne peuvent-ils imaginer qu'une partie, séparée du tout, soit remise à des mains étrangères, fussent-elles celles des vainqueurs. Ils appuient leur refus d'arguments économiques. D'une part, une Ruhr, uniquement industrielle, serait à la merci de la première crise de surproduction, et, de l'autre, ce qui resterait de l'Allemagne, uniquement agricole, n'aurait pas les moyens d'absorber les produits du bassin westphalien dont elle était autrefois le meilleur marché. En d'autres termes, on aurait constitué deux Allemagnes également inviables, donc également perméables à la misère et aux agitations sociales qu'elle entraîne. Et l'on revient à ce leit-motiv de la politique anglaise : il faut que l'Allemagne retrouve une vie économique saine.

On avait pu croire qu'il existait, dans certains courants de l'opinion américaine, dans certains aspects de la politique soviétique, des éléments favorables à la thèse française. Mais un rapprochement s'était opéré entre la zone anglaise et la zone américaine, sous la pression des mêmes problèmes à résoudre. Quant à l'Union soviétique, elle allait suivre une tactique nouvelle d'appels directs au peuple allemand en faveur de l'unité allemande. Quand parut le mémorandum français du 1er février 1947, les progrès — ou le recul — qu'il marquait sur celui de 1945 paraissaient déjà dépassés. La thèse nouvelle s'était écartée du plan initial, sans se rapprocher des points de vue des Alliés.

***

En mars 1947 s'ouvre la Conférence de Moscou. Les augures sont sceptiques sur ses résultats possibles. Tout au plus espèrent-ils que le traité autrichien, dont la préparation semble presque achevée, sera complété par les ministres. Et cet espoir même est déçu. Quant à l'Allemagne, quant à la Ruhr, s'il est vrai que, pour la première fois, on en parle abondamment, la méthode suivie est si contraire à tout esprit méthodique, les discours qui se succèdent ont entre eux si peu de liaison qu'aucune conclusion ne se dégage.

M. Bidault revient pourtant avec chat en poche ; il ramène un accord sur le charbon, une échelle mobile qui, après la déception de l'année précédente, donne à la France la garantie de ses importations de houille allemande : tel cet homme qui, parti pour la chasse au faisan, revient avec une pie, satisfait cependant puisque ses compagnons rentrent bredouilles.

Mais cette échelle mobile avait un sens : elle signifiait que l'heure où les grands desseins seraient réalisés n'avait toujours pas sonné, mais qu'entre temps, si la France voulait, sur le terrain pratique, recueillir quelques avantages, c'est à la porte de ses voisins de palier qu'elle devait frapper. L'espace qui, avant Moscou, séparait les Français des Russes s'était légèrement agrandi ; celui qui les séparait des Anglo-Américains se trouvait sensiblement réduit.

***

En même temps, le front des Américains et des Anglais s'affirmait chaque jour davantage. Le principe britannique, qu'il fallait avant tout éviter ce paradoxe que la Ruhr fût un fardeau pour ses occupants, avait pris une étiquette américaine, et les initiatives locales qu'il inspirait étaient appliquées avec une vigueur renouvelée. La période des tâtonnements était close. Le général Clay, qu'il fût ou non en plein accord avec Washington, devenait l'initiateur d'un véritable redressement allemand. La France, qui avait été invitée à participer à cette fusion anglo-américaine, avait refusé et en cela se montrait conséquente dans sa conduite, puisque, accepter la fusion, c'était se rallier à une politique ayant pour base le réveil de la force allemande, contraire à ses propres principes. Mais, par la suite, il devint évident que les Américains eux-mêmes ne souhaitaient plus l'adhésion de la France qui, dans l'élaboration à trois de mesures communes, freinerait sans doute plus qu'elle n'encouragerait le mouvement commencé. On verra l'élan du général Clay inquiéter parfois les Anglais eux-mêmes. L'éventualité de réparations prélevées sur la production courante a depuis longtemps été écartée ; c'est maintenant le démantèlement des usines pouvant servir à l'industrie de guerre que les Américains veulent arrêter, malgré les protestations britanniques.

En août et septembre 1947, une conférence anglo-américaine d'ex-

perts se réunit à Washington. Elle a pour objet d'étudier les moyens techniques susceptibles d'accroître la production dans les mines. Les recommandations auxquelles elle aboutit traitent de tous les aspects du problème, de l'alimentation des ouvriers à la modernisation de l'équipement, mais la conclusion capitale est qu'il faut transférer aux Allemands eux-mêmes la responsabilité de la production. Le 19 novembre une Direction allemande du Charbon est créée. Elle travaillera sous la surveillance d'un organisme anglo-américain, qui lui donnera des directives au nom des deux gouvernements militaires et il est bien spécifié que la question de la propriété des mines n'est pas mise en cause. Il n'en reste pas moins que l'accord de novembre 1947, s'il ne préjuge en rien le statut politique, ni même le régime économique de la Ruhr, crée un état de fait plus éloigné encore des conceptions françaises.

Il précédait de peu la nouvelle et dernière conférence des quatre ministres des Affaires étrangères qui allait se tenir à Londres avant la fin de l'année. Les travaux s'ouvrirent dans une atmosphère de scepticisme intégral. Ils se poursuivirent dans un climat de propagande démagogique. Ils s'achevèrent enfin sur la constatation qu'il était vain, dans l'état du monde, de paraître demeurer fidèle à des formules desséchées. La gestion à quatre de l'Allemagne, formule de Potsdam, était, sinon morte, du moins temporairement laissée de côté. A la conférence de Moscou, des efforts avaient encore été tentés pour percer le rideau de fer descendu en travers de l'Europe. A Londres on se contenta, en fait, de constater qu'il fallait s'en accommoder. La France se trouvait, cette fois, officiellement classée parmi les puissances occidentales. La thèse française allait entrer dans sa troisième phase.

On pourra discuter pour savoir s'il était opportun d'accepter dès février 1948 une négociation où il était évident que le point de vue français serait en minorité. Mais le débat est vain. De cette négociation, qui dura plus de deux mois, sortait premièrement un projet de structure politique de l'Allemagne de l'Ouest, et, deuxièmement, un projet d'accord sur la Ruhr. De la séparation politique, cheval de bataille de 1945, il ne restait naturellement nulle trace. On n'en trouvait pas davantage de l'internationalisation de la propriété, base du mémorandum de 1947. Ce que le projet envisage, c'est un contrôle auquel participent les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, le Bénélux et l'Allemagne, mais d'où l'Union soviétique est exclue. Et ce contrôle se limite à la *répartition* du charbon, du coke et de l'acier. Toute liberté dans la gestion, dans l'exploitation des entreprises est laissée aux Allemands eux-mêmes.

Des anciens rêves ne subsistait que l'ombre d'une ombre. L'accueil fait par le Parlement à ce qu'on appela les Accords de Londres fut sévère. Ils ne furent ratifiés que conditionnellement, et il fut entendu que la négociation serait rouverte avant l'application des principes acceptés à Paris du bout des lèvres seulement.

Plus violente encore fut la réaction française à la nouvelle que, le

10 novembre dernier, les généraux Clay et Robertson venaient de promulguer un ukase, la « loi n° 75 », sur la réorganisation de l'industrie lourde dans la Ruhr. En principe la question de la propriété des entreprises était toujours réservée, mais en fait les *trustees* allemands qui en assureront l'administration seront de véritables propriétaires intérimaires. C'est d'eux que dépendra la gestion financière comme la gestion industrielle. C'est le futur Gouvernement allemand qui décidera du régime définitif de la propriété : il va de soi qu'il ne la remettra pas à un consortium de puissances étrangères.

La déception profonde et irritée suscitée en France par la « loi n° 75 » allait être en partie apaisée par le communiqué final de la dernière en date des conférences, chargée d'établir l'autorité internationale de la Ruhr dont les principes avaient été posés par les Accords de Londres. Les pouvoirs de cette autorité internationale se trouvaient plus étendus qu'il n'avait été dit tout d'abord. Ce n'était plus simplement la répartition du charbon, du coke et de l'acier, mais la production, les investissements et l'équipement qui passaient sous le contrôle de l'autorité, et ceci afin d'assurer « la sécurité et le bien-être » de l'Europe. On eut, en France, le sentiment d'une victoire diplomatique.

Il était temps.

***

Mais faut-il croire que les vents ont tourné, que les manifestations imprudentes d'un nationalisme allemand renaissant ont ouvert les yeux de nos Alliés, qu'ils cèdent parce que nous avons raison ? Non. Il semble plutôt que, mis en éveil par la vague de mécontentement sincère qui venait de déferler sur la France, ils ont voulu panser un instant la plaie qui venait de s'ouvrir et qui, pas plus que le chaos économique de l'Allemagne, n'était une chose « saine ». Mais, ceci dit, leurs positions n'ont pas bougé.

Peut-être se repentiront-ils un jour de n'avoir pas prêté plus d'attention au plan français de 1945. Il est possible que, dans un monde absolu, ce plan eût fait merveille. Mais l'art du possible s'appuie sur la science du relatif. La thèse numéro un s'inspirait des mêmes idées que celles de nos hommes d'État au lendemain de l'autre guerre, et ils ne purent les faire prévaloir alors qu'ils avaient le prestige et l'autorité que leur conférait une victoire incontestée. Il fut patent, dès l'origine, que le climat nécessaire à la réussite de cette thèse n'existait pas. Les circonstances l'ont effritée, dégradée, elles ne l'ont pas adaptée. L'esprit qui l'animait s'est envolé, les inconvénients qu'elle comportait sont demeurés.

Le problème de la securité ne se pose plus dans les mêmes termes que naguère. Des forces jeunes ont surgi dans le monde. Qu'on le veuille ou non, ce sont elles qui mènent le jeu. Mais, en même temps, conscients de leur relative faiblesse s'ils demeurent isolés, les pays du vieux continent cherchent obscurément à s'entendre, sur le plan économique —

et ce sont les efforts de l'O.E.C.E. [1] — comme sur le plan politique — et ce sont les balbutiements de l'Union européenne. La part que la France prit à la victoire commune n'était sans doute pas telle qu'elle lui permît d'imposer ses vues. Mais la place qu'elle occupe en Europe, la haute leçon qu'elle tire de tant d'épreuves surmontées peuvent lui permettre de jouer, dans cette tâche constructive de regroupement, un rôle éminent.

La renaissance allemande facilitée par les encouragements donnés à l'industrie de la Ruhr peut, sans doute, avoir pour conséquence une diminution relative de la puissance industrielle de la France. Que faire? Limiter la production allemande? Mais ce n'est là qu'un pis-aller : l'Europe a besoin de toutes ses ressources.

Or, voici que se dessine, entre la France et l'Italie, une véritable fusion économique; que la Belgique, la Hollande et le Luxembourg gèrent ensemble leurs richesses. Ne peut-on concevoir que, du Piémont à la Lorraine, de la Sarre au bassin de Charleroi et — pourquoi pas? — à celui du Pays de Galles, la concurrence fasse place à une coordination bien conçue? Ne peut-on concevoir alors entre cette chaîne d'industries et celle de la Ruhr un accord qui ne serait plus uniquement celui que des vainqueurs peuvent contraindre les vaincus d'accepter?

C'est en tout cas dans le cadre du problème européen que celui de la Ruhr doit être résolu. Mal intégrée à l'Europe, la Ruhr fera toujours peser sur elle une menace. Bien intégrée, elle peut en être la source de vie.

JEAN ALLARY

1. Organisation Européenne de Coopération Économique.

QUAND JOUVET RÉPÈTE

Au temps de *la Folle de Chaillot*, madame Denise Bourdet crayonnait, dans une de ses charmantes chroniques de *la Revue de Paris*, des *Visages de Jouvet*. Louis Jouvet acquittait alors la dette de l'amitié en célébrant la cérémonie funèbre que fut la représentation de la pièce léguée par Jean Giraudoux.

Au début de 1949, Louis Jouvet prépare le vingt-cinquième anniversaire de la naissance de *Knock* et le couronnement de Jules Romains. Le Président de la République, le ministre de l'Éducation nationale, les médecins devront célébrer *le triomphe de la médecine*, au milieu de la plus énorme épidémie de grippe que la France ait connue depuis *la grippe espagnole*.

Je voulais demander à Louis Jouvet ses idées sur l'art, ses souvenirs de travail avec Jacques Copeau, Jules Romains, Giraudoux. Il a préféré se laisser surprendre dans une répétition, en train de re-modeler, après vingt-cinq ans, sa pièce-pilote.

Au théâtre de l'Athénée, la scène est mobilisée. Les machinistes, les électriciens l'habillent. On répète au « studio », en haut de l'immeuble. Pierre Renoir me guide au long des escaliers, avec sa courtoisie de prince qui accueille chaque jour une ambassade. Après avoir traversé le bar, nous quittons la zone des tapis rouges, le fleuve de feu réservé aux pieds du public. Nous atteignons le domaine des marches nues et des efforts sans témoin.

Voici le grenier des saltimbanques, sur la plus haute tour. Entrepont des émigrants? Salle d'attente? Une sirène siffle, perdue dans la brume de Paris, où les cheminées des immeubles figurent des transatlantiques.

Sur des cases à vêtements, des piles de malles d'osier, et des caisses, avec des étiquettes rouges : *Théâtre Louis Jouvet. A.* 15. *C.* 12... Tous les signes des voyages. Presque les bulletins de bagages, l'odeur de la colle des gares, la fumée des locomotives et des bateaux. Une verrière et des vitrages donnent le jour. Au plafond, des crochets et des anneaux, pour le chargement.

Jouvet nous salue d'un haussement de sourcils. Il est assis derrière une table en bois blanc. Il ne suit pas sur le texte, qu'il sait par cœur. A sa droite, derrière une autre table, une secrétaire pointe et rectifie les erreurs, d'une voix de greffier. Sur une banquette de peluche, le dos à la rue, les comédiens attendent leur tour.

Il est là dans l'atmosphère qu'il aime, derrière l'établi de l'artisan, parmi la poussière suspendue. D'une extrême élégance, comme ces ouvriers qui portent un col propre parmi les copeaux. Sa tête de Sioux couronne une longue symphonie en bleu : veston d'un bleu vert d'algue chemise d'un azur d'émail, cravate du bleu des bleuets, chaussettes bleu de nuit. De beaux objets affinent la séduction de l'homme des voyages. Le bracelet-montre en or, la serviette-valise posée sur la table, avec le chapeau noir et les lunettes du conférencier des *Annales*.

Je retrouve tous les traits du personnage, familiers maintenant par la grâce du cinéma, jusque dans les chefs-lieux de canton. La lèvre de brochet, les yeux en globes, la lippe. Mais la glace dont se vêt ce héros du sang-froid, ses bouches bées, ses roulements de prunelles, cette stupeur de fantôme brusquement apparu, tout cela est réchauffé, ici, par l'humble soleil du travail qui miroite sur l'horloge des répétitions, sur le tapis montrant sa corde et sur les justaucorps qui pendent dans le débarras.

Paul Barge joue le docteur Parpalaid, Marthe Herlin madame Parpalaid. Michel Etcheverry remplace Jouvet et fait Knock, pour donner la réplique. Jean, le chauffeur, est couché sous deux tabourets, un escabeau, un pliant et deux chaises qui représentent la torpédo possédant *les avantages de l'ancien double-phaéton.*

MADAME PARPALAID.

Et nous avons eu de très belles rentrées à la Saint-Michel.

Jouvet se lève : « *Ne coupe pas, mon chou, entre « rentrées » et « Saint-Michel* ». D'une seule émission de voix, afin de ne point souligner l'effet, ce qui gèlerait le public, madame Parpalaid doit énoncer : *de très belles rentrées à la Saint-Michel.*

Jouvet s'attache à renforcer le courant d'attention qui circule sur la scène entre les personnages qui ne parlent pas : bain électrique où respire la vraisemblance et hors duquel il n'est que des mannequins.

— Regarde ta femme qui vient de faire une gaffe, dit-il au docteur Parpalaid.

Il darde lui-même sur madame Parpalaid un regard d'un mépris insondable.

— A la Saint-Michel ! répète-t-elle, comme une dinde.

— Beaucoup plus ingénu ! Et tu peux le placer là, ton petit mouvement de tête.

MADAME PARPALAID, *à son mari.*

Tu entends ce que dit le docteur? Des clients comme en a le boulanger ou le boucher? Le docteur est comme tous les débutants. Il se fait des illusions.

Jouvet mime la scène en minaudant et en aiguisant les *i* : *il se fait des illusions.*

— Et là tu dégages d'un ou deux pas.

Il « dégage » en effet, d'un mouvement de danseuse outrée, qui se drape dans son tutu.

Ensuite, une terrible épreuve pour l'acteur Parpalaid. Comment écouter les brillantes professions de foi de Knock sur ses études qu'il a faites surtout en lisant *les annonces médicales et pharmaceutiques des journaux, ainsi que les prospectus intitulés « modes d'emploi » ?*

— Tu ne le suis pas sur le même plan. Tu es à la traîne.

Il se place derrière Knock-Etcheverry, les bras croisés, en méditation. La songerie du raté qui essaie, pour la première fois au cours d'une vie peu intellectuelle, de comprendre un phénomène, et qui tend tous les muscles de ses méninges.

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce coco-là? C'est toi, par ta façon d'écouter, qui entraînes le public dans le système Knock.

Ensuite un admirable tableau de mœurs de la petite ville, peinte uniquement par les intonations, qui donneront à Parpalaid sa profondeur, ses dessous, et le replanteront dans sa motte de temps.

En parlant des habitants du pays, Parpalaid avait claironné : *terriblement avares d'ailleurs !* Jouvet lui fait rentrer sa voix, avec une grimace amère, sur le ton de la constatation désabusée du médecin qui a eu à souffrir de cette avarice par des *manques à gagner : « Terriblement avares d'ailleurs ».*

KNOCK (ETCHEVERRY).

Il y a de l'industrie?

LE DOCTEUR PARPALAID.

Fort peu.

Parpalaid chantonnera le *peu*, comme s'il n'y avait pas danger que fleurît jamais quelque activité dans un trou si perdu.

KNOCK.

Les commerçants sont-ils très absorbés par leurs affaires?

LE DOCTEUR PARPALAID.

Ma foi, non !

Le « *ma foi, non !* » ronflera avec l'ensommeillement obtus de celui à qui l'on pose des questions bien éloignées de sa grossière expérience.

— C'est une bande de salopards qui ne f... rien tout le long du jour.

Jouvet complète toujours ses indications par des commentaires

de verdeur, qui replacent les personnages dans la vie et sa saveur. Derrière le rideau de littérature du texte, on voudrait pouvoir reproduire ces gloses qui correspondent au brutal *de quoi s'agit-il ?* de Foch et rabattent le caquet des mots.

Je vérifie, à la source, l'étonnante variété de cette voix que certains juges, peu doués de l'oreille, déclarent *monotone*.

***

Knock prie le tambour de ville d'annoncer ses consultations gratuites. Jouvet insiste sur la mise en confiance progressive du rustaud. D'abord, le tambour ne veut pas se compromettre et lâcher son opinion sur Parpalaid. Mais, peu à peu, il se décontracte, pose une main sur la chaise de Knock, l'autre sur sa table et vide son sac : « *Il vous indiquait des remèdes de quatre sous, quelquefois une simple tisane...* »

La voix montera sur la dernière syllabe dans la proclamation : « *Avec le petit tour, je m'arrête cinq fois, avec le grand tour, je m'arrête onze fois...* »

— Et maintenant tu as tout ton temps. Tu peux tartiner là-dessus.

Le tambour étend ses bras solennellement pour compter, rapproche ses mains dans le geste de la numération et alors seulement, la mimique précédant les mots chez les simples, énonce un sentencieux : « *C'est à savoir...* »

Quant à l'instituteur, Jouvet lui compose une âme de vierge. La pudeur de ce néophyte de la médecine se concentre sur son canotier qu'il tient comme un ostensoir et sur les bords duquel il module ses scrupules du bout des doigts.

Assis sur la pointe des fesses, les genoux joints, les pieds collés, il s'écrie d'une voix emperlée de détresse : « *Chaque fois qu'on m'a demandé un service, j'ai tâché de le rendre.* »

Puis la tête baissée, des silences, un regard qui glisse vers Knock pour le supplier de ne pas croire que lui, M. Bernard, a pu négliger un instant *l'enseignement populaire de l'hygiène.*

— C'est l'apôtre futur. Il imite les gestes de Knock, comprends-tu ? Tu n'imites pas ses gestes assez inconsciemment.

On ceinture la salle de barrières, pour étudier les entrées et les sorties, dans cette topographie minutieuse de la scène et de ses abords. Pierre Renoir est M. Mousquet, le pharmacien. Jouvet découpe le texte, selon ses grandes articulations.

Pourquoi M. Mousquet ne fait-il pas plus de vingt-cinq mille francs de bénéfices par an ? demande insidieusement Knock. Une modulation en trois temps scandée par les gestes des mains du pharmacien, qui

expriment, avec le seul langage des phalanges, la paix et la médiocrité de toute une vie de labeur.

— Pas de concurrents?

— Aucun *(la main droite levée)*.

— Des ennemis?

— Je ne m'en connais pas *(les deux mains légèrement soulevées)*.

— Une imprudence... cinquante grammes de laudanum en place d'huile de ricin?

— Pas le plus minime incident, je vous prie de le croire... *(les deux mains dressées en rempart contre l'allégation)*.

***

Il y a déjà plusieurs heures que nous sommes là. Mais Jouvet, qui a passé la matinée à essayer des costumes, qui, tout à l'heure, dans son bureau, régentera la vie administrative du théâtre, qui gouvernera, avec les machinistes et les électriciens, les décors et la lumière, et qui ce soir jouera, Jouvet veut aller jusqu'au bout. Il se lève, va indiquer un geste, une intonation, une place, revient derrière sa table, se relève avec la même lenteur de démarche, les pieds traînants, la voix égale, goguenarde, laissant tomber un encouragement *(c'est bien ce que tu fais aujourd'hui, mon chou)*, une chiquenaude de réconfort *(du moment que tu trouves deux ou trois phrases dans le ton, tout le reste suit. C'est moins difficile que dans Dom Juan)*, ou un avertissement affectueux *(il y a un côté gourde qu'il faudrait développer chez toi pour cet usage)*.

Il restera ainsi jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que l'on ait buté, dans la « brochure », contre le mot « *RIDEAU* ». Alors il se lève, on l'entoure, il tousse. Il écrase une dernière fois sa cigarette dans son cendrier. Il pense encore à tout. Il dit : « Personne n'oublie rien? Manteau, gants, chapeau?... » Il redescend, entouré de sa troupe. On arrive au niveau du tapis rouge. Par une porte de loge entrebâillée, on voit la salle noire, et la scène où des machinistes donnent des coups de marteau. Il remonte dans son bureau, le long de cette chaîne sans fin de travail et de minutie que sa haute silhouette parcourt depuis tant d'années avec la même fixité.

***

Je le revois le lendemain matin, à son cours du Conservatoire. Il entre du même pas dans le cabinet du directeur, M. Paul Abram. L'animation du matin se marque en lui simplement par une lueur de perle dans l'œil, par une toux d'accueil plus délibérée, par des bouffées de cigarettes plus loquaces.

Il s'installe derrière la longue table de la salle de cours, entouré de

son état-major. A droite, Pierre Renoir, à gauche Michel Etcheverry et la sténotypiste qui demeurera, pendant toute l'heure, les yeux accrochés à ses lèvres, et tapant un long ruban qui bouffe et qui mousse.

La haute nef, jadis salle d'orgues, aux tentures noires et aux boiseries de coffre à bijoux. Au fond, la scène. En face de Jouvet, une douzaine de garçons et huit filles, en pantalons, mocassins et canadiennes; deux en chapeau cloche.

Il est ici plus grave, plus « professeur », conscient des conséquences de la fonction enseignante. Il ouvre son dossier noir, sur la tranche duquel on a peint en lettres d'or : *Conservatoire*, 48. Mais avant de prononcer son cours, il revient sur une question qui le tourmente. Mardi dernier, il a dit que le comédien devait mentir, que les Grecs l'appelaient *hypocritos*. Il craint d'avoir choqué ses élèves, qui sont à l'âge des actes de foi. Il revient là-dessus, à plusieurs reprises, pour se décharger la conscience.

— La sincérité pendant deux heures et demi n'est pas l'idéal pour un acteur. C'est l'idéal d'un monsieur qui a l'intention de s'assouvir, de se faire plaisir. La sincérité c'est un accès, un spasme, une crise, pas un état de pratique.

Etat de pratique. La pratique d'un métier. C'est toujours sous cet angle du maniement du rabot, du pétrissage de soi qu'il envisage cette carrière où ces jeunes gens ne voient encore que des éclats et des bouches ouvertes.

— Pour vous aider à comprendre les particularités que vous portez en vous, nous allons fabriquer en maquette un acteur type, synthétique, un acteur squelette.

Il s'empresse de corriger par des nuances, qui sauvent les exceptions et l'originalité. Le mécanisme de Raimu « qui était un acteur de génie », se révèle bien différent du mécanisme de « M. Victor Boucher ».

Pour lui le meilleur acteur est celui qui possède *le sentiment d'un secret, d'un silence intérieur, d'une contradiction.* Il a été choqué, la dernière fois, par la réflexion de l'élève Weill : « *Alors, on ne peut pas jouer confortablement !* »

Tous les chefs-d'œuvre de sa vie, de *Knock* à *Siegfried* ou à *La Guerre de Troie*, de *L'Ecole des Femmes* à *Dom Juan* ont été trop échafaudés sur la rigueur de l'agencement, la soumission à des lois inflexibles, la libération de l'esprit par les contraintes pour qu'il tolère ce *confortablement.*

— On ne peut pas dire *confortablement* les stances du *Cid*, le monologue de Polyeucte, gronde-t-il avec une passion sourde qui, une fois de plus, entrecoupe sa voix, selon ses halètements légendaires. Qui dit expression dit effort. Le plaisir personnel d'exprimer est sans valeur. On ne peut fonder là-dessus ni un art ni une carrière.

Il reste un peu essoufflé, sincèrement furieux, époumonné intérieurement, sous sa couche de glace, d'une indignation vraie, grâce à laquelle

on peut suivre les cheminements et les méandres de l'ardeur chez cet homme secret.

Malgré son surmenage, il a retrouvé hier soir un texte de Ravel, pour étayer sa conviction. Il le lit avec un mélange de triomphe et de respect, jubilant derrière l'illustre bouclier :

— *Un artiste ne peut pas être sincère... Quand on se laisse aller à la spontanéité, on bavarde et c'est tout... Massenet, qui était si doué, s'est gaspillé par excès de sincérité... Il répète toujours la même chose... La vérité, c'est ce qu'on ne contrôle jamais assez...*

Il cite aussi Oscar Wilde, *qui était un homme assez bien.*

— Quand le Théâtre Libre fut fondé par Antoine en 1885, on mettait sur la scène un vrai cirque pour *Les Frères Zemganno.* Une boucherie avec des quartiers de viande, une soute de navire avec du vrai charbon que les acteurs pelletaient. De la vraie pluie qui mouillait. Oscard Wilde, dégoûté, cria à *la décadence du mensonge !*

Pour expliquer la nécessité de la simulation, Jouvet se fait psychologue et psychiâtre. Il descend jusqu'à la fissure entre le *je* et le *moi.* Il appelle au secours un texte d'Henri Michaux.

« — Moi *n'est jamais que provisoire.* Moi *se fait de tout. On n'est peut-être pas fait pour un seul* moi *et on a tort de s'y tenir.* »

— Ce passage, dit-il en relevant et en hochant la tête, constitue une justification de notre profession.

On sent qu'il touche là une de ses blessures, une de ses interrogations dans la solitude, quand il cherche, derrière la scène, les raisons de tout ce qu'il a fait.

— *On veut trop être quelqu'un. Il n'est pas un* moi, *il n'est pas dix* moi, *il n'est pas de* moi. Moi *n'est qu'une position d'équilibre...*

Il conclut qu'il n'y a pas que les comédiens qui jouent des rôles.

— Un même homme peut être à la fois colonel au 45e régiment de chasseurs à pied, communiste, M.R.P. ou R.P.F., catholique, protestant ou israëlite. Tout ça fait une succession de personnages en conflit, mais pas un personnage.

— C'est terrible ! soupire un élève du premier rang, à la figure d'effroi. Se dire à tous moments : je joue la comédie! On voudrait bien être toujours le même!

Mais Jouvet se tient au delà de ce qu'on *voudrait. Le secret est un élément de puissance et de domination...* La confidence avec soi-même dans le silence intérieur... Il cite Le Laboureur et ses enfants... L'Amour ordonnant à Psyché de se taire ; à ce prix, elle enfanterait un dieu.

Edmund Gosse, dans son enfance, jugeait son père infaillible. Un jour pourtant, Edmund commit une faute qui ne fut pas découverte. « *La plus curieuse pensée que j'eus,* dit-il, *c'est que j'avais trouvé un confident et un compagnon en moi-même... Nous étions deux et nous pouvions causer ensemble... C'est sous cette forme de dualisme que mon individualité m'apparut.* »

Jouvet tente de définir cet étrange métier qui semble taillé pour l'aveu et qui ne s'approfondit que dans le secret : « *Un comédien sans secret est un comédien sans aveu.* »

— Ce n'est pas un comédien! approuve naïvement un élève.

— Mais c'est peut-être un acteur, souffle Pierre Renoir.

— Nous reviendrons sur la différence entre le comédien et l'acteur.

Pour le moment, il veut s'en tenir à cette dissociation du *je* et du *moi* qu'il faut admettre pour en retirer les bénéfices et s'en nourrir.

Gide, dans son *Journal*, va l'aider : « *Il en est d'autres qui font grand effort et qui voudraient qu'on les prît pour ce qu'ils se donnent, mais qui ne se donnent pas pour ce qu'ils sont vraiment. Des hypocrites ? Pas tout à fait.* »

Voilà le comédien. Et le voici encore, remis à sa place par Platon dans l'ordre de l'univers : « *On voit parfois une très longue chaîne d'anneaux de fer suspendus les uns aux autres.* » Le dernier est le spectateur, celui du milieu le comédien, le premier le poète, et la divinité est *la pierre magnétique*, l'aimant qui les colle.

Jouvet referme son dossier. Mais il ne se referme pas lui-même. Il reste chargé de remous. Sa longue main forte se promène une dernière fois sur la table pour ramasser ses papiers. Le pouce retourné comme un fleuron de fer. Les deux grosses veines en V, à la base de l'annulaire et du majeur. Ses élèves s'empressent. Tandis qu'ils passent, il les dévisage un à un, de ses yeux énormes qui décochent leur lente inspection sous le chapeau. Les lèvres entrouvertes, interrogatif, anxieux, sans un mot, il regarde s'en aller la jeunesse.

PAUL GUTH

LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH

Voici donc (et jusqu'à la fin du mois), dans les salles du Petit-Palais, succédant aux mirifiques *Trésors de Vienne* de l'an passé, une sensationnelle sélection de peintures provenant de la *Vieille Pinacothèque* de Munich. Les grandes migrations d'œuvres d'art se poursuivent à travers le monde ; et, certes, ces beaux spécimens des collections bavaroises, nous les accueillons avec un sentiment de gratitude, de ravissement. Cependant, comment ne pas distinguer, dans la saveur de notre plaisir, un arrière-goût d'amertume, de mélancolie? Dans ce cœur des Champs-Élysées, l'autre matin, de retour à Paris, après une longue course déroulée du nord au sud de l'Italie, nous ne pouvions pas ne point songer à ces Galeries de la péninsule que nous venions de voir éventrées par les bombes aériennes ; — les unes, comme la Galerie Brera, livrées aux maçons, les autres, comme le Poldi-Pezzoli (dans la même Milan), cadavres déjà redevenus poussière... Le souvenir de ces ruines nous contraignait, devant ces Dürer, ces Rubens et ces Rembrandt sans foyer, à nous représenter, le cœur serré, la monumentale Vieille Pinacothèque munichoise, telle que nous l'avions autrefois visitée. Ce n'était certainement pas un très bel édifice, mais les œuvres qu'il abritait y avaient acquis « droit d'asile ». Vivant là rassemblées depuis longtemps, elles avaient en quelque sorte conclu alliance ; et lorsque, loin d'elles, jadis, nous pensions à elles, elles nous apparaissaient ayant acquis le caractère établi, prospère, protégé d'une association, d'une société. Hélas!...

La *Vieille Pinacothèque* abritait environ un millier et demi de tableaux. Les salles du Petit-Palais en montrent très exactement cent cinquante cinq. Il a donc fallu beaucoup choisir, beaucoup sacrifier! Tâche difficile, délicate, à laquelle se sont très heureusement voués l'éminent

directeur des peintures de l'État de Bavière, le professeur Eberhard Hanfstaengl, et le conservateur du Petit-Palais, M. André Chamson, à l'intelligence hardie et au goût sûr duquel on doit la répartition et la présentation, de tous points réussies, de ces peintures.

L'allemande, la flamande, la hollandaise, l'italienne, l'espagnole et la française : toutes les écoles européennes, du XVe au XVIIIe siècles, sont représentées ici ; l'école anglaise elle-même, présagée et promise par Van Dyck, sans lequel, probablement, elle n'existerait pas.

L'école flamande est très judicieusement placée entre l'école allemande et l'école italienne. Ainsi est-il permis au visiteur attentif de débusquer, entre les peintres de ces trois pays (ou, plutôt, de ces trois régions), des correspondances, des échanges qui ne sont certes pas des surprises, des révélations, mais qui, grâce à ces voisinages intimes, frappent assez rapidement les yeux et éclairent l'esprit.

Le rôle joué ici, au XVe siècle, par les « peintres de Bruges » est capital. A défaut de leur prince, Jean Van Eyck, voici, d'une part, ses élèves, ses disciples : d'admirables Thierry Bouts, un Memling, un Gérard David ; d'autre part, voici, séparés d'eux par une simple cloison, les « Germaniques » que formèrent ces Flamands eyckiens : soit rhénans comme *le Maître de la Vie de Marie* et le *Maître du Retable de saint Barthélemy* ; soit salzbourgeois comme Michel Pacher, soit augsbourgeois comme Holbein l'Ancien, soit nurembourgeois comme Albert Dürer lui-même : le triptyque *Paumgartner*, ici exposé, est de 1504, c'est-à-dire antérieur au voyage vénitien.

Pendant les deux premiers tiers du XVe siècle, on peut dire (un peu vite...) que ce sont les Flamands qui apprirent à peindre à l'Europe. Nous verrons tout à l'heure ce que leur doivent, matériellement, les Italiens. Pour ce qui est des pays germaniques, l'influence des Flandres s'y est exercée à la fois matériellement et spirituellement. On peut constater et suivre ces progrès dans la salle IV, du mur de gauche au mur de droite. Par la facture et par le sentiment, les deux panneaux d'un Stephan Lochner (qui meurt vers 1450), celui du *Maître du Nothalfter Altar* (qui travaille entre 1430 et 1445) conservent encore leur particularisme rhénan ; une poésie doucement rêveuse tempère leur archaïsme médiéval : ces frêles et mignardes figures féminines peuvent très bien faire penser à ces vers de Musset (que Charles Du Bos aimait tant...) :

... Ou quelque ange pensif de candeur allemande,
Une Vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds...

Le naturalisme néerlandais n'a pas encore effarouché ces princesses-fées, « *marchant à pas de biche avec un air boudeur...* ». Mais moins de trente années passeront ; et tout aura changé. Derrière des person-

nages devenus autoritairement présents, fiers de leurs opulents costumes, dont les broderies, les bijoux, les fourrures sont reproduits en trompe-l'œil, plus de fonds conventionnels, uniformément dorés. Le paysage apparaît, inventorié avec une minutie scrupuleuse, de l'horizon aux herbes et aux fleurs du premier plan. Dans les trois candides panneaux, exquis de vérité anecdotique, du *Maître de la Vie de Marie* (entre 1450 et 1480), l'être humain tente de se mouvoir maintenant en profondeur, non certes sans gaucherie, vaquant à ses occupations quotidiennes, dans des intérieurs où aucun accessoire domestique n'est omis. Il ne s'agit plus, pour le peintre, de se laisser aller à son imagination, à ses songes, mais de copier la nature avec une docilité presque servile. Pour y parvenir, ce *Maître de la Vie de Marie*, ce *Maître du Retable de Saint-Barthélemy* sont désormais, grâce aux initiateurs flamands, en possession d'un « moyen d'expression ». d'un métier qui leur permet, tout en préservant cependant leur sensibilité propre, de tout reproduire, avec des couleurs aussi belles, aussi pures que celles qui donnent aux panneaux de Thierry Bouts, dans la salle voisine, l'éclat transparent des escarboucles et la consistante plénitude des émaux. Et c'est aussi parce qu'il est en possession de ces possibilités techniques qu'Albert Dürer, âgé de vingt et un an, peint, en 1499, le merveilleux portrait d'*Oswalt Krel*, où il ne s'agit plus d'imitation subie ou consentie, mais bien de libre création.

Cette salle allemande se trouve en amont de la salle flamande. Gagnons maintenant, en aval, la première salle italienne, en nous souvenant que la grande époque de la peinture flamande, dite « primitive », correspond, par les dates, à la grande époque du « quattrocento ». Il n'est peut-être pas inutile de le rappeler (même si certains des peintres que nous allons nommer ne figurent pas au catalogue) : Jean Van Eyck et Fra Angelico sont des contemporains ; le premier naît vers 1386, le second vers 1387. Roger Van der Weyden voit le jour en 1399, deux ans après Paolo Uccello et Pisanello. Thierry Bouts et Piero della Francesca naissent en 1415 ; Memling en 1433 et Giovanni Bellini en 1430 ; Hugo Van der Goës et Signorelli en 1441 ; Gérard David et Piero di Cosimo en 1462. Pendant ce siècle, les deux écoles se développent donc parallèlement. Si les peintres flamands ne semblent rien (ou peu ; et cela ne durera pas...) recevoir de l'Italie, celle-ci n'ignore point la peinture flamande. Des Italiens posent à Bruges devant Van Eyck (Johannes Gallicus, ainsi l'appelle-t-on outre-monts), dont les œuvres sont très recherchées et prisées dans la péninsule, où le grand artiste voyageur est peut-être venu, où Roger Van der Weyden et Justus de Gand ont quelque temps vécu. Van der Goës et Memling peignent pour l'Italie, l'un le *Triptyque Portinari* (aujourd'hui aux Offices, et que Ghirlandajo copia), l'autre le *Triptyque du Jugement dernier*. Et enfin, voici, jouant entre les deux pays un rôle déterminant d'agent de liaison, Antonello de Messine (qu'on pourrait aussi bien appeler

Antoine des Pays-Bas). Un tout petit, mais très significatif panneau de lui, figure au seuil de cette salle VII : une tête de *Vierge*, presque enfantine, qui dans sa simplicité, sa modestie, va proférer, de sa petite bouche qui déjà s'entr'ouvre, un grand, un magique secret.

Ce secret, c'est celui de pouvoir employer les couleurs à l'huile comme les emploient, loin de la Lagune, les peintres eyckiens près desquels — au bord d'autres canaux et sous une autre lumière marine — le nomade Antonello a vraisemblablement travaillé. Antonello ne restera pas plus de trois années à Venise ; mais ces trois années suffiront pour révéler à Giovanni Bellini des procédés grâce auxquels un monde pictural entièrement nouveau va naître : celui de la grande Renaissance. Demain, armés par leur maître Jean Bellin, deux jeunes gens de génie s'élanceront à la conquête de l'espace. Ils s'appellent Giorgione et Titien.

Pour évaluer l'importance — du point de vue technique — de l'influence flamande sur l'art italien à cette époque, il suffira sans doute de considérer quelques peintures exposées dans cette salle VII, qu'ouvre le petit panneau-clef d'Antonello et au bout de laquelle s'épanouit *la Vision de saint Bernard*, incomparable chef-d'œuvre du Pérugin.

La *Vierge* d'Antonello est de 1473 ; le *Saint Bernard* est de 1498. Que voyons-nous, entre l'un et l'autre ouvrage ? Quatre grandes compositions religieuses : celle de Filippo Lippi (vers 1460), celle de Ghirlandajo (1494), celle de Filippino Lippi (vers 1498) et celle de Botticelli (vers 1500). La *Pietà* de ce dernier, quoique postérieure aux trois autres retables, est encore peinte à la manière ancienne, celle à laquelle Botticelli fut et sera toujours fidèle (il était d'ailleurs considéré, à cette époque tardive de sa vie, comme un archaïsant) ; mais dans les trois autres retables apparaît la fameuse « troisième dimension », grâce à laquelle la possibilité de donner l'illusion de l'atmosphère est enfin permise. Dans le *Saint Bernard* du Pérugin, la victoire est décisive, totale : l'ensorcelant paysage qui, au-delà des hautes arcades de pierre, se déploie jusqu'à l'infini est le véritable personnage du tableau : il lui donne son âme. Or, cet art de rendre un paysage dans sa vérité atmosphérique (dont Pérugin, au même moment, transmet le secret à son jeune élève Raphaël) de qui Pérugin l'a-t-il appris ? Très certainement des ouvrages eyckiens, que rassemblaient alors, à l'envi, les grands amateurs, princes et marchands, en Ombrie et en Toscane.

Et cette filiation apparaîtra dans son émouvante évidence si, conservant dans le regard le paysage du Pérugin, vous voulez bien retourner un moment devant les Thierry Bouts de la salle VI : devant les volets de *la Perle du Brabant*, devant l'*Ecce Agnus Dei*...

Nous voici au seuil du XVIe siècle, c'est-à-dire au moment où l'Italie, parvenue à l'apogée de sa prépondérance et de son prestige artistiques,

va conquérir l'Europe. Les premiers symptômes de cette conquête sont signalés ici par maints tableaux flamands ou germaniques, dont la plupart ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais qui, dus à des artistes peu ou mal représentés dans nos musées, permettent d'assister à la pénétration progressive de l'italianisme dans les écoles du Nord.

Cette pénétration s'est accomplie assez lentement et par des altérations d'abord toutes de surface (dans le décor, le costume, l'accessoire). Aux Pays-Bas, un Gérard David, un Jean Gossaert, un Lucas de Leyde, un Van Orley allient plus ou moins heureusement le naturalisme « racial » et le « romanisme » importé. Certains d'entre eux font le « voyage d'Italie », qui, bientôt, sera pour tous un voyage obligé. Il arrive qu'ils en reviennent troublés, incertains. Troubles et incertitudes auxquels les Germaniques, prédisposés à déformer ce qu'ils absorbent, échapperont le plus souvent. Pourvus d'un appétit vorace, ils se jettent non sans sauvagerie et férocité sur tout ce que l'Italie leur offre et, en romantiques, en baroques, le dénaturent par l'excès des complications, contournements et dislocations. Pour un Hans Baldung Grien, un Cranach, un Mathias Grunewald, un Schaufflein, un Altdorfer, etc., ni le choix ni le goût n'entrent en ligne de compte. Doués d'une rare puissance expressive, d'un sens inné du « pittoresque », leur idéal de beauté concilie curieusement et parfois puérilement l'observation de la réalité et les songes capricieux d'une imagination encline au bizarre, à l'étrange, à l'ambigu. L'*Allégorie de la Musique*, de Baldung Grien, est moins une déesse qu'une fée ; elle évoque les profondeurs des forêts nordiques, le monde des ondines et des loreleis, les légendes et les ballades nées de l'ombre et de la nuit...

Avec un Albert Dürer, la rencontre Allemagne-Italie va prendre une tout autre importance, une tout autre envergure.

Il est justement admis de voir en Dürer le représentant exemplaire, le parangon d'une race ; cependant, en dehors de ce qu'il a de foncièrement allemand, Dürer, par l'élévation et la nouveauté de son œuvre — aussi bien gravée que peinte — et par la date même où il la produit, n'appartient pas seulement à sa patrie. Il représente un grand et dramatique « moment » de l'histoire de l'art en Europe.

Sauvegardé par sa puissante personnalité, il apporte au septentrion gothique l'esprit et la sensibilité de la Renaissance méridionale. Il est le premier en date de ces hommes de génie qui, comme demain Rubens et Poussin, ne seraient pas ce qu'ils sont sans l'Italie, mais, tandis que Rubens et Poussin se donnent à l'Italie et ne pensent pas à méconnaître ce qu'ils ont reçu d'elle, c'est en quelque sorte malgré lui, comme à contre-cœur, que Dürer se laisse séduire. Ses grands initiateurs, ceux qui l'ont introduit dans le monde spirituel et plastique de la Renaissance italienne sont — outre l'énigmatique Jacopo de Barbari (représenté au Petit-Palais par une subtile et sobre nature morte) — Mantegna et les peintres de l'école de Padoue, c'est-à-dire

un maître et une école déjà dépassés, à ce moment, de l'autre côté des Alpes. Mantegna est âgé de soixante ans quand Dürer, à vingt-trois ans, descend pour la première fois en Italie. Cette élection d'un vieillard par un jeune homme est significative, si l'on songe que Dürer a pu voir naître et mourir Raphaël et qu'il est de peu l'aîné du Titien. Voilà ses contemporains : l'année où Dürer grave sa *Mélancolia*, Raphaël a déjà peint *L'Ecole d'Athènes* et Titien *l'Amour sacré et l'Amour profane*. Or, ce monde adulte de la Renaissance transalpine, il semble que Dürer n'a pas voulu le connaître ; ou, le connaissant, qu'il s'est gardé de lui. A trente ans, il retourne une seconde fois à Venise ; après quoi, comme s'il se méfiait de l'Italie, il n'y reviendra plus et, s'il quitte de nouveau l'Allemagne, ce sera, peu avant sa mort, pour aller en Flandre. Le secret de Dürer — qui est aussi le secret de ses plus belles œuvres — n'est-ce pas peut-être la détresse obscure, inavouée, d'un gothique qui se voit contaminé par l'esprit de la Renaissance, et qui est à jamais déconcerté de n'avoir pas résisté au chant de la Sirène? Dürer a moins la nostalgie que la peur de l'Italie. Le grand ange terrestre de la *Mélancolia* — dont la longue et lourde robe à plis anguleux est celle que portent les Vertus des porches médiévaux — on peut le voir (on y a vu tant de choses!...) comme une allégorie de l'Art gothique, contraint de renoncer à de très vieux rêves, et qui chérit un passé qu'il n'a ni la force de retenir, ni le courage d'abandonner.

Un autre Nordique de génie, et qui, quoique foncièrement Flamand, déborde, comme Dürer, son pays et appartient à l'art universel : Pierre Breughel, devait, lui aussi, un demi-siècle plus tard, connaître et courir les mêmes risques. Fils de paysans, il apprit à peindre à Anvers, près de deux italianisants qui, son apprentissage terminé, lui firent prendre, comme aux autres, la route de l'Italie. Mais loin de se laisser troubler ou dominer, Breughel, peut-être à son insu, reçut, des maîtres de la péninsule, de fécondes leçons. Il acquit d'eux ce savoir supérieur qui permet seul toutes les audaces et toutes les libertés. Mais, sa vie durant, la nature où Breughel avait passé son enfance demeura sa principale et intransigeante éducatrice, son inspiratrice intime. Il lui doit sa vocation. Grands et petits, elle lui a confié tous ses secrets. *Le Pays de Cocagne* et la tête de *Vieille Femme*, que l'on peut voir au Petit-Palais, ne sont, si on les compare aux fascinants paysages du musée de Vienne, que des exercices, des divertissements. Mais tous deux (comme le moindre ouvrage de cette main) obtiennent immédiatement l'adhésion physique de celui qui les contemple. Au service d'une imagination visionnaire entièrement personnelle, Breughel possédait, d'une part la faculté toute intuitive de rendre synthétiquement l'aspect élémentaire, fondamental du climat, de la saison, de l'heure, et, d'autre part, il était doué d'une vertu d'analyse dont la précision et l'infaillibilité semblent presque chinoises. Rarement un autre peintre est par-

venu, avec des moyens aussi simples, aussi peu voyants, et sans aucun sacrifice apparent ou avoué, à dégager, d'un sujet ou d'un paysage, fût-il le plus humble, son mystère caché, son caractère d'éternité.

Étant donné la place souveraine que Rubens occupe légitimement au Petit-Palais, on peut admettre que la salle où sont groupées quelques œuvres — magnifiques — de Titien et de Tintoret n'est là que pour rappeler, au moment de s'approcher du grand Anversois, ce qu'il doit aux grands Vénitiens.

Lorsque, au mois de mai 1600, le jeune Rubens, âgé de vingt-trois ans, se met en route, « le voyage d'Italie » n'est plus une découverte, une aventure, mais une tradition. Rubens sait où il va et pourquoi il y va. L'Age d'Or de la Renaissance italienne s'achève à peine, et dans un crépuscule si rayonnant que l'idée ne viendrait alors à personne de soupçonner que le déclin approche. A Venise, où Titien et Véronèse prolongent leur présence dans une neuve immortalité, Tintoret, deux ans plus tôt, vivait encore. A Parme, la renommée posthume de Corrège est à son zénith. A Rome, à Bologne, les grands aînés de Rubens, les Carrache, sont en pleine production et en pleine gloire, ayant en face d'eux le révolutionnaire Caravage, adversaire de taille. Guido Reni, alors, a vingt-deux ans ; le Dominiquin en a dix-neuf. Rubens va débuter en même temps qu'eux, sans peut-être avoir conscience que le véritable héritier de cet Age d'Or, c'est lui. Pendant huit années la tutélaire Italie va couver, accoucher, féconder son génie. C'est elle qui lui donnera d'impérissables leçons de grandeur et de noblesse, de sécurité et d'aisance, d'ambition et de foi. Joyeusement laborieux, pendant ces huit années, il ira et viendra de Venise à Mantoue, de Florence à Bologne, de Parme à Gênes, et, en deux fois, passera trois ans à Rome. Stimulé par un appétit passionné, que tout provoque et que rien n'assouvit, il interroge, consulte, copie aussi bien Mantegna que Léonard, Raphaël que Jules Romain, les plafonds de la Sixtine que les palais de Gênes. Dédaigneux de choisir, il entasse dans sa prodigieuse mémoire tous les saints de l'Église et tous les dieux de l'Olympe, les archanges de Corrège et les portefaix de Caravage, les placides convives des banquets de Véronèse et les épaves convulsées des cyclones de Tintoret, les déesses dorées du Titien et les pâles figurantes des *Noces Aldobrandines*, les marbres antiques et les chevaux caracolants des carrousels mantouans. Il absorbe tout. Tout lui est bon. Tout lui est butin, trésor. Cette profonde et libre imprégnation italienne agit sur lui comme un ferment. Des ouvrages que Rubens produit alors, bien peu où il se laisse décontenancer par ses modèles ; et dans l'éblouissant *Tableau d'Autel* du musée de Grenoble, il est déjà tout entier. La belle sainte, blonde, grasse et nacrée de ce tableau, peint en 1608, au moment de quitter Rome, est déjà fatidiquement, miraculeusement, Hélène Fourment !...

Rubens avait regagné Anvers depuis un an lorsqu'il peignit le plus ancien en date des vingt-deux ouvrages rassemblés au Petit-Palais. On l'y voit près d'Isabelle Brant, sa première femme (il vient de l'épouser). Impossible d'y déceler la moindre trace, le moindre aveu de ses fréquentations italiennes : un peintre purement flamand peint son jeune bonheur flamand. Au surplus — c'est de là, peut-être, que ce florilège bavarois tire son particulier attrait —, presque tous ces tableaux nous invitent à vivre dans l'intimité de Rubens : dans l'intimité de l'homme et dans l'intimité de l'artiste. D'où l'impression d'être ici moins devant Rubens qu'avec Rubens, d'être accueilli par lui, admis en sa compagnie...

Sinon *les Filles de Leucippe* — qui n'est pas, osons le dire, du Rubens des meilleurs jours — il n'y a ici aucune vaste composition écrite pour grand orchestre, mais des ouvrag s de registres modérés, et qu'on pourrait comparer à de la « musique de chambre ». Merveilles puissamment exquises, peintes pour le plaisir ; pour tous les plaisirs : ceux des sens, ceux de l'imagination, ceux du cœur ; tel le portrait d'*Hélène Fourment* assise, vêtue de son ébouriffante robe de fiançailles, ses seize printemps immaculément frais posant devant les cinquante-trois très verts automnes de son illustre époux...

Une charmante comédie de Molière a pour titre *le Sicilien ou l'Amour Peintre* ; à partir de cette année 1630, et pendant les dix années qu'il a encore à vivre, voilà Rubens devenu « l'Anversois ou l'Amour Peintre », héros chaleureux d'une quotidienne féerie conjugale. Pour toucher les toiles où les effigies d'Hélène vont désormais, sans relâche, se succéder, les pinceaux de l'Amour Peintre se font promesses de caresses, anticipations de baisers. Vraiment, oui, Rubens est le héros d'un conte : cette alléchante femme-enfant, qui s'est donnée à lui, au déclin de son âge, n'est-ce pas d'elle qu'il a toujours rêvé ? Trente ans plus tôt, à Rome, elle lui est apparue, et dès lors, il a été, avec une impatiente constance — mainte œuvre en témoigne — le Pygmalion de cette Galathée. Le jour du miracle est enfin arrivé : désormais désensorcelée, enfin échappée de ses miroirs magiques, voici la belle petite Hélène irrécusablement présente et vivante. Dans le jardin princier où tout attendait sa venue, elle flâne oisivement au bras de Rubens, sous les grands arbres voluptueux, devant les charmilles et les architectures, parmi les gerbes d'eau des fontaines et les gerbes de pierreries des paons.

De lendemain en lendemain, Rubens multipliera ces confidences passionnées, et, de toile en toile, Hélène s'épanouira comme la Reine des Fleurs, généreusement, prodigalement. Rubens l'a aimée parce qu'elle ressemblait à une femme qui n'existait pas ; peu d'années suffiront, et c'est Hélène qui va ressembler de plus en plus à cette femme imaginaire qu'il a peinte avant de la connaître. C'est pour courir poser devant Rubens qu'Hélène saute du lit et jette sur ses épaules le grand manteau de fourrure du portrait de Vienne ; pour poser devant Rubens qu'Hélène envoie promener ce manteau et, toute nue, irradiant de la gorge

aux talons un succulent phosphore de soleil, simulant l'effroi, feignant la pudeur — mais pas le moins du monde méconnaissable — joue au naturel le rôle de la Suzanne biblique, dans un tableau qui est peut-être, ici, le plus émouvant de tous. Pour le peindre, quelques mois avant de quitter ce monde auquel il a tant donné et qui lui a tant donné, Rubens laisse remonter du fond de sa mémoire ses beaux, ses chers souvenirs d'Italie. Cette Suzanne-Hélène, — récompense, don de gratitude que le Créateur réservait à l'homme de génie dont toute l'œuvre n'est qu'un hymne à la création — n'est-elle pas digne de rivaliser avec les Antiope et les Vénus, les Flora et les Danaé qui, dans les édens du Sud, enchantèrent sa jeunesse? N'est-elle pas digne de prendre place dans le grand cortège terrestre qui, par la Beauté, relie le visible à l'invisible, le rêve à la réalité, le passager à l'éternel? A ses maîtres vénitiens, Rubens dédie son suprême chef-d'œuvre, où communient le bonheur passé et le bonheur présent; tous ses bonheurs d'ici-bas...

Par les inestimablement précieuses petites esquisses qu'il brossa pour l'*Histoire de Marie de Médicis*, nous pénétrons dans l'intimité de l'artiste. Devant nos yeux émerveillés, une source de peinture jaillit dans sa virginité, sa spontanéité, sa liberté, dans son élan natal. Notre ravissement, ici, est avant tout physique, analogue à celui que cause la perception inattendue d'un parfum, l'audition imprévisible d'un chant d'oiseau, la vue des éphémères alliances que la lumière et les nuages ébauchent sur le ciel. S'agit-il d'un travail? Ne s'agit-il pas plutôt d'une fête, d'un jeu? Pas une hésitation, pas une incertitude, pas un repentir. A l'époque où il peint ces petits panneaux, Rubens, depuis longtemps, est « maître de lui comme de l'univers »; se confiant à ce qu'il sait, il peut s'abandonner à ce qu'il sent. Comme un musicien sur le clavier, il « improvise », le pinceau aux doigts, des chefs-d'œuvre.

Les grandes toiles que les élèves de Rubens exécutèrent d'après ces esquisses appartiennent au Louvre. Pourquoi, avant que celles-ci ne quittent Paris, ne pas les exposer pendant quelque temps près de celles-là? La chose serait sans doute facile; et il est superflu d'insister sur l'intérêt qui s'attacherait à un tel rapprochement.

Nous l'avons dit en commençant : toutes les écoles européennes de peinture figurent dans ce « choix », dans cette fabuleuse « carte d'échantillons ». Il nous a donc fallu, à notre tour, choisir. A peine avons-nous signalé la présence de Van Dyck, quelque peu handicapé par le voisinage de Rubens. Toutefois, deux portraits de femmes de lui rappellent ici que Van Dyck reste le maître du « portrait romanesque »; un peintre poète, un sourcier du mystère intérieur, doué d'une sensibilité sentimentale très délicatement et comme sournoisement baignée de sensualisme; de sorte que Van Dyck semble toujours vaguement épris des élégantes et mélancoliques jeunes femmes qui posent devant lui...

Sur les velours gris où étaient montrés, l'an passé, de splendides Velasquez, cette année trois beaux Murillo sont accrochés. Mais comment avoir le courage de regarder Murillo à Paris sans songer avec une amère tristesse au tableau qui a injustement quitté la France pendant l'occupation ; à cette mélodieuse et aérienne *Immaculée Conception*, l'un des joyaux de la couronne de chefs-d'œuvre du Louvre ? Pour notre part, nous ne saurions accepter l'idée que nous l'avons perdu à jamais !...

Rembrandt — dans la salle du XVIIe siècle hollandais — est représenté par les six *Scènes de la Passion* qui lui furent commandées en 1633 par le prince Frédéric-Henri, gouverneur des Pays-Bas. A cette « suite », Rembrandt travailla, non sans interruptions, pendant treize années, et c'est pour cela qu'elle est si attachante. En 1633, il n'est guère encore que le « naturaliste » de la *Leçon d'Anatomie* ; il n'a pas encore franchi les frontières du monde visible ; il reste, si l'on peut dire, aux portes de l'Évangile. Mais demain, il se libérera, s'enhardira ; et le voici, dans la dernière en date de ces compositions (*l'Adoration des Bergers*, peinte en 1646, deux ans avant *les Pèlerins d'Emmaüs*), maître de capturer et d'exprimer tous ses songes.

Avant de poser la plume, il convient de remercier les conservateurs de la Vieille Pinacothèque d'avoir joint, à ce prestigieux ensemble, quelques œuvres françaises : deux Claude Lorrain, tout d'argent, qui présagent Corot ; trois beaux Poussin ; un très rare Francisque Millet ; un Chardin ; un Boucher, tout velours et satins, lingeries et taffetas ; et nous allions oublier (il est un peu perdu, à vrai dire, dans un coin...) ce portrait du « Maître de Moulins », si sensible dans sa précision imperturbable, et qui nous apprend que Charles II de Bourbon, archevêque de Lyon, ressemblait — non point, cependant, à s'y méprendre — au professeur Henry Mondor.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

C'est une étrange famille. Étrange est faible : il faudrait choisir un autre mot, écrire de ces gens qu'ils sont affreux ; mais ils ne le croiraient pas. Car ce ne sont pas de méchantes gens. Ils portent une certaine tendresse dans leur cœur, une force de dévouement et de pardon ; et c'est même cette tendresse qui les entraîne à être ce qu'ils sont, à tout admettre, à tout absoudre peu à peu, et cette complaisance les rend comiques d'une certaine manière. Bref, on rit beaucoup tous les soirs aux *Œufs de l'Autruche*. Mais voyons de quoi est fait ce rire, durant cette année 1949 qui achève la première moitié de notre siècle.

Il y a d'abord une grand-mère, du type classique, comme les jouaient jadis madame Daynes-Granot et madame Blanche Pierson, une grand-mère à joues roses, à cheveux blancs, qui est parvenue jusqu'à cette blancheur sans rien perdre de sa candeur, une grand-mère qui descend du théâtre du Second Empire et s'est arrêtée quelque temps dans le fauteuil — académique — de Robert de Flers avant de tomber dans les bras de M. André Roussin. La chère femme! Elle ne s'est pas aperçue que son fils, emporté et brusque par médiocrité de caractère, est « invivable » et que ses deux petits-fils sont infects. L'un, qui a dix-huit ans à peine, vit aux crochets d'une princesse slave, plusieurs fois divorcée, du genre palace de l'avenue George-V et cave de Saint-Germain-des-Prés — aventureuse personne, belle, généreuse et fort « dessalée ». Du moins nous l'acceptons ainsi, puisqu'on nous le dit ; mais nous ne la voyons pas. Nous ne voyons pas non plus l'autre fils, l'aîné, dont la tare est d'une autre sorte. Il n'apprécie que les garçons, et ce penchant est congénital. Il n'y a pas à le changer. Du moins est-il sans hypocrisie, et cède-t-il franchement à son inclination. Pas de conformisme. S'il touche à la réussite, aux honneurs, ce ne sera pas en travestissant ses goûts, ni en jouant les pères nobles ; mais selon son naturel. Les honneurs lui viendront d'ailleurs avant que les deux actes des *Œufs de l'Autruche* ne soient achevés. Ce jeune homme sera couronné dans un concours de « modellistes » et on le sacrera comme grand couturier des temps à venir. Mais, pas plus que nous n'avons vu la princesse, nous ne voyons ce jeune homme ; et ce que nous apprenons de lui, nous l'apprenons à petites doses, en même temps que sa grand-mère et son père qui en

ignoraient tout, du moins l'aspect le plus regrettable. Cette lente révélation forme l'élément de la comédie ; elle en est la trame ; elle en détermine les meilleurs effets.

Le père, que joue M. Pierre Fresnay, est un bourgeois écervelé, brusque, criailleur, pas mauvais homme, qui prend ses cris pour de l'autorité, ses agitations pour des actes. Lorsque sa femme, puis un de ses amis, lui révèlent ce qu'est son fils, il se refuse d'abord à l'admettre et, quand il doit l'admettre, il croit qu'une explication sévère aura raison de cette perversion. Cette explication, il ne l'a, devant nous, qu'avec le second de ses enfants, lequel nage dans ces eaux troubles avec une juvénile aisance. Mais une gifle ne tient pas lieu d'une éducation manquée. Ces tristes enfants, entre l'égoïsme bruyant de leur père et la tendresse complaisante de leur mère, ont pris des plis de nature qui ne peuvent plus s'effacer. Le père, après avoir beaucoup crié, finit insensiblement lui-même par les accepter. La renommée soudaine de son aîné le flatte ; la perspective d'une situation brillante pour ce garçon dont on ne savait que faire le séduit. Pourquoi la princesse généreuse ne s'intéresserait-elle pas au couturier de demain ; et qui, mieux que le second de ses fils, pourrait le lui suggérer ? La pièce s'achève sur cette suggestion. Toute cette famille est tombée d'accord pour s'installer, faute de mieux, dans ce marécage. Comme les naufragés de *la Petite Hutte* s'accommodent des circonstances de leur situation...

La nouvelle pièce de M. André Roussin, qui va remplir la salle du théâtre de la Michodière pendant des mois, est très adoitement bâtie, habilement dialoguée, et l'art qu'on y peut louer d'abord est celui d'esquiver les situations difficiles, d'écarter les personnages dont la présence eût quelque peu gêné les rires. Si M. André Roussin a voulu retrouver le ton d'Édouard Bourdet, s'il a souhaité reprendre le fil d'une chronique impitoyable, sur cette scène où nous l'avons vu jadis se déployer, sa réussite est certaine. Elle n'est pas absolue pourtant, car, en réduisant sa comédie à deux actes, en gardant en coulisse certains personnages scabreux, M. André Roussin s'est épargné le plus difficile de son entreprise. Mais on le sent prêt, dès à présent, les couleurs à la main, pour une peinture plus vaste et tout aussi libre...

Pourtant est-ce là son talent ? Quelqu'un qui, depuis ses débuts, suit ses productions avec sympathie peut-il lui dire qu'il a mieux à écrire que ses deux dernières comédies, quels que soient leur adresse et leur succès. Ce succès est une force. M. André Roussin doit y trouver l'assurance d'une maîtrise et les points d'appui d'une ambition. Il nous doit des comédies d'une autre inspiration et qui se situent à l'écart de cette satire antibourgeoise en passe de devenir une convention du roman et de la comédie modernes. Depuis *les Temps difficiles*, que la Comédie-Française vient d'inscrire légitimement à son répertoire, la bourgeoise a passé de mauvais quarts d'heure. De *l'Archipel Lenoir* à *la Marguerite*, de M. Anouilh, que de railleries impitoyables, que de rires

grinçants, que de morsures empoisonnées! Peut-être en fut-il toujours ainsi? Nous ouvrions naguère un livre de poésies (point bonnes...) de Louis Veuillot. En 1869, à l'extrémité du Second Empire, le pamphlétaire annonçait une décadence :

Ouvre ces livres où s'étalent
Les pestes qui nous font mourir,
Tu sauras quels parfums exhalent
Les peuples en train de pourrir.

Le recueil s'appelait *les Couleuvres*. Aujourd'hui, nous en sommes aux vipères. Mais il est juste d'écrire que tant dans le roman qu'au théâtre, le talent s'affirme avec éclat dans ces scènes sans pitié et que la nausée nous est donnée avec d'excellentes pourritures.

M. Pierre Fresnay anime ces deux actes d'une présence presque constante et d'une personnalité à laquelle la critique entière a rendu hommage. Sa composition est en effet remarquable ; mais nous regrettons toujours un peu de voir un comédien aussi doué passer tous les masques et ne pas être demeuré ce qu'il fut à ses débuts, ce qu'il serait certainement : un grand, un des plus grands interprètes du répertoire classique, de Musset à Shakespeare. Il est une scène de solitude, dans le rôle qu'il tient dans *les Œufs de l'Autruche*, quelques moments de réflexion sur soi-même, un monologue intérieur prononcé à haute voix, où le comédien redevient enfin un homme, simplement, douloureusement. M. Pierre Fresnay y est supérieur ; et ce sont ces moments-là qui nous font prononcer ces regrets, non pour restreindre l'étendue d'un succès, mais pour marquer — comme nous venons de le faire pour M. André Roussin — l'estime dans laquelle nous tenons la véritable qualité de leur talent.

L'acte de M. Malaparte qui achève le spectacle du théâtre de la Michodière ne vaut guère de commentaires : il est inutile et l'on ne sait pas ce qui a pu déterminer son auteur à l'écrire si ce n'est le goût qu'il a d'annexer les tragédies et les illustrations de son temps. C'est un goût qui convient parfois à la forme de son talent lorsque M. Malaparte rédige (il y a vingt ans) une *Technique du coup d'état*, qui convient également à son romantisme accrocheur lorsqu'il écrit *Kaputt* mais qui l'égare lorsqu'il prétend faire dialoguer Marcel Proust et ses personnages. Il est une sorte de romanesque voyant, qui fleurit à Capri, auquel nous avons dû jadis Axel Munthe et ses extravagantes narrations. M. Malaparte, qui doit être parfois un esprit assez fin, aurait dû se rendre compte que ces rendez-vous se situent hors de la littérature et ne pas y inviter cavalièrement Marcel Proust qui n'est plus là pour refuser l'invitation. Au demeurant cet acte n'est pas maladroitement agencé puisqu'il permet de faire chanter mademoiselle Yvonne Printemps, qui naturellement chante à ravir tandis que M. Pierre Fresnay l'écoute comme Swann eût pu le faire, enfoui frileusement dans sa pelisse, le regard attentif, à la fois charmé et distant...

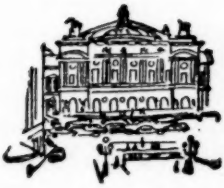
La Suède fête avec éclat le centenaire de la naissance d'Auguste Strindberg. C'est une réconciliation officielle. N'en soyons pas surpris : les États savent parfaitement rançonner les vivants et exploiter les morts. Lorsqu'on salua ses soixante ans en 1909, cette célébration souleva des protestations auxquelles Strindberg répondit avec une violence extraordinaire. Il renia ses maîtres et ses disciples, condamna l'académisme suédois, l'idéal petit bourgeois d'une Suède qui avait abâtardi son romantisme dans les aventures financières et appela de ses vœux le triomphe d'une révolution sociale. Il n'est pas certain qu'il l'accepterait sous la forme qu'elle a prise aujourd'hui de dictature du prolétariat. Le vieil individualiste, qui avait vidé Kierkegaard de sa sève religieuse pour n'en conserver que l'idéalisme agressif et sombre, se retrouverait sans doute une fois encore dans l'opposition par instabilité essentielle, par impossibilité physique de subir une contrainte, d'accepter les sujétions de l'ordre établi. Son œuvre entière a la signification d'un refus de sa nature à toute soumission, qu'il s'agisse d'accepter Dieu, le mariage ou les conditions sociales. Cette révolte permanente, où il rencontre positivement l'enfer, celui de *Père*, celui de *Créanciers* celui de *la Danse de Mort* (car tout lui devient infernal, l'hérédité qu'il porte dans ses veines, le soupçon d'une naissance qui déguise sa jalousie, la mystérieuse essence des pensées) cette révolte permanente n'a trouvé d'apaisement chez Strindberg que dans des fuites. Fuites dans l'occultisme, dans l'alchimie — il a cherché vraiment la pierre philosophale jusqu'à se brûler les mains! — fuite dans le voyage, fuite, finalement, dans un renouveau de mysticisme lorsqu'il fut près du suprême repos.

La France a accueilli ce génie errant et a représenté ses pièces dans leur nouveauté. On le doit à l'initiative d'Antoine et de Lugné Poe. Dès le mois de janvier 1893 le Théâtre Libre faisait connaître *Mademoiselle Julie ;* et le 21 juin 1894 le théâtre de l'Œuvre affichait pour la première fois *Créanciers* puis *Le Père*, le 13 décembre de la même année. Mais c'est à partir de 1921 avec *La Danse de Mort* que la réputation de Strindberg comme dramaturge s'établit à Paris définitivement. Les deux premiers traducteurs de Strindberg, Charles de Casanove et Georges Loiseau eurent le mérite de le révéler et de le défendre d'une façon militante. Parmi les critiques, il n'y eut guère qu'Henry Bauër pour marquer hautement l'originalité d'un esprit, la puissance d'un tempérament exceptionnel, pour qualifier *Le Père* de « tragédie ou l'on touchait aux vérités éternelles ». Jules Lemaître, mal informé, tenant Strindberg pour un Allemand, lui reprochait ses « fureurs apocalyptiques » et son incurable amertume. Zola dont le naturalisme avait certainement influencé l'auteur de *Mademoiselle Julie* lui rendit hom-

mage quoiqu'il ait été déconcerté par l'hétérogénéité psychique des personnages de ces drames.

Auguste Strindberg qui parlait notre langue, qui a écrit directement en français plusieurs de ses ouvrages (notamment le second volume de *Mariés* et la terrible confession intitulée *Plaidoyer d'un fou*), qui a vécu dans l'intimité d'art du groupe de Médan, des Goncourt et d'Henry Becque mériterait une étude plus poussée que les notes succinctes que nous lui consacrons ici. On ne saurait d'ailleurs étudier son œuvre sans étudier son cas. Son talent est bouillonnant et sombre comme son personnage même. Il a mêlé à ses révoltes de vastes rêveries swedenborgiennes, à ses effusions romantiques une misogynie opiniâtre qui lui venait de ses unions malheureuses. Il a poursuivi bien des songes, et lancé beaucoup de cris atroces. Mais c'est un écrivain, un remueur d'âmes — le plus grand avec Ibsen du monde scandinave à la fin du XIXe siècle. Mal compris de son temps, parce qu'insaisissable, mal jugé, parce que réfractaire il est à présent le mort glorieux révéré par son pays. La jeunesse suédoise étudie ses textes et marche pas à pas dans ses souvenirs. On vous montre à Stockholm la petite place, non loin de la gare, ou il vécut, solitaire fiévreux et déchiré. Il semble qu'il passe encore, sur les murs jaunes, l'inquiétude de son ombre.

GÉRARD BAUËR



PARMI LES LIVRES

(ROMANS ET ROMANCIERS)

LES DEUX APRÈS-GUERRE

Quels qu'aient été les souffrances nées de la guerre de 14 et le poids de ses deuils, quand la paix fut signée, la plupart des Français, et surtout les jeunes, étonnés de sortir indemnes de ces années sanglantes, crurent que le rideau avait été définitivement tiré sur la tragédie. La maison France était encore solide, son prestige intact, et l'on spéculait en tout lieu sur la réapparition prochaine du bonheur. Ce fut une belle explosion d'optimisme avec accompagnement de fox-trot. Ceux qui étaient revenus étaient prêts à tuer chaque soir le bœuf gras en leur propre honneur et les autres à le manger avec eux. Comme leurs ancêtres au lendemain de la Terreur, les Français de 1919 faisaient le raccord avec leur jeunesse. Ils annulaient la catastrophe et cherchaient des promesses d'avenir dans le souvenir de leur passé.

Les livres parus à cette époque attestent cet état d'esprit. Les romanciers d'alors retrouvaient les drames bourgeois de 1913, l'atmosphère électrique et jouisseuse d'une certaine vie de Paris. les marlous de Montmartre, les plaisirs du voyage, l'éclectisme et la préciosité — et leur œuvre s'organisait toujours autour d'un homme, d'une famille ou d'un petit groupe. Ils se réembarquaient ainsi sur le courant de la tradition, qui veut que les grands romans soient dominés par une ou deux « personnes » ou révèlent un univers intérieur. En somme, tout restait en ordre.

Au lendemain de la seconde guerre il n'en est plus ainsi. Les épreuves ont été plus dures encore. L'âme a été blessée, qui ne se cicatrise pas si

vite que le corps et presque personne n'a réussi à enkyster la guerre. Une vague de désespoir a déferlé sur les cœurs et les écritoires, suivie par une vague de philosophie qui avait la même noire couleur que la première. Bien rares les œuvres de jeunes qui, depuis trois ans, n'ont pas exprimé une immense amertume ou un profond désarroi. Plus rares encore celles où l'individu retrouvait sa situation prééminente. Ce n'est pas par l'effet d'un simple hasard qu'on nous offre des romans de mille pages, qui pourraient aussi bien en avoir dix mille ou des romans-fleuves de quatre, cinq ou dix volumes. On dirait que l'homme est rentré dans la tapisserie, a été avalé par la foule — situation explicable si l'on songe que depuis dix ans chaque être a l'impression d'être ballotté par les événements. Aussi écrit-on moins des romans que des souvenirs où l'auteur s'immole lui-même à la masse et brosse des tableaux collectifs (exode, résistance, camps, vie d'une province, d'un village). La technique du roman contrepointé se répand, qui permet de mêler vingt histoires et cent personnages sans en dégager aucun et tend moins à peindre des caractères qu'une époque. Le roman glisse vers le reportage, le film, le journalisme ou l'esquisse historique. L'homme qu'on y voit dépeint se perd d'autant plus facilement dans la masse qu'il ne croit plus à rien. Toutes les anciennes valeurs spirituelles sur lesquelles chacun étayait son moi n'apparaissent plus que comme des baudruches vides et la seule planche de salut est la sexualité pure qui, comme au temps des épidémies de choléra, sort d'un lointain passé avec son petit cortège de fatigantes consolations.

Comme tous les résumés, celui-ci est inexact parce qu'il néglige l'effort de certains écrivains qui ont résisté au mouvement général. Il dégage pourtant une vérité moyenne, qui a son origine dans la catastrophe nationale et les misères qui en sont nées — misères diligemment entretenues par une politique de dévaluation monétaire qui accule les classes moyennes, réservoir de l'élite intellectuelle, à la misère. Ce que la guerre et les lois n'ont pas fait, le communisme s'en est chargé qui, affirmant avec une formidable autorité que nous avions toujours vécu dans l'erreur et le crime, a si bien brouillé les cartes qu'on voit les catholiques d'*Esprit* tendre les bras aux marxistes et des intellectuels de formation humaniste proclamer leur foi en une doctrine qui nie l'individu et la liberté, c'est-à-dire, somme toute, la pensée.

Déjà pourtant il apparaît que ces réflexions sur la littérature anti-individualiste et désespérée d'après guerre devront être bientôt retouchées, car on voit de jeunes écrivains travailler à dégager du chaos des vérités personnelles et des valeurs fixes. Plus la vie qu'ils mènent les engage dans la réalité présente, plus leur témoignage paraît important. Il ne s'appuie pas, en effet, sur des théories toujours contestables, mais sur des expériences. De ce point de vue, la lecture du livre d'André Fisson est particulièrement instructive.

VOYAGE AUX HORIZONS

La plus grande partie du roman de Fisson, *Voyage aux Horizons* (Julliard), se passe en Allemagne. Après avoir combattu dans un groupe de résistance, du côté des Pyrénées, l'auteur s'est engagé comme officier interprète dans l'armée américaine (il parle couramment le russe et l'anglais) et, à ce titre, il s'est trouvé dans une formation qui a été des premières à prendre contact avec les Russes. Il a séjourné ensuite longuement à Berlin, assistant d'abord à la prise en charge par les Américains de certains secteurs de la ville qui avaient été primitivement occupés par les Russes, puis participant aux réunions où les Anglo-Saxons tentèrent en vain d'établir des relations cordiales avec leurs alliés de l'Est. Bref, il a assisté dans des conditions exceptionnellement « favorables » à cet événement depuis si longtemps attendu et redouté que fut la jonction entre les troupes venues de Moscou et celles qui, en deux ou trois étapes triomphales, avaient dévalé du continent américain — et aux incidents qui suivirent.

Son témoignage est d'autant plus troublant que Fisson n'est pas de ces esprits froids et tainiens qui, sur des observations scrupuleusement méditées, élaborent des conclusions prudemment balancées. C'est un homme ardent, rapide, tout entier abandonné à ses sensations, qui ont une force expansive et lyrique. Il a vécu la guerre, puis cette étonnante aventure de l'occupation de l'Allemagne, comme d'autres vivent des aventures d'amour, se laissant parfois entraîner, les événements aidant, aux bords de la folie lucide et transformant les épisodes de l'histoire mondiale en chapitres d'une crise personnelle violente, au cours de laquelle des convictions nouvelles se sont formées en lui.

Les premiers soldats russes que Fisson aperçut paraissaient à la fois enfantins, cordiaux, sauvages et débonnaires. On les sentait prêts à danser avec les Alliés, à défoncer avec eux des barils de vodka, à raconter leur enfance, leurs familles, leurs espoirs. Puis, très rapidement, ils se réfugièrent dans une sorte d'absence, devinrent entêtés, défiants. Par ordre. Des prescriptions impitoyables venaient, en effet, de leur imposer la dérobade et le silence. L'attitude de leurs chefs avait, à vrai dire, dès le début, laissé pressentir cette rapide évolution. Impossible de parler à un colonel, à un général, d'établir une liaison valable dans un état-major. Dès qu'on approchait d'eux, les responsables soviétiques se résorbaient dans la muraille. Les Américains mirent quelque temps à comprendre. Dans la première joie de la victoire commune, un officier du Tennessee ayant enfin réussi à mettre la main sur un gradé russe, lui demandait gentiment de l'emmener en avion à Moscou. Comme un lieutenant anglais, en 1919, aurait pu proposer à un lieutenant français d'aller faire une virée à Paris. L'attitude scandalisée de son interlocuteur leva pour lui les premiers voiles. Il ne parlait pas à un ami, mais à un homme déjà prêt à le soupçonner d'espionnage.

Ainsi, en quelques jours, des directives impérieuses transformèrent une horde de paysans rudes, primitifs, mais accueillants, en adversaires parfois insultants. La grande barrière qu'on avait ainsi dressée comporta pourtant, pendant quelque temps encore, des chicanes et des passages. Fisson fut reçu par des officiers russes, qui le traitèrent fastueusement, lui et quelques camarades américains, dans des villas remplies de femmes et de serviteurs, où s'organisaient des noces chantantes et débridées parmi des monceaux de viande et des torrents de champagne et de vodka. C'était la grande fête du temps des tsars, renaissant comme un défi au milieu d'une ville ruinée et affamée. Et le comportement de ses hôtes était si nettement celui de seigneurs sensuels et jouisseurs, pour qui la troupe ou le peuple n'est rien, que Fisson ne put se tenir de glisser à l'oreille d'un quelconque Dimitri devenu pour un soir, dans les fumées de l'alcool, son ami : « *Vous êtes les nouveaux boïards de la Russie. Pourquoi est-ce ainsi? Il n'y a plus de justice et de bonheur chez toi. Tes soldats ne mangent pas comme toi.* » Ce à quoi l'autre répondit : « *Chez nous les hommes, s'ils crèvent de faim, demain leur monde sera meilleur.* » Sentence admirable qui révèle comment on peut admettre le plus honnêtement du monde de vivre avantageusement dans une atmosphère de luxe, de terreur et de bordel, pourvu qu'on apaise sa conscience par la vision lointaine et hypothétique d'un paradis terrestre dont tout le monde profitera.

Non seulement tout dans l'attitude des chefs russes révéla qu'une première guerre finie, ils en envisageaient déjà une autre, mais le rêve de fraternité dont on les croyait porteurs apparut comme une gigantesque duperie. Venu sans préjugé politique et seulement désireux de voir se réaliser un rêve de paix, une communion des vainqueurs, Fisson éprouva une déception qui approcha de la rage : « *La Russie* s'écrie-t-il alors, *un échec, de la mauvaise volonté sans raison, avec des justifications à valoir dans des millions d'années, le nivellement par le bas, soyons tous malheureux, les champions du désespoir et du bluff. Ironie d'un peuple qui ne demande qu'à vivre, à chanter, à connaître les autres et eux tous demain seront les assassins du monde.* »

Ce qui donne une résonance profonde à de pareils cris et à la crainte qu'il éprouva de voir demain nos *terres ravagées*, c'est qu'ils ne sont pas nés de réflexions abstraites, mais de la perception physique de la terrible menace pesant aujourd'hui sur l'univers. Il y a des intellectuels qui dissertent à perte de vue sur le communisme. Mais ce mot-là n'est qu'un mythe. La réalité ce n'est pas une incertaine doctrine, c'est cette masse d'hommes asservis à la volonté de conquête et de destruction de quelques-uns. « *Vous avez si peu foi en l'homme*, lance Fisson à un communiste qui tente de le convertir, *que vous sentez le besoin de l'enchaîner pour le faire avancer à votre mesure. Vous ne connaissez qu'un moyen efficace de convaincre, la mort.* » Et au milieu des sombres comédies que représentent les entretiens interalliés de Berlin, au fil des orgies qui

s'organisent au milieu des maisons éventrées, dans les boîtes de nuit où à côté de femmes nues, quelques Slaves ivres dévident les couplets d'une rudimentaire et dédaigneuse philosophie, ou bien encore dans ces grandes voitures klaxonnantes que les tovaritchs lancent à pleine vitesse, comme leurs pères jadis les troïkas, Fisson sentit chaque jour davantage le prix de la vieille Europe menacée, cette Europe hors de laquelle la *civilisation n'est qu'un décor*, et surtout l'insigne grandeur de la France *qui, aussi imparfaite qu'elle soit, a représenté jusqu'à ce jour le charme humain de la vie.*

La re-découverte de ces valeurs françaises anciennes, dont tant de jeunes ici paraissent encore douter (mais peut-être faut-il sortir de la France pour la bien voir) ne se fait pas, en l'espèce, au cours d'un livre ordonné, mais dans une tumultueuse évocation de souvenirs. Quand le lecteur voit la conclusion se dégager, il ne peut lui venir à l'esprit de dire : « Voilà donc où vous vouliez en venir ». Tout au contraire, c'est une leçon pour l'auteur lui-même, inattendue, qui se dégage spontanément de la vue d'un monde évoqué en bloc. Car *Voyage aux Horizons* a les apparences de ces romans-fleuves dont nous parlions tout à l'heure, où l'homme est avalé par son époque et tend vers l'anonymat. Puis, petit à petit, le livre se transforme, se retourne et, tout en conservant son allure désordonnée, se mue en récit d'années d'apprentissage, en confession d'un enfant du siècle.

Tout se passe, somme toute, comme si un homme voulant se perdre dans la tragique folie de son temps, s'était abandonné jour à jour à tous les courants, pour en arriver insensiblement non à s'annuler comme il l'avait espéré mais, au contraire, à se retrouver en attendant qu'il aille extraire du fond de lui-même des idéaux anciens.

Allant à l'essentiel, j'ai négligé certains aspects de ce livre passionnant et inégal, dont la composition est critiquable et d'où l'on voudrait arracher de vaines digressions pour mieux dégager les nombreux passages où s'affirme un talent d'une exceptionnelle vigueur. Tout ce qu'André Fisson écrit des Allemands, qui lui inspirent haine et pitié, mériterait pourtant un long commentaire et serait utilement rapproché des observations de Pierre Frédérix, dans *Mort à Berlin*. La joie des Berlinois accueillant par des applaudissements délirants l'arrivée des Américains, quelques-uns s'agenouillant même devant leurs vainqueurs, en dit long sur ce que la population avait souffert, pendant les premiers jours où les soldats russes, sans négliger pour cela le pillage, violèrent presque toutes les femmes de la ville. Extraordinairement significative aussi l'attitude des Allemands quand revinrent, en colonnes terreuses, les premiers soldats allemands vaincus. De ce retour tragique, Fisson trace un tableau inoubliable. Les conquérants des années précédentes réapparaissaient comme une horde de spectres, accueillie par l'hostilité d'une foule dont on ne savait si « *elle leur reprochait d'avoir fait la guerre ou seulement de l'avoir perdue* » Le récit des amours de l'auteur avec une

Allemande forme enfin un petit roman dans le grand, un roman d'une cruelle humanité qu'on voudrait peser à loisir comme un très saisissant témoignage de ce que peut donner l'alliance de la passion et de l'esprit de vengeance. Mais, décidément, l'œuvre est trop vaste et il vaut mieux renvoyer au livre lui-même dont on ne saurait dire — il est trop inorganisé pour cela — qu'il est parfaitement réussi, mais qu'on est disposé cent fois, en cours de lecture, à déclarer magnifique.

CONDAMNATIONS A LA MODE

De ce désarroi de la jeunesse, un jeune, Michel de Saint-Pierre, nous apporte dans *Ce Monde Ancien* (Calmann-Lévy) une preuve supplémentaire. L'auteur vise haut ; il veut à la fois présenter le mal du siècle, dénoncer les erreurs d'une société ancienne (lisez « la société d'aujourd'hui ») et frayer la voie aux manifestations d'un esprit nouveau. C'est beaucoup : de ce point de vue, son échec est complet et les raisons de cet échec édifiantes. Mais avant de les évoquer, il faut dire d'abord que M. de Saint-Pierre est un authentique écrivain. Quand il est simple et dépeint, par exemple, un auditoire d'étudiants à la Sorbonne, il étonne par l'exactitude incisive de ses notations. Quand il oublie ses grands desseins et entreprend d'évoquer la journée d'un ouvrier, il s'acquitte de cette tâche avec une intuition si juste des soucis d'autrui, il révèle tant d'aisance dans l'art de s'adapter à un milieu qui lui est malgré tout étranger qu'on décèle aussitôt en lui un enquêteur né — ce qui ne l'empêchera pas d'être aussi, j'en suis sûr, un très valable romancier, le jour où il renoncera à forcer les événements pour en extraire des conclusions qu'ils ne comportent pas.

C'est devenu une mode chez beaucoup de jeunes écrivains bourgeois de tirer sur la bourgeoisie. Si ce geste, qui n'implique plus aucun héroïsme apparaissait comme l'aboutissement de réflexions sérieuses, de raisonnements scrupuleusement menés, on n'aurait qu'à s'incliner. La vérité avant tout, nous sommes bien d'accord. Mais enfin quand M. René Laporte, dans *les Membres de la Famille*, qui est une œuvre attachante dont nous avons dit ici le mérite, nous présente de jeunes bourgeois répudiant les tares de leur caste et courant se jeter avec une impétuosité théâtrale dans les bras d'émeutiers au poing tendu, nous souhaiterions qu'il éclaire un peu plus sa lanterne et ne nous donne pas comme admirable, par principe, un geste qui a tout l'air d'être une impulsion de mode et dont la portée est en l'espèce à peu près aussi grande que la décision d'entrer dans un club de golf. Et quand M. Druon peint (avec un talent évident et maintenant goncourtisé) de « grandes familles », tarées, absurdes et cupides, on a envie de lui faire remarquer qu'il est des grandes familles qui ne sont ni absurdes, ni cupides — et qu'au reste

la plupart des vices qu'il peint sont inhérents à la nature humaine et non pas l'apanage exclusif d'une classe.

Chez Laporte et Druon, cependant, la condamnation du « monde ancien » restait par rapport au livre un épiphénomène ou, si l'on veut, un petit cadeau supplémentaire au lecteur. Elle n'était pas la raison d'être de l'œuvre, qui allait de l'allure ordinaire du roman, c'est-à-dire nous présentait des aventures, des hommes et des « histoires ». Il n'en est pas de même dans le livre de Saint-Pierre, où les incidents sont censés n'avoir de valeur qu'autant qu'ils conduisent à une excommunication : l'excommunication de la classe bourgeoise. Et quelles sont les expériences qui mènent à cette cérémonie ? La fréquentation de lesbiennes, la lecture d'André Gide, quelques heures d'ennui dans un salon littéraire et diverses coucheries imprudentes qui font surgir des enfants dans des ventres qui ne les attendaient pas. Vraiment le voyage est un peu court et nous ne nous donnerons pas le ridicule d'organiser une contre-offensive pour prouver qu'il est d'autres maîtres qu'André Gide, que la bourgeoisie ne compte pas dans ses rangs que des snobs, mais aussi des hommes efficaces, nécessaires : des ingénieurs, des médecins, des chefs d'industrie, etc., etc., et qu'au monde « archaïque » qu'elle représente nous devons la création de toutes nos richesses économiques et spirituelles. On hésite à avancer de pareils truismes, mais il apparaît que cela devient nécessaire, dès lors qu'on prétend condamner toute une classe qui a si utilement travaillé à la grandeur du pays. Condamnation d'autant plus vaine qu'elle n'est suivie d'aucune proposition constructive Tout l'œuvre de Jules Romains tend à prouver qu'il est vain de démolir quand on ne sait pas par quoi remplacer ce qu'on supprime. Quel sage! Et bien sages aussi tous ceux qui, apercevant dans une maison une planche qui branle, pensent à la reclouer et non à mettre le feu à la bâtisse.

Cette diatribe, bien d'autres écrivains que Saint-Pierre auraient pu l'inspirer. D'autres, en effet, en ont dit plus que lui. Et sans doute, en ce qui le concerne, objecterait-il que ses tableaux de la vie ouvrière conduisent à des jugements tout aussi sévères que ceux dont la bourgeoisie fait l'objet. Ce en quoi il se tromperait du reste, car dans la conduite des « prolétaires » on ne le voit dénoncer que quelques erreurs, tandis qu'autour de l'Étoile ou de Sainte-Clotilde il ne découvre qu'absurdités et vices. Mais la discussion sur ce point serait vaine. Et c'est surtout une tendance générale, injuste et parfois un peu lâche (cette fois nous ne pensons plus du tout à l'auteur du *Monde Ancien*) que nous voulions signaler.

EMMANUEL ROBLÈS

Emmanuel Roblès n'est pas de ceux qui paraissent n'écrire des romans que pour mettre au point leur philosophie. Cela n'exclut nullement qu'il en ait une. Son roman *les Hauteurs de la Ville* (Charlot), qui a obtenu

de justesse le prix Femina contre le livre de Pierre Frédérix, est un livre d'un mouvement rapide et implacable. Sa pièce, *Montserrat*, avait le même caractère. Caractère si vivement accentué dans les deux œuvres qu'il semble chez Roblès, l'indice d'une nécessité intérieure presque préexistante au choix d'un sujet. Il faut qu'il lance ses livres comme des flèches. Chez lui, pas d'hésitations, d'arabesques ; tous les engrenages se commandent et l'aventure progresse avec une implacable nécessité, faisant penser à ces chaînes de l'industrie moderne où la machine se monte sur un tapis roulant autour duquel on n'autorise aucun geste inutile.

Le héros des *Hauteurs de la Ville* est un jeune Algérien, Smaïl, ennemi des Allemands. Un jour, il déchire (on est au temps de l'occupation) une affiche de recrutement allemande. S'il le fait, c'est, à n'en pas douter, parce qu'il est sincèrement résistant. Mais c'est beaucoup moins ce sentiment-là qui va lancer le train du roman que l'humiliation profonde ressentie par Smaïl, lorsqu'interrogé par un collaborateur, il est insulté et giflé. Dès lors, il n'est plus que désir de vengeance : il veut tuer Alvaro qui l'a frappé. Et ce désir devient si pur, il déclenche en lui avec une précision si mathématique réflexes et obsessions que l'aventure pourrait aussi bien se loger dans le Paris du moyen âge ou la Rome de la Renaissance qu'à Alger, en 1942. Smaïl n'est plus lui-même, il est un halluciné et s'avance vers le crime comme un sujet marche vers un magnétiseur. Il ne fait plus un geste, ne prononce plus une parole qui ne soit promesse de vengeance.

Ce livre est un livre du présent. Toutes les phrases sont collées à la surface de l'instant qu'elles évoquent. On dirait que Smaïl n'a ni passé, ni pensées. Mais ce présent même est fluide et irréel. Les décors, en effet, n'ont pas d'importance, ce sont des lignes abstraites ; les comparses n'ont pas d'importance, ce sont des ombres. L'homme est seul avec sa hantise qui se pose sur son pain, sur le chien qui passe, sur le visage de sa maîtresse. Et la minute qui s'écoule n'est que le battement d'un métronome qui rythme son attente.

On pressent le pouvoir — et les limites — d'un pareil roman ; il est sans épaisseur, il ne laisse pas le souvenir d'un homme ou d'un caractère, mais celui d'une course, d'une bourrasque. Il faut beaucoup d'art, du reste, pour réussir un livre de ce genre, qui implique un style dépouillé, rapide, un choix impitoyablement rigoureux des détails nécessaires, l'élaboration d'un monde d'une netteté chirurgicale et la recréation d'une hantise. Certes, les œuvres de ce genre sont moins enrichissantes qu'immédiatement captivantes. Elles épuisent leur pouvoir pendant la durée même de la lecture. Mais dans cette tranche de temps, elles saisissent l'attention et la dominent, telle une pièce de théâtre pressante et unilinéaire.

LA VARENDE

Tandis que certains jeunes font table rase du passé, dans l'espoir de mieux s'adapter au présent, tandis qu'un Roblès ne demande à notre époque que le minimum d'appui nécessaire au lancement de sa fusée, La Varende tire son inspiration d'un vieux courant français de grandeur épique. C'est un gentilhomme normand qui aime les hobereaux généreux et intrépides, prêts à conquérir une seconde fois l'Angleterre (c'est la terre « estrange » la plus proche), à réorganiser une chouannerie, à braver devant l'estoc ou la mitrailleuse tous les médiocres puissants du jour qui menacent certain idéal de noblesse aristocratique et paysanne auquel ils sont attachés. Je ne connais pas d'écrivain aujourd'hui qui soit capable comme lui de donner aux gestes de ceux qu'il admire (ce sont meuniers, prêtres ou chatelains, tous paladins du pays d'Ouche) une ampleur aussi héroïquement expansive. On s'arrête constamment, lorsqu'on le lit, à des tableaux où passe un élan d'épopée. On a envie de dire : « Bougre », comme pour saluer, avec une familiarité admirative et amicale, une apparition de légende, un souvenir de croisade, une promesse de vitrail. Il est violent, courageux et cordialement provoquant, comme un héros de Barbey d'Aurevilly, et l'on découvre en lui parfois ce goût de la chanson de gestes humble et quotidienne qui fut celui de Flaubert. Il peut charger de gloire une servante, sa préférence allant toutefois aux corsaires de terre ferme que sont prêts à devenir les petits féodaux de son pays, toujours occupés de transformer le courant de la vie en une suite d'épisodes de tournois.

On retrouve tous ces traits, qui font de lui un écrivain d'une force et d'une originalité rares, dans ses deux derniers livres ; *la Tourmente* (Editions du Rocher) et *les Gentilshommes* (Wapler). Le premier décrit la vie d'un canton normand sous l'occupation et porte au premier plan un attachant personnage de jeune Française qui, dans la solitude de sa demeure bocagère, se trouve tour à tour en contact avec résistants et occupants. Ceux qui connaissent La Varende devinent déjà que, dans un pareil cadre, l'auteur n'a pas glissé une série de clichés. Pour lui, tous les F.F.I. ne sont pas des archanges et tous les Allemands ne sont pas des monstres. Ses vérités sont plus nuancées. Mais quel que puisse être l'intérêt de cette évocation, je préfère, avec leur joyeuse ou tragique violence, la galerie de portraits des *Gentilshommes*. Dans ce recueil de nouvelles, où le beau récit, *l'Absolution*, récemment publié par la *Revue de Paris*, a trouvé place, on reprend contact avec cette lignée de truculents hobereaux normands dont nous parlions tout à l'heure. Il y a là certains personnages d'une vitalité fascinante : entre autres, Tancrède de Marville, qui, devenu mécanicien de locomotive, conduit sa machine avec la gaîté à panache de ses ancêtres lançant au travers des prés et des bois leur équipage de chasse à courre. Tout le monde n'approuvera pas certaines professions de foi politique, où s'engage l'auteur avec la

fierté d'un chevalier qui plante son écu dans un coin du champ clos. Mais qui n'admirerait l'impétuosité avec laquelle il a jeté, dans la grisaille de notre temps, l'escadron aventureux de ces derniers représentants d'une France fière et dure, à laquelle notre pays a dû une partie de sa gloire?

UN VIRTUOSE DES ÉVASIONS : JACQUES PERRET

Ceux que lassait la routine de leur vie pouvaient, il y a cinquante ans encore, s'évader dans le voyage. En prenant le train ou le bateau, ils changeaient d'univers et parfois de siècle. Il n'est plus de véritables évasions qu'en soi-même, et maintenant que Giraudoux est mort, le seul virtuose du genre — il ne travaille pas d'ailleurs du tout dans le même style — est certainement Jacques Perret. *Le Caporal épinglé*, qui aurait dû avoir l'an dernier le Goncourt, nous a montré comment il savait, en esprit, échapper aux prisons mêmes — en attendant qu'il réussisse à en tirer son corps, car c'est un évasionniste total, aussi adroit à franchir les barbelés qu'à s'extraire de la minute présente.

Les lecteurs de cette revue, en prenant connaissance de ces petits chefs-d'œuvre intitulés : *A la Fortune des Girouettes*, *Arrangement pour le Théorbe*, *la Composition de Calcul*, ont vu avec quelle aisance et quelle spirituelle fantaisie il savait plier et replier le temps et l'espace et pousser dans d'étourdissantes aventures les trouvères du moyen âge, les parachutistes américains et la table de multiplication. Ce jeu séduisant, il vient de réussir, sans laisser paraître la moindre fatigue, à le prolonger pendant la durée d'un roman tout entier. *Le Vent dans les Voiles* (Gallimard) débute dans le Paris de 1930. Gaston Le Torch, lieutenant honoraire d'infanterie coloniale, modeste héros qui, du Dahomey aux Éparges, a fait ample moisson de blessures, descend d'une famille de marins qui, en deux siècles, a coulé cent quinze vaisseaux ennemis. Il occupe les loisirs de sa retraite à dépister dans les archives la trace de ces braves. Hélas! ce travail ne lui ménage pas que des surprises heureuses ; un jour, sur une estampe ancienne, il voit une corvette française, *la Douce*, fuyant devant un navire anglais. Et *la Douce* était commandée par un Le Torch! Cette révélation plonge Gaston dans le désespoir. Comment venger l'honneur du nom? En y réfléchissant chez son ami, le bistrot Grandmédard, il boit, pour apaiser sa rage, tant de verres de muscadet que, le plus naturellement du monde, il se trouve transporté en 1697 et sur le pont de *la Douce*. C'est un vaisseau corsaire qui, au cours de ses victoires, a rassemblé les éléments du plus somptueux bric à brac. Au milieu de canons damasquinés d'or, de bassins d'argent, de tapisseries et de vases de cristal, une poignée de marins forts en gueule y coudoie des nègres ceinturés de bleu ciel. Ce que l'inépuisable génie inventif de Jacques Perret a pu tirer de la peinture de ce petit monde fastueux et intrépide, et comment il associe les somptuosités de fêtes Véronèse aux superbes

nonchalances de héros Vieille France s'étirant entre deux combats, je renonce à le dire. Bientôt une bataille furieuse s'engage entre *la Douce* et un énorme vaisseau espagnol, le *Trono de Neptuno* (de la série des *Dominaciones* !) Gaston, avec l'infaillibilité d'une vedette de Hollywood, multiplie les exploits au cours de l'abordage final, tuerie pittoresque et toute vibrante de hautes couleurs, où les combattants rivalisent de courage et d'urbanité, comme en un Fontenoy naval dont Perret nous livre un tableau à la fois admiratif et railleur.

La suite du récit nous éclaire sur les raisons qui, selon Perret, ont provoqué la prétendue dérobade de *la Douce* devant un navire anglais. Leur poétique ingéniosité achève de nous prouver l'originalité d'un genre, où l'auteur traverse à tout instant des épaisseurs d'années, cueille au passage les lieux communs pour les mettre en pièces, les clichés pour en faire des papillotes, tire des feux d'artifice à tous les étages de siècles et, en un élan continu d'heureuse liberté, joue avec le passé et se moque du présent.

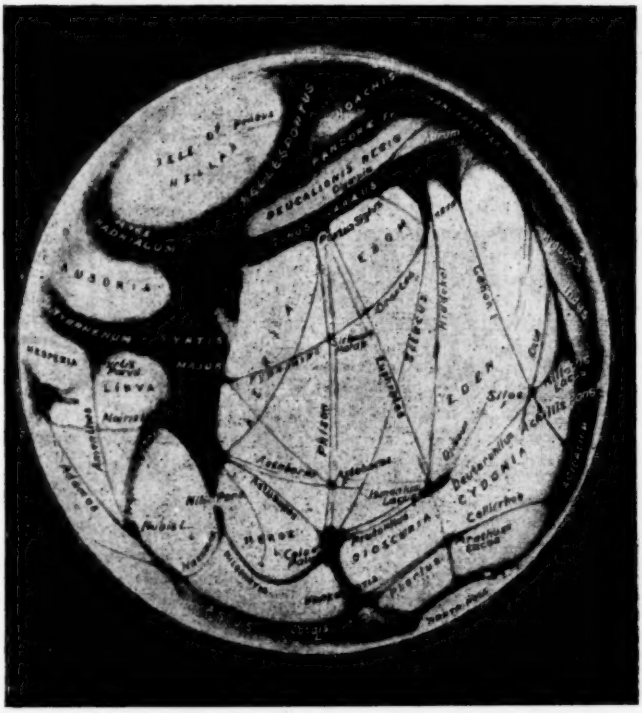
CASTILLOU, GILBERT CESBRON

Nous ne citons ici que pour mémoire les derniers romans d'Henry Castillou et de Gilbert Cesbron. *Cortiz s'est révolté* (Fayard), de Castillou, est un récit bien composé et piqué de dialogues agréables. Mais les personnages n'ont pas de consistance ; on dirait que l'auteur, prenant pour modèles des héros de cinéma, a tiré son inspiration de l'écran. Aussi est-il difficile de prendre au sérieux ce tableau conjectural d'une révolte militaire éclatant dans un incertain état de l'Amérique Latine.

On trouve quelques tableaux heureusement venus dans *Notre prison est un royaume* (La Jeune Parque) de Gilbert Cesbron. Il est fâcheux qu'ils soient aussi arbitrairement ajustés entre eux. Si l'on excepte un petit nombre de passages (une expédition d'enfants dans une caserne et le voyage au Havre du « pion » qui n'a jamais vu la mer), ce roman de la vie lycéenne n'a pas la spontanéité, la fraîcheur des *Innocents de Paris*. Peut-être faut-il être parvenu au seuil de la vieillesse pour exploiter heureusement ce genre de souvenirs. Les défaillances de la mémoire ont préparé alors le meilleur des choix. A l'âge de M. Cesbron, encore ébloui par le proche sillage de ces années heureuses, on n'est que trop disposé à attribuer un prix excsssif à de petites aventures de classes qui ne sont que tapageuses et puériles. Aussi rencontre-t-on dans ce roman le meilleur et le pire dilué dans beaucoup de longueurs. Mais sur le plan où nous nous sommes placés dans cet article, ce livre apparaît, lui aussi, comme une tentative d'évasion : c'est en effet la nostalgie d'une jeunesse paisible qui l'a fait naître.

MARCEL THIÉBAUT

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA PLANÈTE MARS



COMMENT LES CANALISTES DE L'ÉCOLE LOWELL VOYAIENT LA PLANETE MARS
(voir l'article de M. Pierre Rousseau dans la présente revue).

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

※ ※ UNE ÉTAPE ※ ※ DE LA DÉMOCRATIE ANGLAISE ※ ※ 1906-1914 ※ ※

par Ernest LEMONON

A côté du gros ouvrage qu'est le livre synthétique de M. Crokaert, celui de M. Ernest Lemonon, *Une étape de a démocratie anglaise*, 1906-1914 [1], prend figure de plaquette. Mais la densité des faits et des jugements assure à cette étude une place de choix parmi les contributions à l'histoire contemporaine. 1906, date cruciale. Pourquoi ? Parce que pour la première fois, *les Travaillistes, avec cinquante-trois élus, franchissent le seuil du Parlement.* Les Whigs sont devenus des Radicaux, les Tories des Unionistes. Les deux vieux partis ont changé de visage et un troisième s'est glissé entre eux. Les préoccupations sociales dominent les Communes. Comme on est loin du fameux laisser-faire, de cette toute puissance qui se suffisait à elle-même! 1906-1914, c'est la période pendant laquelle l'Angleterre, rapprochée de la France par le pressentiment du danger commun, hésite encore à se préparer au pire. C'est aussi celle où, pour la première fois, une menace réelle est dirigée contre son Empire, contre l'œuvre de Disraeli et de Chamberlain. Il faudra attendre 1945 pour que les Travaillistes, portés au pouvoir par une majorité bien homogène et remplaçant définitivemen

1. Marcel Rivière et Cie, édit.

les libéraux dans le jeu de balance de la politique anglaise, retrouvent ces traditions que les élections de 1906 avaient compromises pour tant d'années. Le livre de M. Lemonon, un peu sec, un peu froid, qu'on aimerait animé d'un peu plus de souffle évocateur, a le mérite de la précision et de la clarté.

JEAN ALLARY.

□ □

LES DISSOLUTIONS DE LA MÉMOIRE[1]

par le Professeur Jean DELAY
Préface du Professeur Pierre JANET

DANS ce solide ouvrage (qui est sa thèse de lettres), le professeur Jean Delay rappelle la traditionnelle distinction de Bergson entre la *mémoire-habitude* (celle de l'élève qui récite sa fable) et la *mémoire pure*, qui enregistre l'expérience vécue. Mais c'est pour y substituer sa propre conception qui, elle, distingue trois mémoires (comme aussi, du reste, trois espèces de temps).

1° La mémoire *sensorio-motrice*, qui est régie par la loi pure et simple de l'habitude (à peu près la mémoire-habitude de Bergson) ;

2° La mémoire *sociale*, qui enregistre les événements de la vie de l'homme dans le monde, qui implique le jugement, et même la raison et la logique (mémoire pure de Bergson) ;

3° Entre les deux, M. Delay intercale une mémoire « *autistique* », qui concerne l'individu pris indépendamment de sa vie sociale et qui appartient à l'automatisme mental ou spontané (et non, comme la première, à l'automatisme mécanique).

La « fonction mnésique » est constituée, à l'état normal, par l'union hiérarchisée de ces trois mémoires. Lorsque ces trois plans ne sont plus superposés, mais « clivés », on a affaire à une désintégration de la mémoire ou, selon une expression que M. Delay reprend à Jackson, à une *dissolution*.

Encore doit-on distinguer entre deux catégories de dissolutions :

1° Celles qui sont neurologiques, c'est-à-dire en rapport avec des troubles nerveux partiels : telles sont les *aphasies*, ou les *agnosies* (c'est-à-dire l'incapacité pour l'un de nos sens, comme le toucher, de « reconnaître » un objet habituel) ; 2° Celles qui sont *psychiatriques*, c'est-à-dire appartiennent à une désintégration générale de l'activité psychique : les *amnésies*, l'*ecmnésie* (trouble qui consiste à croire que le passé est encore actuel et vécu).

C'est surtout dans cette partie que nous retrouvons les qualités d'homme de lettres du professeur Delay. Les pages sur l'épilepsie suffiraient à elles seules à placer ce livre puissant et documenté presque à la hauteur de « Matière et Mémoire », et leur auteur parmi les plus grands écrivains français.

R. CAMPBELL

1. Presses Universitaires, Paris, 1942, 150 pages.

□ □

FRITZ COURVOISIER

par Alfred CHAPUIS

M. ALFRED CHAPUIS a consacré sa vie à l'étude de l'horlogerie et des horlogers. Chemin faisant, M. Chapuis a rencontré Fritz Courvoisier, qui ne fut pas seulement le chef d'une maison horlogère réputée, mais encore l'animateur de la révolution de 1848 à Neuchâtel. Cédant à l'attrait de l'actualité, il lui a consacré un volume très soigné, d'un intérêt qui va plus loin qu'on ne pense.

Neuchâtel était une possession des rois de Prusse. En 1806, Napoléon l'avait réunie à son empire et donnée comme apanage au maréchal Berthier. En 1815, elle était revenue à la dynastie Hohenzollern. La révolution, préparée par les troubles de 1830, s'accomplit sans grande peine, par la volonté quasi générale des habitants. Parti de La Chaux-de-Fonds, Courvoisier dirigea la marche des huit cents volontaires de l'armée républicaine sur la capitale, où il installa un gouvernement provisoire. Frédéric-Guillaume finit par se résigner. Mais le pittoresque et l'intérêt de Courvoisier, ce sont, plus encore que ce bref épisode, ses voyages à travers l'Europe (il est allé quatre fois en Russie), ses amitiés avec les réfugiés étrangers de 1830, sa liaison avec Mazzini et aussi ses relations d'affaires qui font un chapitre curieux d'histoire économique. Au fond, pour qui sait voir, il n'est pas de petit sujet.

P. GAXOTTE

□ □

LA PARADE DES ANIMAUX

par Frank-W. LANE (*Hachette*).

VOICI un ouvrage plein d'intérêt qui, suivant la formule, « instruit en amusant ». Partant de l'idée que la plupart des ouvrages consacrés à la nature et aux mœurs des animaux se bornent à consigner les fruits des observations personnelles de leurs auteurs, Frank Lane a entrepris de faire la synthèse de ces observations et d'en présenter aux lecteurs la somme abrégée : il a dû dépouiller, pour y parvenir, plusieurs milliers de livres, revues, périodiques, mémoires, etc. Ce travail fait avec méthode, intelligence et goût nous a valu un exposé fort attrayant : on y voit que, pour se nourrir, se loger, se

LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH

PORTRAIT D'OSWALD KOREL, par Albert Dürer
(Voir l'article de M. Jean-Louis Vaudoyer dans la présente revue).

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *(Suite)*

chauffer, s'assurer le sommeil et un minimum de confort, les bêtes déploient autant d'astuce et d'habileté que les hommes et parfois beaucoup plus. Le livre est enrichi de très intéressantes reproductions photographiques.

S. DE LA B.

□ □

LE GALA DES VACHES

par Albert PARAZ *(l'Élan)*

M. PARAZ a de la verdeur, de l'allant, une vitalité puissante, le don de peindre en quelques mots les choses et les gens. Il est, semble-t-il, tourmenté par l'obsession de la sexualité. Son anticonformisme un peu court rejoint, par son outrance même, le conformisme qu'il fait profession d'abhorrer. Son maître et son ami est Louis-Ferdinand Céline, en qui il voit « l'écrivain le plus considérable du siècle ». Quant au *Gala des Vaches*, journal d'une maladie supportée avec courage et promenée de cliniques en sanatoria, c'est un livre plein de verve et de drôlerie.

Mais comment M. PARAZ, qui a des lettres, peut-il s'imaginer que les expressions ordurières dont il sème les pages de son ouvrage — encore une marque de conformisme à rebours — ajoutent à sa vigueur?

SOLANGE DE LA BAUME

STALINGRAD, par un Allemand

par Théodor Plievier
(Robert Marin, éditeur)

Le *Stalingrad* de Plievier appartient, comme *la Guerre et la Paix*, au genre fresque et non au genre *Journal d'une Escouade*, comme *Le Feu*. C'est toute une armée que l'auteur — un Allemand — nous montre : une armée avec ses mouvements de foule et ses tragédies individuelles ; une armée tout entière, depuis le soldat X... crevant de dysenterie ou de froid au bord de la route, jusqu'au maréchal Paulus se rendant aux Russes, le dernier jour, dans son abri.

On a dit de ce livre qu'il décrivait un événement sans précédent dans l'histoire des grandes tueries militaires. C'est inexact quant au nombre des victimes, 330 000 hommes ont été enfermés dans la poche de Stalingrad vers le 20 novembre 1942 ; le 2 février suivant, jour de la capitulation, il en restait 90 000. La stratégie hitlérienne du « tout ou rien » a donc sacrifié là 240 000 Allemands. Sur les 530 000 hommes que Napoléon amena en Russie en juin 1812, il en avait perdu 380 000 (250 000 morts et 130 000 prisonniers) en décembre. Beaucoup plus près de nous, les quatre premiers mois de la bataille de Verdun coûtèrent 275 000 tués et blessés à l'armée française (pour un demi-million d'hommes maintenus en ligne) et un chiffre à peu près équivalent à l'assaillant. La « nouveauté » n'est donc pas dans le gigantisme du charnier ; il n'est même pas dans le caractère spécifiquement hitlérien, le côté « camp de concentration » du désastre. L'effet d'une misère physique excessive est partout et en tous temps la même sur les armées : elle les déshumanise. Ce qui distingue l'enfer de Stalingrad d'un certain nombre d'enfers célèbres, c'est l'absence totale d'issue. L'éclopé de la Grande Armée espère atteindre la frontière polonaise. Le combattant de Verdun, courbé sous un déluge d'obus, pense à la relève : le Jerphanion de Jules Romains constate la même « détérioration de sensibilité » que tel ou tel personnage de Plievier, lorsqu'il est en ligne, et redevient raisonneur dès qu'il arrive en permission. Mais l'Allemand de Stalingrad sait, depuis le mois de décembre, qu'il n'a *aucune* chance d' « en sortir ». Il assiste à sa propre extermination.

Pour n'être pas aussi exceptionnel qu'on l'a prétendu, l'ouvrage de Plievier prendra néanmoins rang parmi les classiques de la « littérature de guerre ».

P. F.

LE ROMAN UNIVERSEL

Si l'objet du roman est toujours l'homme, le plus grand des romans ne serait-il pas à trouver parmi les traités de psychologie ? Ici seulement, on voit se dresser, non plus un individu ou un type, mais vraiment l'homme universel. Il est vrai que le roman ne peut peindre l'universel qu'à travers le particulier. Mais si l'auteur du traité était un esprit tout à fait original, la condition ne serait-elle pas remplie ?... J'en étais là de ce rêve quand j'ai reçu les trois gros volumes du *Traité de Psychologie générale* de M. Maurice Pradines, dans lequel je devais passer, agréablement et profitablement, le plus clair de mes vacances.

Dès les premières pages, nous voici au plus profond de la nature, avant l'apparition de cette pensée, maintenant si prodigieusement évoluée, qui cherche à travers elle-même ses propres origines. Or, cette pensée commence bien plus tôt que nous ne croirions. La *sensation* peut être provoquée par une excitation 10 000 fois moins forte que le *réflexe* auquel nous obéissons involontairement. C'est dans cet intervalle que nous allons assister à l'éveil de la conscience et la voir bientôt y jouant librement. Bientôt, c'est-à-dire en franchissant quelques milliers de siècles... Mais la conscience est déjà dans la sensation, car celle-ci implique l'appréciation de l'espace et celle du temps, donc l'intervention de la mémoire, de l'imagination, de l'association, tout ce sans quoi nous ne saurions interpréter, par delà la sensation, l'excitant qui en est la cause. Les sens ne sont que les instruments de l'esprit. D'où cette remarque surprenante : « La *physiologie* est pleine d'âme ».

Les animaux ont-ils donc une âme ? Si l'on pouvait donner ce nom à ce qu'ils possèdent de conscience, cette conscience, si précaire soit-elle aux premiers échelons de la vie, on la verrait tout entière occupée au service de tendances qui ont pour objet l'alimentation, la reproduction, la défense individuelle ou collective. Que ces trois tendances soient satisfaites, et la conscience s'éteint ou se met en veilleuse. Ce sont là, suivant la très fine observation de l'auteur, des « tendances *à* », auprès desquelles nous avons à considérer maintenant, pour revenir à l'homme, des « tendances *vers* », c'est-à-dire des tendances idéales, dont l'objet n'est pas donné aux sens. A la différence des premières, où le complément est toujours verbal (tendance *à* manger, *à* se reproduire, *à* s'associer), celles-ci veulent un complément substantif : ce sont des ten-

dances *vers* autrui, ou plus généralement vers l'autre, donc essentiellement altruistes.

L'intervention de l'esprit dans le jeu des tendances était la chose la plus improbable du monde. La nature n'avait pas de raisons de nous munir d'autres tendances que celles qui suffisent à assurer la vie dans le règne animal. Si l'homme a pu les multiplier à l'infini, dans un perpétuel dépassement de lui-même, c'est par l'effet d'une invraisemblable mutation, et l'on dirait comme d'un miracle, si le mot pouvait appartenir au vocabulaire scientifique. C'est à cette mutation que nous devons toutes les grandes créations du génie humain. Mais comment s'est-elle faite?

Nous devons supposer que la conscience s'est créée « par un sursaut de révolte contre l'automatisme primitif, qu'elle a désormais pris en main et placé sous son contrôle ». Conscience et liberté sont ainsi contemporaines et prennent en somme même signification, car la liberté ne peut être que le pouvoir de choisir un parti raisonnable.

La « psychologie *générale* » se fait donc solidaire de la philosophie tout entière. Comment en serait-il autrement? On ne peut savoir ce que c'est que penser, agir, sentir sans penser logiquement, agir moralement, sentir esthétiquement. L'homme ne s'explique que dans son intégrité.

ROGER LUTIGNEAUX

□ □

BATAILLE POUR LA FAIBLESSE

par Jacques NANTET *(Gallimard)*

On songe à l'un de ces exercices littéraires un peu paradoxaux comme on en écrivait aux temps heureux : *Eloge de la faiblesse, Eloge de la folie.* Il n'en est rien. C'est un essai, ou plutôt un pamphlet où fleurit à la vérité le paradoxe, écrit dans une langue assez étrange avec une fougue toute juvénile et non sans une certaine complaisance de l'auteur pour lui-même. Admirateur de Rousseau, enclin à des vues optimistes sur la nature humaine, convaincu que l'intérêt général ne peut être que la somme des intérêts particuliers, M. Nantet réclame pour les peuples le droit d'être faibles et pour les hommes celui d'être heureux et libres. Il n'explique pas clairement comment ce programme peut être réalisé. On croit comprendre cependant qu'il s'agit essentiellement du bonheur matériel : la liberté revendiquée par M. Nantet est celle, pour les possédants, de jouir sans limitation aucune de la propriété de leurs profits, et pour les non-possédants de la « propriété de leurs besoins » (?).

On se dit que M. Nantet est un peu anarchiste, un peu libertaire — ce qui n'est pas nouveau — et qu'il a de l'humour. Pourtant, il reconnaît qu'il faut un Etat pour assurer la tranquillité des possédants et favoriser l'accession des non-possédants à la propriété. Compte tenu des correctifs que lui impose, chemin faisant, la dure vision des réalités humaines, on se dit que M. Nantet est un libéral. Mais il ne se réclame expressément de personne : il répudie avec un égal dédain les références historiques, la notion de temps, l'idée de justice et de patrie; il écrit dans l'absolu, *sub specie æternitatis.* On se dit que décidément il y a de l'anarchiste chez M. Nantet — et aussi du prophète. Mais arrivé au terme de son ouvrage, il reconnaît que l'on ne peut avoir confiance dans ce qu'il appelle ses principes que pour un temps relativement court : cinquante ans ou cent ans peut-être. Après quoi il faudra « revoir, adapter ». Cette conclusion nous paraît sage.

PIERRE MARLY

□ □

CATHÉDRALES DE FRANCE

par Félix-Christian DELALANDE

Dans les chants en vers libres qu'il consacre aux églises de France, M. Delalande a usé de formes différentes suivant qu'il célèbre la « cathédrale », symbole et archétype, ou certains de nos vivants sanctuaires, Saint-Denis, Chartres « fille du ciel », Laon « phare de Dieu », Strasbourg « évangile de pourpre », ou d'autres moins illustres, comme Saint-Guénolé de Batz, Carnac, Saintes, etc...

Œuvre de poète et de croyant, présentée avec soin et illustrée de dix gravures hors texte de Ch.-D. Hallo.

S. DE LA B.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Malclès et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7440-12-48.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉS

Mary MARQUET

CELLULE 209

Un volume. . . . . **250** fr.

■ ■ ■

"L'Homme et son Œuvre"

Auguste BAILLY

RACINE

Le poète de la passion

Un volume. . . . . **400** fr.

■ ■ ■

"Les Grandes Études politiques et sociales"

Louis SALLERON

L'ÉCONOMIE LIBÉRALE

Liberté ou dirigisme ?

Voici le dossier de la liberté avec les textes fondamentaux

Un volume. . . . . **350** fr.